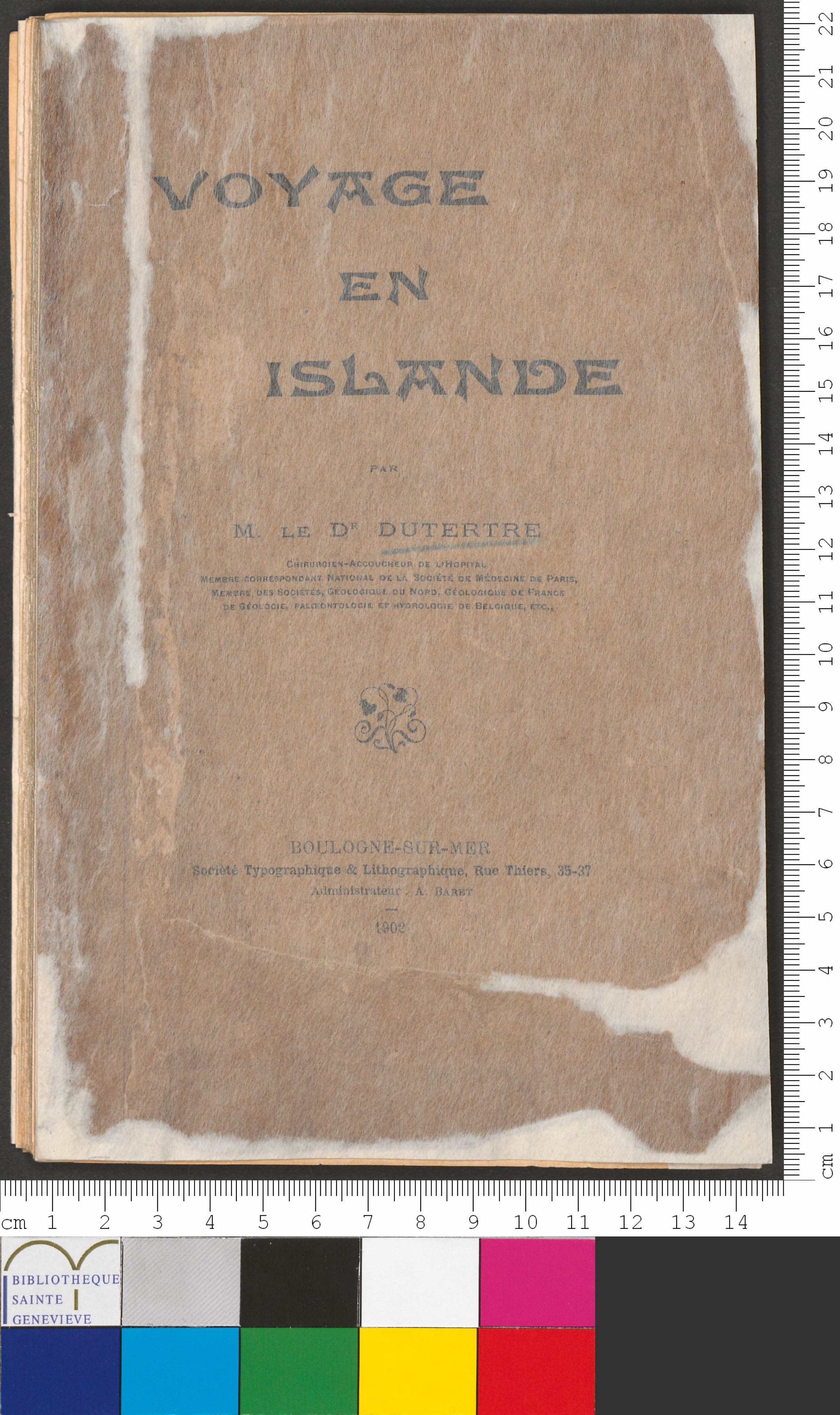






VOYAGE EN ISLANDE

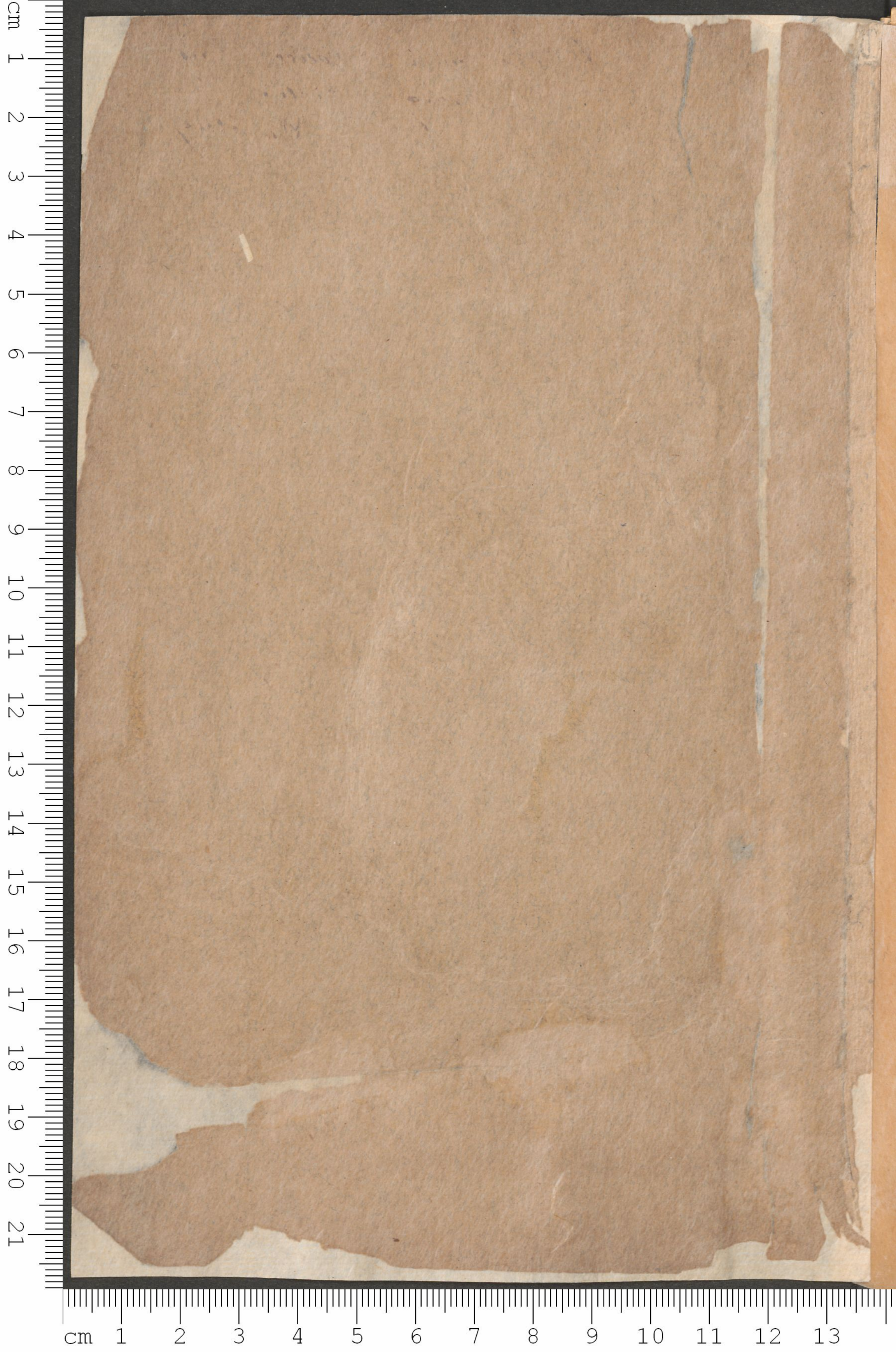
PAR

M. LE Dr DUTERTRE

CHIRURGIEN-ACCOUCHEUR DE L'HOPITAL
MEMBRE CORRESPONDANT NATIONAL DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,
MEMBRE DES SOCIÉTÉS, GÉOLOGIQUE DU NORD, GÉOLOGIQUE DE FRANCE
DE GÉOLOGIE, PALÆONTOLOGIE ET HYDROLOGIE DE BELGIQUE, ETC.,

BOULOGNE-SUR-MER
Société Typographique & Lithographique, Rue Thiers, 35-37
Administrateur : A. BARET

1902



A Monsieur le Professeur Giard
Hommage respectueux
[illegible]

VOYAGE en ISLANDE

PAR

M. LE Dr DUTERTRE



Avant de commencer le récit de mon voyage en Islande, je pense qu'il est nécessaire de faire connaître brièvement la géographie, l'histoire naturelle (géologie, zoologie et botanique) et surtout l'histoire politique de ce pays. Ces données permettront, en effet, de comprendre mieux la nature de cette contrée et les mœurs de ses habitants.

L'on se fait encore en France bien des idées fausses sur ce pays dont beaucoup de marins visitent les côtes quand ils vont à la pêche « à Islande » mais dont peu de français ont parcouru l'intérieur. Tout ce qu'on apprend dans les lycées et collèges sur la terre de glace se borne à peu près à ceci: l'Islande est une île remarquable parce qu'elle possède l'un des quatre volcans de l'Europe, l'Hekla et parce qu'elle n'a qu'un arbre et qu'un pont Nous verrons par la suite ce que l'on doit penser de cette description.

GÉOGRAPHIE

L'Islande, située sous le cercle polaire entre le 63 et le 66e degré de latitude septentrionale, est à environ 1500 kilomètres d'Edimbourg. Elle se trouve placée bien au nord de la Grande Bretagne, entre la Norwège et le Grœnland dont elle n'est séparée que par un canal de 25 à 30 lieues de large.

C'est une des plus grandes îles de l'Europe; elle a environ cent lieues de l'est à l'ouest. Elle est un 1/4 moins

grande que l'Angleterre, mais un 1/6 plus grande que l'Irlande. Son étendue est le 1/4 ou le 1/5 de la superficie totale de la France.

Comme la Norwège, ses côtes sont déchiquetees par un tas de baies profondes et étroites, par des golfes que l'on appelle des fjords (en islandais fjordur, au pluriel firdir) (1). Les principaux se trouvent sur la côte ouest. Ce sont le Breidifjordur (le large fjord) et le Faxafjord ou Faxafloi (le golfe de Faxi) — La côte sud, au contraire, du cap Portland, en islandais Dyrholaey (île du trou aux bêtes fauves) jusqu'à Ingolfshofdi (la tête d'Ingolf) n'est qu'une immense côte dont la falaise abrupte, n'offre aucun abri aux navires. Nos marins ne le savent que trop.

L'Islande est formée d'un haut plateau central et de terres plus basses, « de Lowland ». Ces dernières ne forment que le 1/4 de la surface totale de l'île. La plus grande partie de ces basses terres, formée par un affaissement de terrain et bornée par des failles se trouve dans le sud-ouest de l'île, entre la péninsule de Reykjanes (le cap qui fûme) et l'Eyjafjallajokul (le glacier de l'Eyjafjalla). Elle comprend environ 1550 milles carrés. C'est cette région que j'ai parcourue.

Cette partie de l'Islande est traversée par deux grandes rivières, la Hvita (prononcez Kuita), (la rivière blanche) et la Thjorsa (la rivière du taureau). (Une rivière, en islandais, se dit : a, comme dans les langues germaniques. L'aâ, chez nous, signifie la rivière). La Thjorsa qui est longue de 125 milles, est la plus grande rivière de l'Islande.

Les affluents de la Hvita sont à droite la Tungafljot (Tunga-langue ; Fljot-rivière) rivière de la langue et à gauche la Stora-Laxa, (stor-grand, laxa-saumon) la grande rivière aux saumons, qui reçoit elle-même la MinniLaxa, la petite rivière aux saumons.

Entre la Hvita et l'embouchure de la Thjorsa, la

---

(1) Il existe en islandais deux lettres qui n'ont pas leurs correspondantes dans les langues européennes. Ce sont des lettres runniques et anglo-saxones, nous les remplacerons par Th et d.

contrée s'appelle la Floa, d'où le nom de Saga de Floamanna, donnée à une des grandes sagas de l'Islande.

Les rivières proviennent presque tous des immenses glaciers ou jokull (au pluriel joklar) qui couvrent le plateau central sur une étendue de 5.500 milles carrés. Le plus grand, le Vatnajokull (le glacier du lac) est grand comme un département de France. Beaucoup de glaciers s'avancent et reculent, ils sont dits « mouvants » (Skridjoklar). Les rivières qui proviennent de ces glaciers, descendent souvent avec un cours rapide, comme les torrents de la Suisse. Elles augmentent beaucoup les difficultés du voyage en Islande, car il faut les passer à gué, les « forder » comme disent les Anglais.

Le cours de ces rivières, par suite de débâcles dans les glaciers, subit parfois des crues énormes et soudaines qui constituent de réels dangers.

Les lacs (vatn en islandais) sont nombreux mais ils sont petits, sauf le Thingvallervatn (le lac de Thingvalla) et le Myvatn (lac du milieu).

Nous ne connaissons guère, en France, qu'un volcan en Islande. C'est l'Hékla et pourtant ce n'est ni le plus beau, ni le plus actif, puisque depuis 1845 il n'a guère donné signe de vie. (Hékla en islandais est féminin). Bien d'autres volcans (eldfjoll en islandais) plus importants que l'Hékla existent dans cette île. Tel est le Skapta qui, en 1783, fit une éruption d'une violence sans pareille. D'après le professeur Birchoff, la masse des roches en fusion vomies par ce volcan excéda cette fois la masse totale du Mont-Blanc. 9.000 hommes, 21.000 bestiaux, 233.000 moutons et 36.000 chevaux périrent, ce qui est énorme étant donné le peu d'habitants par kilomètre de l'Islande. La lave atteignit jusqu'à 500 pieds de profondeur.

A côté du Skapta se trouvent : le Katla ou Kotlugjà, c'est-à dire le ravin du Katla, le sommet de ce volcan étant remarquable par une immense crevasse. (Katla-chaudière fait Kotlu au génitif, gjà-ravin) l'Eyjatjalla-jokull, l'Orœfajokull et bien d'autres.

Mais le plus terrible de tous est l'Askia (le panier ou la boîte). Ce volcan est situé dans le Dyngjufjoll, groupe

montagneux au milieu du désert stérile de Odàdahraun (hraun-lave, de renna-couler), la lave maudite, désert de 3.400 kilomètres carrés, à peu près à mi-chemin entre le Myvatn (lac) et le Vatnajokull. A l'ouest d'Odadahraun se trouvent deux immenses déserts de sable et de laves, le Sprengisandr et le Storisandr (Stor-grand, Sandur-sable)

En 1875, l'Askja eut encore une terrible éruption. Une seule coulée de lave s'étendit sur une longueur de près de 40 kilomètres et une largeur de 3 kilomètres. Quelle effroyable chaleur devait dégager cette immense étendue de terrain recouvert de matières en fusion ! Les coulées de lave que j'ai vues au Vésuve et à l'Etna sont peu de choses auprès de cela. Dans cette éruption, l'Askja vomit 400 millions de mètres cubes de pierre ponce et la cendre fut transportée jusqu'à 500 lieues de là. Il faut ajouter que souvent en Islande, il se fait des éruptions de lave en des endroits où il n'existe aucun volcan ; la terre se crevasse et il en sort un flot de lave. Quel charmant pays que ce pays dévasté tour à tour par les volcans, les glaciers et les torrents. La Martinique et le Mont-Pelé sont des paradis auprès de lui.

Géologie

L'Islande, terre de glace et terre de feu, est le produit de multiples éruptions volcaniques ; elle semble n'être qu'un seul et même volcan. Elle est formée d'une charpente de roches volcaniques anciennes (basalte) sur laquelle des éruptions plus récentes ont lancé de nouvelles couches (laves, scories, cendres). Il est probable qu'elle a fait partie d'un vaste champ volcanique dont les Fœroe, le nord de l'Irlande, (Giant causeway-chaussée des géants), les îles de la côte ouest d'Ecosse (Staffa et la grotte de Fingal) ne sont que des temoins. Quand j'ai visité ces pays, j'ai pu remarquer que toutes ces terres étaient formées de basalte prismatique.

L'on conserve d'ailleurs la tradition d'une terre au sud de l'Islande, la Friessenland qui comme l'Atlantide de Platon s'est au XVI[e] siècle abimée dans les profondeurs de la mer. Aujourd'hui encore, au sud de l'Islande, dans

le prolongement du cap Reykianes et de son effroyable crevasse, le Haukavordagja, l'on observe en pleine mer des phénomènes volcaniques ; des iles se sont formées et ont disparu. Il reste encore une terrible ligne de récifs qui s'avance à vingt milles en mer.

L'île Eldey (Eld-feu, ey-ile) n'est sortie de la mer que lors de la terrible éruption du Skaptarjokull dont elle est distante de 244 kilomètres ; des colonnes de fumée et des éruptions de pierre ponce se sont faites à 24 milles en mer

L'Islande, terre de glace, est donc sortie des entrailles brûlantes du globe et partout encore, on trouve les traces profondes du feu central. Nous venons de dire qu'elle est constituée dans sa charpente par des basaltes, c'est-à dire par d'anciennes coulées de laves. Des couches de tuf et de brêches palagonitiques, résultat d'éruptions volcaniques moins anciennes, la traversent en diagonale et lui forment comme une vaste ceinture. Une faille immense la traverse du sud-ouest au nord-est, faille coupée elle-même par des failles transversales. La direction des crêtes des montagnes, les chaînes de cônes volcaniques, les sources d'eau chaude (Hverar og Laugar) et parfois le cours lui-même des rivières révèlent, d'après Mr Helgi Pieturson, un jeune et savant géologue, cette ligne capitale dans la structure de l'Islande. Dans le Ytrehreppur on voit par exemple, une série d'escarpements formés de bréches brunes, alternant avec des bandes de terrains marécageux. Il semble qu'une charrue géante ait labouré ce pays et brisé la croûte rocheuse. Entre chaque crête, débris du plateau central, se trouvent des terres basses marécageuses, sous lesquelles persiste encore la croûte volcanique.

Le Docteur Thorodsen, à qui l'on doit surtout la connaissance de la géologie de l'Islande, pense que les terres basses de cette île ont été formées pendant la période tertiaire. Elles ont été ensuite recouvertes par des laves doléritiques, qui ont été elles-mêmes sillonnées et polies par les glaciers de l'époque quaternaire. Les laves doléritiques qui forment entre autres le sol de Reykjavik, auraient donc fait irruption avant la période glaciaire. Car sous elles on ne trouve pas de débris de moraines, ni

de roches striées par la glace. Elles seraient préglaciales; mais Mr Helgi Pieturson, que j'ai eu le plaisir de connaître à Reykjavik, a prouvé que le tuf et la brèche, c'est-à-dire ce que l'on appelle à tort la formation palagonitique de l'Islande, n'est pas un produit volcanique direct. Ces roches sont formées de moraines profondes et de « Boulder clay », argiles à cailloux, elles sont donc le résultat de l'existence des glaciers. La formation palagonitique sur laquelle on trouve une tourbe noirâtre, produit de végétations séculaires, a donc été précédée par le début de la période glaciaire.

Le résultat de cette origine volcaniqne de l'Islande, c'est que nulle part au monde on ne voit encore autant de volcans éteints ou en activité. Partout l'on rencontre des coulées de laves en tous sens. Elles forment un immense chaos de blocs de pierres, au milieu duquel, il n'existe aucune route, sauf à quelques kilomètres autour de la capitale. Il serait la plupart du temps impossible même de trouver son chemin, sans l'existence d'amas de pierres, de caïrns, appelés kerling (vieilles femmes). D'où cette formule anglaise : God made the world but the devil made Iceland (Dieu a créé le monde, mais c'est le diable qui a fait l'Islande).

Botanique

L'on a prétendu que l'Islande avait eu autrefois une température plus douce, et qu'alors, la végétation y avait été plus florissante. Il est certain qu'il existe souvent dans la tourbe des troncs assez gros de bouleaux : j'ai pu moi-même constater ce fait, sur les bords de la Thjorsa et près d'Eyrarbakki. Il y avait là des fragments d'arbres plus gros que ceux qui poussent actuellement en Islande. On trouve aussi des couches de bois, dits « surturbrandr», en train de se fossiliser.

Il faudrait plutôt attribuer la disparitlon des arbres de l'Islande aux phénomènes volcaniques qui ont rendu stérile une grande partie de l'île. Le vent y a étiolé les arbres, comme nous les voyons ici au bord de la mer, et dans beaucoup d'endroits le bouleau blanc (betula alba)

a été remplacé par le bouleau nain (betula nana.) Mais il ne faut pas dire pour cela qu'il n'existe en Islande, qu'un seul arbre le fameux sorbier des oiseleurs (sorbus Aucu paria) d'Akreyri, C'est le géant peut-être des arbres islandais. A Fnjoska et à Thormork (bois du dieu Thor, mork-bois) il existe des petits bois de bouleaux nains et de saules de trois mètres de haut dont le tronc est gros comme le bras d'un homme. Nous mêmes, avant de faire l'ascension de l'Hekla, nous nous sommes arrêtés dans un petit bois dans lequel nos poneys disparaissaient entièrement. Malgré cela, on peut dire qu'il n'existe pas d'arbres en Islande et leur absence donne à ce pays un aspect désolé que « l'effet d'un ciel presque toujours gris et pluvieux semble encore augmenter »

Aucun céréal ne pousse à proprement parler en Islande. Le blé n'y murissant pas, l'on est obligé d'importer le pain ou mieux la farine, et pourtant la terre a l'air fertile en certains endroits. C'est surtout dans l'intérieur des tuns (enclos en gazon) et sur les blocs de gazon qui recouvrent les toits des maisons que l'on trouve de nombreuses plantes ; ce sont des oasis verts au milieu de laves désolées et arides.

J'y ai rencontré de nombreux pissenlits, des génevriers (juniperus nana), des preles, des caltha palustris (nos fleurs de beurre) et des renoncules que les islandais appellent des soley (soleil). L'on y trouve aussi des myosotis versicolor. Dans les marais, la flore est assez riche et la tourbe présente parfois un tissu assez inextricable pour permettre aux paysans d'en couper des tranches qui servent de bats pour les chevaux. Quoi qu'il en soit les plus grands végétaux de l'Islande proviennent de la famille des Amenthacées.

Presque toutes les plantes que j'ai ramassées en Islande appartiennent à la flore alpestre et souvent il m'est arrivé de cueillir des plantes que j'avais trouvées dans les Alpes, à 15 ou 1800 métres d'altitude. Le Dr Labonne a établi également cette comparaison. Gaimart, dans son ouvrage a donné, d'après le botaniste Vahl, la liste des plantes qui croissent spontanément en Islande, elles étaient au nombre de 801 espèces (1834).

Grœnlund dans sa "Islands Flora" (1881) a décrit 332 phanerogames, 25 cryptogames supérieurs, 213 mousses, 62 hépatiques, 182 lichens, 40 characées et algues et 24 champignons, total 878 espèces dont 292 nouvelles pour l'Islande.

Zoologie

Les bêtes sauvages sont rares en Islande. Parfois, pendant l'hiver des ours blancs (en islandais hvitabirnir) abordent sur la côte septentrionale en même temps que la banquise vient y attérir. On peut y trouver des renards bleus, ainsi nommés parce qu'ils sont plutôt gris. Pas de lapin, pas de lièvre, pas de reptile.

En 1771, un nommé Thodal amena en Islande treize rennes (hreindyr), trois seuls survécurent au voyage mais ils se multiplièrent rapidement et quelques uns passérent à l'état sauvage. Aujourd'hui il existe, parait-il trois ou quatre herdes de rennes dont une habite les montagnes près de Reykjavik. Mon guide, l'année précédente, avait tué une dizaine de rennes dans cet endroit.

Il n'existe guère d'autres quadrupédes sauvages, mais par contre les oiseaux (en islandais fuglar) sont innombrables. Les ptarmigans (lagopus), les courlis (numenius), les pluviers (charadrius), les hirondelles de mer (sterna) et les canards de toutes espéces abondent partout (en islandais, longviars, kriar, lundar, etc. L'on rencontre parfois des cygnes, des oies, des canards arlequins (clangula histrionica), des sarcelles, des bécassines (scolopax gallinago) simples ou doubles, et rarement des faucons (en islandais falki)

Il existe des rochers, des falaises, des îlots à oiseaux ; on les nomme des Fuglasker. Là, vivent par millions des petrels (procellaria), des puffins (puffinus anglorum) des goelands (larus), des hirondelles de mer (sterna) des pingoins (alca) le grand pingoin l'alca impennis qui vivait à l'île Eldey a disparu ; le dernier exemplaire a été vendu près de 3.000 francs.) des guillemots (uria), des plongeons (colymbius), et des cormorans (graculus).

Il est défendu sous les peines les plus sévères de tuer

les canards eider (fuligula mollissima) et même de tirer des coups de fusils dans le voisinage des endroits habités par ces canards qui ne sont pas plus sauvages que nos canards domestiques. Ce sont eux qui fournissent le duvet dit édredon dont la livre se vend environ 15 francs. Deux fois on enlève le duvet qui garnit leur nid et l'on récolte ainsi une 1/2 livre environ de duvet par nid. Mais si on enlevait une troisième fois le duvet, fourni cette fois par le mâle, le nid serait déserté.

Sur les côtes on trouve parfois des morses (rostungur, en islandais) et des phoques (solveidar gnogar). On peut les chasser en obtenant la permission du fermier propriétaire de la région. Près des bords de la Thjorsa, j'ai vu des otaries que l'on venait de tuer. Les islandais se servent de leur peau pour fabriquer leurs chaussures.

Les poissons sont très nombreux. La morue est l'objet d'un grand commerce. Les rivières renferment en abondance des truites (silungur) et des saumons (lax) mais presque toutes les rivières près de Reykjavik sont affermées à des anglais qui viennent s'y livrer aux plaisirs de la pêche. Un de mes compagnons de voyage, M. Clark, pendant mon séjour en Islande, y prit 65 saumons. Le saumon se vend de 20 à 50 aures la livre (5 aures valant 7 centimes).

Climatologie

Le climat de l'Islande ne comprend que deux saisons : l'hiver et l'été, il n'y a guère de printemps et d'automne. L'été ne dure que deux mois : juillet et août. Pendant ces deux mois, dans le sud il n'y a presque pas de nuit, un simple crépuscule ; dans le nord la nuit n'existe pas du tout et le soleil brille à minuit comme en Norwège dans le Midnatsolland (la terre du soleil de minuit.) Pendant l'hiver il y a souvent des aurores boréales fort belles.

L'atmosphère est d'une grande pureté, aussi peut on voir distinctement des montagnes situées à 100 kilomètres de distance. Quand on n'est pas habitué à cette pureté de l'atmosphère, on se tromoe souvent sur la distance à parcourir et j'en ai fait l'expérience plusieurs fois.

HISTOIRE DE L'ISLANDE

Ces notions suffisent pour donner une idée de la nature du sol de l'Islande et de ses productions, voyons maintenant quel est le peuple qui l'habite.

La première notion que l'on a de l'Islande se trouve dans un manuscrit écrit par le moine irlandais Dicuil en l'an 825 et qui est intitulé «de mensura orbis terrœ» car l'on ne sait pas si l'Ultima Thulé de Strabon et l'incredibilis Thule insula de Procope peuvent bien s'appliquer à l'Islande (Thual en islandais signifie nord).

D'après Dicuil, trente ans auparavant des clercs irlandais étaient débarqués sur la terre de Thulé. Ils y étaient restés de février à août et ils avaient constaté que, lors de leur séjour, le soleil ne s'était couché que pendant un temps très court et encore pendant ce temps la clarté était telle qu'ils pouvaient lire et vaquer à leurs occupations. L'île de Thulé, qui était inhabitée, n'était pas entourée de toute part par une banquise et l'on pouvait y débarquer aisément.

Les Fœrcë, selon Dicuil, avaient été aussi habitées par des hermites irlandais, mais au bout d'un certain temps ces hermites les avaient abandonnées par suite des incursions des pirates norvégiens. Ces îles étaient remarquables par la multitude des oiseaux et des moutons qui s'y trouvaient, d'où leur nom (Faer ou Faar-mouton, œ-île).

L'histoire de la colonisation de l'Islande par les Norvégiens a été écrite par l'historien Ari qui mourut en 1148 à l'âge de 82 ans. C'est le Landnamabok ou livre de la colonisation qui fut pour ainsi dire continué par l'islandigabok (bok-livre). Tous les faits qui y sont rapportés avaient fait auparavant l'objet des Sagas (en allemand, sageindire) car l'écriture runnique ne fut introduite en Islande que vers 1057 par Isleif, évêque de Skallholt, alors la capitale de l'Islande. Avant cette introduction de l'écriture, les poètes ou skaldes racontaient les exploits des héros. Il leur fallait pour cela une excellente mémoire; l'on cite un skalde qui connaissait par cœur 250 longs poëmes. Le président du parlement de l'Althing, celui

que l'on appele Logsogumadr, devait aussi connaître par cœur toutes les lois qui régissaient l'Islande. Quelle mémoire il faudrait maintenant au président de notre Chambre des députés ?

Plus tard les écrivains recueillirent ces poëmes ou sagas, transmis jusqu'alors que par la mémoire des habitants. C'est ainsi que furent sauvés de l'oubli les sagas de Njal le brulé, de Laxdoela, d'Egili, de Floamanna, de Gisli le proscrit, de Grettir le fort, etc. Puis viennent les Eddas écrits au commencement du XIII[e] siècle par Snorre Sturleson l'auteur de Heim kringla, la plus belle chronique du Moyen-Age.

C'est grâce à ces documents précieux que nous pouvons connaître aujourd'hui l'origine des premiers habitants de l'Islande.

Vers 871 le viking (pirate) norvégien Naddodur poussé par les vagues, (les Sœhafi) aborde en Islande, et nomme cette terre Snœland (terre de neige). Trois ans plus tard le suédois Gardar fils de Svavars est jeté aussi par la tempête sur les côtes d'Islande. Il en fait le tour et reconnait que c'est une île. Il passe un été dans un fjord où il bâtit une maison et il donne à cet endroit le nom de Husavik (Hus maison, vik-baie).

Vers la fin du IX[e] siècle le norvégien Floki fils de Vilgerdars s'en va à la recherche de la terre de neige, du Snœland. Il emporte avec lui trois corbeaux et quittant les Fœrœ il s'enfonce vers le Nord. Au bout de quelques jours, il lache un corbeau qui retourne aux Fœrœ. Plus tard, il en lache un second qui revient sur le bateau. Mais le troisième enfin s'en va vers le nord et Floki suit sa direction.

Il débarque enfin sur la terre d'Islande en compagnie de Thorolf, Herjolf et de Faxi, des Hébrides (Ce dernier a donné son nom au Faxafjord). Tous trois mettent à terre leur bétail, mais se fiant surtout à l'abondance du poisson, ils négligent de faire du foin et pendant l'hiver ils perdent tout leur bétail. C'est Floki que du haut d'une montagne ayant vu un golfe rempli d'Iceberg donne à la terre le nom d'Island. (Is-glace, land-terre) et au golfe le nom d'Isafjord (fjord de glace).

Dégoutés de leur séjour en Islande, ils retournent en Norvège, mais Thorolf à son retour raconte que le beurre découle des plantes en Islande, tant le pays est fertile d'où le nom de Thorolf beurre (Thorolfsmjor) qu'on lui donna par ironie. Il semble cependant que d'après les Sagas, le climat de l'Islande était plus doux que maintenant, car les paturages étaient plus vastes, le bétail pouvait y vivre l'hiver. Les cochons y étaient nombreux et maintenant il n'existe plus de cochons en Islande, malgré les noms qui comme Svina Vatn (lac des cochons), Svinadalr (vallée des cochons), Svinaskard (col des cochons) et Svinafellsjokul (glacier de la montagne des cochons) etc., rappellent leur existence. Mais peut-être cette différence dans la fertilité de la terre est elle due plutôt aux nombreuses éruptions volcaniques qui ont transformé les districts les plus florissants, les plus fertiles de l'Islande en des déserts immenses de sable et de lave. Peut-être aussi les forêts dont parlent les sagas n'étaient-elles formées que de petits bouleaux comme les forêts qui existent encore actuellement en Islande.

Vers la fin du IX[e] siècle l Islande était encore déserte quand un evénement important qui se passa en Norvège vint mod fier cette situation. Harald Haarfager (Harald aux beaux cheveux) un des chefs de tribu norvégienne ayant dompté une partie des autres chefs de tribus, écrasa le reste de ses rivaux à la bataille d'Hafarsfjord en 872. Une partie des vaincus pour ne pas subir son joug, émigra dans les Orkney, les Shetland, les Hébrides, le nord de l Ecosse et de l'Irlande. Quelques uns avec leurs familles et leurs serviteurs allèrent jusqu'en Islande.

Deux frères de lait Ingolfur Arnarson et Leifur Hrodmarsson furent de ce nombre Arrivés en vue des côtes d'Islande, ils jettent à la mer les piliers sacrés de leur temple qu'ils ont emportés avec eux pour savoir où se fixer. Mais ils les perdent de vue et débarquent à Ingolfsheidi. Puis Ingolfur retourne en Norwège chercher sa sœur Helga. épouse de Leifur, ainsi que dix esclaves irlandais (Westmann) hommes de l'ouest par rapport à la Norwege Quelque temps après ces esclaves irlandais

massacrèrent Leifr et se réfugièrent dans des îles qui reçurent leur nom, les Westmannaeyjar (îles des hommes de l'ouest) et où Ingolf les poursuivit et les massacra tous.

Trois ans plus tard Ingolf ayant retrouvé ses piliers sacrés sur la côte à l'endroit où se trouve actuellement Reykjavik, se fixa en cet endroit qui devait devenir la capitale de l'Islande après l'abandon de Skallholt. Un courant d'émigration se fait alors vers l'Islande. Les nobles mécontents et attachés à la loi de la terre allodiale se refusent à subir le feudalisme que veut leur imposer le roi Harald. Ils vont rejoindre Ingolf.

En arrivant, ils allument dans une journée deux feux aussi distants que possible l'un de l'autre, l'espace de terre comprise entre ces deux feux devenait leur propriété, ou bien ils font dans une même journée un grand cercle avec une torche allumée à la main et toute la terre comprise dans le cercle fait partie de leurs biens. Les femmes agissaient de même, mais au lieu d une torche, elles devaient pousser devant elle une génisse âgée de deux ans.

Bientôt ce partage des terres, en présence du nombre considérable d émigrants fut la source de guerres et de combats. Les Islandais se virent dans la nécessité détablir des lois En l'an 929, il y eut une réunion générale des divers cantons de l Islande Chaque bondi ou paysan qui avait construit sa maison isolée avec son tun cultivé et ses paturages (out-field) eut une voix pour la nomination de l'Althing, le roi lui même n'en eut plus tard qu'une comme propriétaire odal. 144 membres constituérent donc cet Althing ou cours suprême et jusqu'en 1800 ces réunions des députés eurent lieu toute sur l'ilot de terre compris entre les crevasses de Thingvellir. La se trouvait un monticule le logberg (log-loi, berg-monticule), au sommet duquel le président de l'Althing annonçait les décrets de cette assemblée qui alors acquéraient force de loi.

Jusqu'alors les Islandais avaient adoré les Asa ou dieux de la Mythologie scandinave (d'où le nom l'Aswald ou Oswald, puissance des dieux). C'étaient Odin et son fils Thor, Frigga, l'idéale de la femme mariée, Iduna la

déesse de la jeunesse et du printemps. Freya la Venus du nord etc Ces divinités d'origine germanique ont du aussi être adorées dans le boulonnais d'où sans doute les noms d'Odincthun, d'Odinghem, de Freythun etc Pour les Islandais de cette époque l'éternité post mortem se résumait en des idées de combats et de longues "beuveries" un héros devait boire sec et il n'était pas honteux d'aller "vel drukken" d'être bien "bu" comme disent nos marins.

Grâce à cette religion belliqueuse les Islandais, sous la conduite des Jarls (comtes) et des Skaldes (poëtes), firent parties des Viking (les northman) qui ravagèrent les côtes d'Europe. Dans leurs courses aventureuses ils découvrirent le Grœnland (la terre verte) et le nord de l'Amérique auquel ils donnèrent le nom de Vinland vers 1001. C'est là peut être que Christophe Colomb qui vint en Islande vers 1477, eut l'idée de l'existence d'un autre continent, l'Amérique, qu'il devait avoir la gloire de découvrir.

Vers l'an 1000 le christianisme s'implanta en Islande par suite de la corruption de Thorger, président de l'Althing qui, choisi comme arbitre par les partisans des deux religions se laissa séduire par l'argent des chrétiens.

L'Islande indépendante jusqu'en 1261 fut alors unie à la Norvège ; quelques chefs corrompus l'ayant vendue au roi Hakon le vieux. En 1380, elle passa sous le sceptre des rois du Danemarck et aujourd'hui encore elle fait partie des possessions danoises

Le joug danois longtemps pesa lourdement sur l'Islande Ce n'est que le 1er août 1874 que le roi Christian de Danemarck donna enfin une constitution à l'Islande et que fut proclamée sur le Logberg l'indépendance de l'Islande et le millenaire de sa colonisation.

Aujourd'hui, le pouvoir exécutif est confié à un gouverneur général, leLandshofdinge et à deux sous-gouverneurs. Le pays est divisé en 18 cantons ou sysslurs dont les chefs syslumadur (ou sysselman) servent de collecteurs d'impôts de notaires, de magistrats. Les 18 sysslurs sont subdivisés en 169 hreppur ou districts d'ou le nom de hreppstjor donné aux aidesdes sysslurman.

En 1540 1551, la réforme ou religion protestante pénétra en Islande, et presque tous les habitants devinrent luthériens Actuellement il y a pour ce pays un évêché, 40 doyennés et 290 paroisses.

La population en 1870 était de 69.763 habitants, plus tard elle atteignit 73.000 âmes, mais aujourd'hui un certain nombre d'Islandais émigrent chaque année en Amérique, surtout dans la nouvelle Ecosse.

La langue parlée en Islande est l'Islandais C'est la langue du nord, la Norruna Tungu langage primitif des Scandinaves langage qu'ont du parler à peu près nos ancêtres les Francs. Aussi les Scandinaves ont ils de la peine à comprendre cette langue que parlaient les Norvégiens il y dix siècles Ses déclinaisons, ses genres etc., la rendent difficile Il existe deux lettres qui n'ont pas d'analogie dans les autres langues, l'une ressemble à un P dont la barre verticale serait prolongée en haut et l'autre à un delta grec dont la barre verticale serait traversée par une barre horizontale.

L'unité monétaire est comme en Scandinavie (Suede. Norvège, Danemarck) le Krone ou Couronne qui vaut 1 fr. 40 et qui se divise en 100 aures (prononcez Heures) 5 aures valent donc 7 centimes, il y a des billets de banque Islandais de 5 et 10 Krones

La population islandaise comme la population norvégienne est remarquable par son honnêteté, Tous les auteurs qui ont écrit sur l'Islande sont d'accord pour reconnaître que le peuple islandais est "civil, obligeant, honnête et hospitalier". Cette honnêteté est telle qu'à Akreyri par exemple, la prison sert de salle d'audience, de bibliothèque et de lieu de réunion et pourtant elle renferme 4 cellules qui sont plus confortables que bien des maisons islandaises.

En route pour l'Islande

Comment peut-on aller en Islande, ou, en d'autres termes, quel bateau faut il prendre pour se rendre en cette île? Il n'y a qu'un seul moyen. C'est de prendre un des bateaux de la ligne danoise « Danske Forenide

Dampskib Sellskab » qui part environ tous les mois de Copenhague et fait escale à Leith le port d'Edimbourg De Leith, ce bateau va à Reykjavik soit directement, soit en faisant auparavant escale dans un certain nombre de ports de l'Islande et des Fœrœ. Le représentant de la compagnie est à Leith M. Geo. Turnbull. Il y avait jadis un steamer appartenant à M. Slimon, d'Edimbourg le « Camoens » qui allait directement à Reykjavik en cinq jours. Mais depuis plusieurs années ce service a cessé et la lettre que j'avais écrite à M. Slimon pour lui demander l'horaire de son bateau a été transmise à M. Turnbull.

Les prix sont de Boulogne à Edimbourg, aller et retour en 1re classe valable 45 jours environ 115 francs. Ce sont des billets dits de pénétration qu'il faut demander 4 jours à l'avance. (De Londres à Edimbourg le bi let de 1re classe aller et retour coute environ 125 francs). De Leith à Reykjavik, le trajet aller et retour en première classe coûte 8 livres sterlings soit environ 200 francs. L'aller seul coûte 150 fr. les billets sont valables six mois. Donc de Boulogne en Islande, aller et retour, cela coûte environ 315 francs en 1re classe

Sachant que les deux mois les plus favorables pour visiter l'Islande, étaient juillet et août je comptais partir après le 15 juin. Vers la fin de mai, j'écrivis donc à Leith pour obtenir l'horaire de la ligne danoise. En le recevant, j'appris que le bateau qui partait fin juin, mettait 14 jours pour arriver à Reykjavik ; je n'avais donc pas le choix, il me fallait prendre la « Laura » qui partait le 30 mai de Leith. Ce départ avant la date que je m'étais fixée, m'enlevait le temps nécessaire pour écrire en Islande,y retenir un guide et faire préparer ma caravane. Enfin, à la grâce de Dieu, je fis faire à la hâte deux boîtes en fer blanc rendues étanches par l'application de deux bandes en caoutchouc Car j'avais lu qu' au passage des rivières, le bagage pouvait être mouillé et je ne tenais pas à ce que mes cartouches photographiques puissent prendre un bain autrement que dans la cuvette du révélateur

Je télégraphie à M. Tarnbull pour retenir un « berth »

couchette, et je prends le bateau de Folkestone. En passant à Londres un de mes amis, que j'avais prévenu m'apporte un superbe jambon qui fut en Islande ma providence A Londres, pour cinq schilling de supplément, je prends un sleeping pour Edimbourg et je passe une bonne nuit dans un lit très confortable. J'arrive à Edimbourg à 6 heures du matin et je me fais conduire en cab à Leith's commercial hôtel. Ce n'est pas l'hôtel où je suis déjà descendu lorsque je fis le tour de l'Ecosse en bicyclette ; celui-là s'appelait Milne's commercial hôtel.

Après une grasse matinée, je prends le tramway pour Edimbourg où j'ai différentes choses à acheter : un pied pour mon appareil Kodak, quelques cartouches de supplément pour cet appareil, un caleçon de laine, de la ficelle de la teinture de jusquiame pour le mal de mer, enfin, divers objets que j'ai oubliés dans la précipitation du départ.

Puis, je retourne à Leith, chez M. G. Turnbull pour chercher mon billet ; justement ses bureaux sont à côté du Commercial Hotel. De là, je vais voir où se trouve « la Laura » et je descends à bord pour choisir et retenir mon « berth » c'est à dire mon lit Les cabines de luxe de « la Laura » se trouvent tout à fait à l'arrière du bateau, elles sont disposées autour d'une petite salle à manger et je compte qu'il y a là place pour une vingtaine de voyageurs. Je profite de cette visite pour faire connaissance du steward et de ses employés.

Le soir, je vais au bar de l'hôtel prendre un « night cap » (un bonnet de nuit) autrement dit un verre de wisky La demoiselle du bar est une islandaise.

Le 30 mai, au matin, le garçon de l'hôtel met mon bagage sur une petite voiture à bras, avec le bagage d'un autre voyageur qui part aussi pour l Islande, et il me conduit à bord de « la Laura ». Il fait un temps affreux, des rafales de pluie sans interruption. Cela promet de l'agrément.

J'arrive à neuf heures à bord de « la Laura » J'y fais descendre mon bagage et je m'installe dans ma cabine. J'ai de la chance, j'y suis seul et je puis disposer des

deux couchettes superposées et du sofa. Je mets tous mes bagages sur la couchette du haut et je rentre dans la salle à manger. Il y a là quelques plats appétissants et je retrouve le gammel Ost (le vieux fromage) de la Norvège fraternisant avec notre roquefort. Le maroille manque à cette société odorante.

Le Dr Labonne, dans son voyage en Islande, dit que la cuisine est mauvaise à bord, mais ajoute-t-il, « faut-il vous le prédire la mer sera suffisamment houleuse pour ne pas trop vous faire regretter les oignons du pays » Pour ma part, avec cette amère pensée, je me contente de prendre le plat anglais ham and egg (œufs au jambon) et je me dépêche de remonter à l'air.

J'assiste, sur le pont, aux préparatifs du départ et enfin à 11 heures le signal du départ est donné, nous sortons lentement du bassin et puis du port. Maintenant comme on dit à la campagne « el coup y n'est rué ». Je suis en mer pour six jours au minimum, que je m'y plaise ou non.

Je me promène sur le pont et je contemple sans aucun plaisir toute la viande de boucherie qui est attachée à un piquet près de la machine. Cette viande commence déjà à prendre des teintes de pièces anatomiques, mais cela me laisse indifférent car connaissant mes qualités de marin, je pense bien que je n'y toucherai pas Il fait du brouillard sur la mer, j'aperçois cependant les sommets des falaises qui émergent de ce brouillard.

Je fais connaissance des cinq voyageurs anglais qui font la route avec moi. Ils vont tous en Islande pour pêcher la truite et le saumon. Ceux qui vont en Islande pour la géologie ou pour étudier la vieille littérature islandaise sont plus rares.

Bientôt les vagues deviennent plus hautes, les mouvements du navire sont plus accentués. Le tangage et surtout le roulis se font sentir. La *Laura* marche en se dandinant comme une jeune femme ; il est vrai qu'elle a de 25 à 30 ans d'existence. Elle n'est plus de la première jeunesse. Je m'intéresse au vol des mouettes à bec noir (Larus capistratus) que j'ai déjà rencontrées sur les lochs de l'Ecosse et qui sont spéciales à ces régions du Nord.

Au bout de trois heures, une fois sorti du Firth of Forth, je commence à éprouver une douleur dans la nuque et bientôt le mal de mer et tous ses charmes commencent ; je descends dans ma cabine, car dans ces circonstances je suis comme le poète, odi profanum vulgus et arceo, je n'aime pas à vider mon estomac en compagnie. Je me couche sur le dos, le côté, le ventre, pour voir si les théories que l'on a émises sur le traitement du mal de mer ne sont pas des utopies. Je me serre fortement le ventre avec une ceinture de flanelle pour tâcher d'immobiliser mes polissons de viscères ; l'on a fortement recommandé cette immobilisation pour la cure de ce maudit mal de mer. Je regrette de ne pas avoir un triple airain autour de la poitrine, comme celui qui le premier navigua sur la mer. (illi œs triplex circa pectus erat, qui commisit pelago ratem primus) j'essaie de me renverser fortement le dos en arrière, en prenant un point d'appui sur le bord du lavabo, suivant un procédé à peu près infaillible indiqué par les auteurs. Après une heure ou deux, je renonce à ce remède qui ne me soulage pas plus que les autres ; d'ailleurs, je n'ai plus la force de continuer, les vomissements, les sueurs froides, les tendances à la syncope, m'enlèvent toute énergie ; je prends en vain, de la teinture de jusquiame que j'ai achetée à Edimbourg, c'est un billet d'aller et retour. Je renonce à la lutte et je m'« affalle » comme un paquet sur la couchette du bas. Je n'aurai jamais eu, d'ailleurs, la force de monter sur la couchette du haut. Encore une fois, quand un client me demandera qu'est-ce que je fais quand j'ai le mal de mer, j'aurais le regret de lui répondre : « Je dé...barque... »

Le roulis est fort et je suis obligé de fermer les yeux, car il y a à la couchette du haut, un rideau rouge qui oscille à chaque mouvement du bateau, en même temps que mon caoutchouc que j'ai attaché à un porte-manteau, sur la porte de la cabine. Ces deux maudits objets, avec leurs oscillations continuelles me font mal au cœur et je n'ai pas la force de sortir de ma couchette pour les mettre au repos. Ceux-là seuls qui, comme moi, sont victimes du mal de mer, peuvent seuls juger de la série d'émotions

agréables que je passe sans transition pendant les 5 ou 6 jours et nuits de la traversée. Je ne puis dormir un instant et quand il me faut sortir de ma couchette, ce n'est qu'au prix d'un effort inouï, et je suis obligé de me cramponner au crochet de la porte et au bord de la couchette du haut, pour pouvoir rester un moment « maté. » Impossible de rien absorber.

Le jeudi, je fais un effort désespéré, je me décide à remonter sur le pont J'ai fait jadis bien des ascensions dans les Alpes, mais aucune ne m'a couté autant que l'ascension de l'escalier qui, situé tout à fait à l'arrière du bateau, près du gouvernail, danse sous mes pieds d'une façon désespérante. Le roulis me fait «tirer des bords» et je suis obligé de me cramponner à la rampe de l'escalier. Enfin, je suis sur le pont, je m'assieds sur une banquette aussi près que possible du centre de gravité du navire ; j'aperçois encore au loin des côtes basses. La mer est très houleuse, elle est d'un bleu vert foncé, le ciel est gris et froid ; je me distrais en regardant les nombreux oiseaux qui fuient en rasant les vagues ou qui plongent à l'approche du bateau. Ils sont heureux ceux-là, ils n'ont pas le mal de mer.

Sur le pont se trouve une kona (femme) islandaise, coiffée de la hufa, la coiffure nationale composée d'une sorte de petite toque noire d'où descend un grand gland en soie noire. Elle est encore plus malade que moi. Elle est inerte et ne remue pas un pied. Le malheur d'autrui vous console toujours un peu.

Je comprends maintenant l'écrivain anglais Oswald qui disait que le voyage en mer pour aller en Islande etait « the worst we ever had » le pire de tous ses voyages ; et je pense que ceux qui ont les premiers affronté cette « stormy sea » cette mer orageuse étaient des « skorungr » (des forts). Il est vrai qu'il est probable qu'ils n'étaient pas sujets au mal de mer et qu'ils ne redoutaient pas les « roaring forties » de la mer.

L'on sonne pour le déjeuner, je descends mais il y a autour des plats et des assiettes des cadres en bois dont je connais malheureusement la signification. On les met quand les « bottles are only safe in the pocket » et que la

« meat slipped of the dishes », c'est à dire quand on est obligé de mettre sa bouteille dans sa poche et que la viande va se promener hors des plats par suite du roulis. Aussi je crois plus prudent de regagner péniblement mon chenil pour ne pas tenter le diable en me mettant à table et bien m'en prit.

Quelques uns de mes compagnons de voyage sont malades aussi. J'entends des bruits de cuvettes et autres bruits plus significatifs qui ne me laissent aucun doute à ce sujet. Je sens, de plus, une odeur de cuisine, de « graillon » qui me soulève le cœur et je regrette bien de ne pas avoir avec moi une bouteille d'eau de Cologne ou d'un parfum quelconque pour masquer toutes ces exhalaisons odorantes.

Pendant que je me livre in petto à toutes sortes de réflexions plus *amères* les unes que les autres sur le mal de mer, l'on vient m'inviter à prendre le champagne. C'est le jour de naissance de Mme Vidoline, la femme d'un des premiers négociants de l'Islande et les officiers de l'équipage et quelques passagers lui ont offert des fleurs. Mais comme il n'y a guère de fleuristes dans le voisinage du bateau, je ne puis que lui offrir mes souhaits et une bouteille de chartreuse pour boire à la santé du pauvre docteur A côté de ma cabine, ma kahyte, comme on dit en danois, l'on chante et l'on joue l'hymne danois, le *God save the Queen* et *la Marseillaise* à mon intention. Mais le musicien qui ne connait pas très bien notre chant national l'écorche en conscience. Enfin, tout est dans l'intention, même les couacs.

Un des officiers du bord dessine au crayon de couleur une panoplie de drapeaux, dans laquelle se trouve le drapeau tricolore, toujours à mon intention, et chacun signe ce petit hommage qui est présenté à Mme Vidoline :

La vague s'enfle, le vent gronde
Pas une étoile au ciel ne luit
Et le vaisseau bondit sur l'onde
Dans la tempête de la nuit.

Cela est très poètique mais ma situation l'est beaucoup moins. Si je prenais quelque chose ? Je demande

une limonade, mais c'est de la limonade danoise faite à Aarhus et son goût est celui d'une limonade purgative. Essayons du bouillon, mais c'est du bouillon au tapioca avec de la confiture de cerises C est rouge et cela me rappelle une chanson d'étudiant qui décrit quelque chose.

Où l'on trouverait uni
Du vin rouge et du fromage
Avec du macaroni

Le vendredi, la mer se calme un peu et mes vomissements aussi, mais je reste dans un état nauséeux continuel qui ne manque pas de charmes. Toujours pas de sommeil J'ai installé ma montre à un clou dans le lit et toutes les dix minutes au moins je la regarde pour voir s'il ne s'est pas écoulé une heure. Pour la première fois de ma vie je trouve que le temps ne passe pas vite (Non fugit irreparabile tempus) Dans la nuit de vendredi à samedi, il fait de nouveau une tempête ; les cordes et les chaînes grincent et il se fait à bord un bruit terrible. Il me faut me cramponner au bord de la couchette pour ne pas dégringoler sur le plancher.

Le samedi, à 2 heures, je remonte encore sur le pont mais, cette fois, j'ai eu le courage de me débarbouiller. Il est vrai que ma toilette m'a bien pris deux heures, car chaque fois que j'ai fait un mouvement ou que je me suis tenu debout un instant, j'ai été obligé de me recoucher pour calmer les nausées.

Sur le pont, rien de nouveau La viande a toujours le même aspect de pièces anatomiques. Le ciel est gris, la mer mauvaise il fait froid et il pleut je suis enveloppé dans mon plaid Toujours beaucoup d'oiseaux. Un courlis arrive, il a les deux pattes brisées et couvertes de sang ; il essaie de se poser sur les vergues mais il ne peut y arriver, il est fatigué et cherche à se reposer. Enfin il tombe sur le toit des cabines où il reste jusqu'au soir. Un matelot ayant alors essayé de s'en approcher, il s'envole mais il est trop épuisé et tombe à la mer plus loin

Le dimanche se passe aussi agréablement que les autres jours de la semaine Dans la soirée, nous sommes

en vue des Westmannaeyjar (îles des hommes de l'ouest) dont j'ai parlé au début. La « Laura » ralentit sa marche et comme le bateau est abrité par les falaises des îles, je respire un peu. Des canots chargés de marchandises, viennent accoster notre vapeur et parviennent, avec difficulté, à se maintenir le long de son bord ; ils sont montés par de hardis marins qui ne craignent pas d'affronter cette mer houleuse. Quel aspect lugubre ont ces îles ; on ne voit que des falaises presque à pic, qui sortent de la mer, et les sommets de ces falaises sont enveloppés de brouillard. Pas d'arbres, presque pas de végétation, un maigre gazon sur le sommet et quelques petites maisonnettes au fond de la baie.

Nous repartons bientôt. Depuis mon départ, je n'ai ni bu, ni mangé, sauf une tasse de thé et 2 ou 3 bisquettes et je n'ai pas dormi un instant. Réflexion faite, je me trouve fort bête de passer de pareilles journées pour mon agrément et je me dis, que s'il est des personnes qui me sachant parti en voyage, envient mon sort, je changerais bien avec eux. Ce n'est pas la première fois que je me suis juré de ne plus voyager par mer. Mais les mauvais passages sont comme les mauvais rêves, on les oublie. « Bad passages are however like bad dreams » dit M. Oswald, et je ne m'étonnerai pas, lorsque cette mauvaise impression sera effacée, de me laisser encore attraper une fois à affronter le courroux de Thalassa (la mer.) J'avoue cependant que je m'étais promis, dans un an ou deux, de retourner au nord pour visiter le Groenland et le Spitzberg, mais, pour le moment, je renvoie ce voyage aux kalendes grecques.

Enfin le lundi, le steward vient me prévenir que l'on aperçoit l'Islande. Dans le lointain, on aperçoit, en effet, bien avant de pénétrer dans le Faxafjord, le Snœfellsjokul (glacier de la montagne de neige) un peu semblable au pic de Tenerife : je comprends la joie que dut éprouver Christophe Colomb quand la vigie de la Pinta cria : Terre !

Je fais ma toilette et je reparais sur le pont ; mes compagnons de voyage sont charmants pour moi, ils m'offrent leurs services, et l'un d'eux, M. Campbell, m'invite

à boire le champagne pour fêter ses noces d'argent, vingt-cinq ans de mariage !

Notre bateau passe non loin d'une roche énorme, à falaise perpendiculaire ; c'est l'île Eldey (île de feu), île sortie de la mer, lors d'une éruption volcanique. Cette île est un Fuglasker, rocher à oiseaux, où l'eider fait son nid ; le sommet parait blanc par suite de la présence du guano. C'est pourquoi les Danois l'appellent Molsek (sac à farine) ; nous entrons enfin dans la baie de Reykjavik, où j'aperçois encore des albatros qui sortent de l'eau pour s'enfuir au passage de notre bateau.

Mes compagnons de route qui vont en Islande pour pêcher, essaient leurs cannes à pêche et me demandent « qui sera mon guide. » Je leur réponds que, pris à l'improviste, je n'ai pas eu le temps d'écrire en Islande pour en retenir un, mais, que si je le puis, j'engagerai M. Thorgrimur Gudmundsen, qui a servi de guide au Dr Labonne. Mais, l'un de mes compagnons de voyage me dit qu'il l'a justement retenu ; je ne puis donc compter sur lui. L'on me prévient alors qu'il y a à bord, un islandais dont la profession est de servir de guide. Ma foi, puisque je ne connais aucun guide, autant m'entendre de suite avec celui-là, afin de ne pas perdre de temps. Je demande donc à le voir. C'est Herra John Stephensen (Jean, fils d'Etienne) un grand gaillard blond, solide de 25 à 30 ans. Il revient de faire la guerre aux Philippines contre les Espagnols. Ayant émigré en Amérique il s'est engagé dans le régiment des volontaires du Dakotah. Je m'entends avec lui et lui demande de vouloir bien organiser ma caravane le plus tôt possible. 24 heures sont nécessaires pour cela.

Notre vapeur passe entre plusieurs bateaux à l'ancre dans la baie et j'aperçois au loin Reykjavik, qui ressemble à un petit amas de maisonnettes. Nous nous arrêtons entre un vaisseau de guerre danois et un vaisseau de guerre français « La Manche ». En passant près de ce dernier, je demande à un officier s'il n'y a pas de boulonnais dans l'équipage ; il me répond que non. Peu après, un canot de « La Manche » vient à bord chercher le courrier, et j'ai le plaisir de parler avec deux matelots

français auxquels j'offre un paquet de cigarettes françaises qu'ils acceptent avec un plaisir manifeste.

Avant de partir M. Fort, l'un des voyageurs, nous retient sur le pont et nous photographie. J'en fais de même En ce moment, je fais connaissance avec M. Thorgrimur Gudmundsen (Son nom de baptême signifie « figure du dieu Thor). C'est un bel homme parlant l'anglais et s'exprimant bien en français.

Mais j'ai hâte de descendre à terre et je quitte sans regret « La Laura » pour me rendre sur le plancher des vaches. Mon guide m'accompagne et nous voilà dans un petit canot qui fait eau consciencieusement, comme tous les canots islandais qui se respectent. Mon bagage prend un bain, heureusement que mon saint frusquin est dans des boîtes en fer blanc et ne peut être mouillé.

Nous avons un long bout de chemin à faire pour aborder sur la digue en bois qui plonge doucement dans la mer. Me rappelant la mésaventure du Dr Labonne qui en débarquant sur cette digue, glissa et tomba à l'eau, je descends avec sagesse et componction.

En Islande

Je demande à mon guide à quel hôtel il faut aller. Il me conduit à Tempérance Hôtel un petit hôtel tenu par M Zoega. Mes autres compagnons se rendent à l'Hôtel Island, mais je crois que je suis mieux logé qu'eux. J'ai une petite chambre très propre en façade sur la mer et Mme Zoega qui est une excellente cuisinière, me fait un fort bon dîner, auquel je fais honneur après mes six jours de jeûne. Je mange une soupe au tapioca, de la morue, du bœuf conservé et un gâteau genre St-Honoré, dont je me régale en compagnie du chat de la maison, qui en mange sa bonne part et qui m'accorde de suite sa confiance et son amitié.

Puis je vais me promener dans Reykjavik ; j'examine en passant les devantures des ursmidur (bijoutiers), des skomidur (cordonniers), des bakari (boulangers) etc, et je vais à l'hôtel Island prendre une consommation, au café situé à son rez-de-chaussée.

Quand je rentre seul à l'hôtel Tempérance, le paysage est lugubre ; il y a sur la mer un brouillard froid qui cache une partie de l'Esja, la montagne couverte de neige que l'on aperçoit de l'autre côté de la baie ; la mer est couleur d'encre et le ciel est foncé. Je me sens seul dans ce pays qui n'a pas de ligne télégraphique et où la poste n'arrive guère que tous les mois Impossible de donner de mes nouvelles en France, ni d'en recevoir des miens Cela me donne des idées noires, quand j'entends tout d'un coup, une musique militaire qui joue la *Marseillaise*. C'est le salut des marins de « La Manche » au drapeau tricolore que l'on abaisse Cela me procure une émotion que peuvent seuls sentir, ceux qui sont loin de leur pays. Je retire ma casquette, pour saluer, moi aussi, le drapeau de la France.

Il est onze heures du soir quand je rentre à l'hôtel ; il fait encore jour, mais je suis fatigué n'ayant pas dormi un instant depuis mon départ d'Edimbourg, grâce à cet excellent mal de mer

Le lendemain matin, je me reveille de bonne heure, après avoir dormi comme un plomb et pourtant je ne suis pas habitué au lit d'édredon de l'Islande.

Dès que je suis habillé, je commence par aller à la baukahusio, c'est-à-dire à la banque d'Islande pour changer de l'or anglais contre des billets de banque islandais de 5 et 10 couronnes (7 et 14 francs) et surtout contre de la monnaie danoise. Je remplis de cette monnaie un petit sac qui pèse assez lourd ; car, comme en Norvège les paysans islandais n'ont aucune monnaie à vous rendre et c'est à vous de vous munir de petites pièces pour pouvoir payer ce que l'on vous demande.

De là. je vais à la poste, je viens d'apprendre que le lendemain il y aura un courrier qui partira pour l'Angleterre. J'expéde donc une foule de lettres, de cartes postales illustrées et de timbres postes pour toutes les collections de timbres de mes amis et connaissances. Il pleut toujours et il fait toujours aussi froid.

Je retourne à l'hôtel pour le déjeuner le (morgunverdi) ; l'on me sert du carrelet avec une sauce brune, des œufs de poule (je dis exprès de poule car la plupart

du temps en Islande on ne mange que des œufs d'oiseaux de mer plus ou moins couvés), du fromage et du café. Comme c'est un hôtel de tempérance je n'ai comme boisson que des petites bouteilles de limonade gazeuse.

Puis je retourne continuer ma promenade. La ville ne se compose que d'une couple de grandes rues parallèles et suivant la direction de la mer. Ces rues sont coupées de distance en distance par de petites rues perpendiculaires aux premières. Mais il y a aucun ordre dans la construction des maisons qui, comme on le dit trivialement, courent les unes après les autres. Presque toutes sont bâties en bois. Quelques maisons sont encore recouvertes de blocs de gazon en place de toit comme les bœrs (fermes) Autour de ces maisons il y a souvent de petits jardinets ou croissent quelques racines potagères Au sud-ouest la ville est bornée par le petit lac de Tjorn.

Il existe quelques belles constructions. la banque, la poste, le parlement, l'Althinghusio et le latinum skolum (le lycée). Malheureusement l'hygiène parait bien défectueuse encore et, il faut bien l'avouer, cela sent plus la morue que le patchouli. C'est comme en Bretagne ou l'on respire souvent l'odeur de la sardine frite à l'huile.

Près du port, on débarque de grandes quantités de morues et à peine débarquées on fait leur toilette c'est à dire qu'on leur coupe la tête et qu'on les vide. Tous ces débris couvrent la terre et « sœvam exhalat opaca mephitim ». En langue française cela pue considérablement.

Sur la petite jetée, des gamins s'amusent à pêcher avec un bout de ficelle, un hameçon et un morceau de laitance de poisson. Ils prennent une grande quantité de flets ou de carrelets Un petit seau que l'un d'eux a apporté ne tarde pas à être rempli, il y a là évidemment du poisson en abondance. Je descends sur la plage pour voir s'il existe des coquillages mais à part quelques modioles, qui ressemblent à de grosses moules et des purpura (nos pilots) je ne rencontre que des débris de poisson dont le parfum me fait battre en retraite. Je ra-

masse dans les champs près du bord de la mer quelques fleurs dont une viola palustris.

Je retourne en ville et je passe devant de grands magasins en bois où l'on vend pêle-mêle de la charcuterie et des chaussures, des bijoux et de la confiture de la vaisselle et du fromage en un mot un agréable mélange de tout ce dont on peut avoir besoin. Mais ce qui m'intéresse le plus ce sont trois ou quatre magasins où l on vend des objets qui n'ont pas été fabriqués en Allemagne ou en Angleterre ; à côté d'objets d'histoire naturelle on y trouve des bibelots islandais, bijoux en filigrane d'argent chaussures en peau de phoques cuillères et autres objets fabriqués en corne broderies, objets en bois sculptés etc.

Je me promène sur l'Ansturvollr, la place ou se trouve la statue du célèbre sculpteur Thorvaldsen dont l'Islande revendique l'origine. En face de la statue se trouve l'Althinghusio le parlement avec quatre fenêtres surmontées d'emblèmes personnifiant les quatre divisions de l'Islande

A côté du Parlement, se trouve une maison carrée avec une grande pancarte portant « Hjalprœdisherin ». C'est la maison de l'armée du salut ; derrière ces maisons se trouve le petit lac dont j'ai parlé.

J'ai vite fait le tour dé Reykjavik, de l'extrémité de la ville, du côté de Laugarnes à l'observatoire ; je grimpe alors sur la colline qui domine la ville ; c'est là, que se trouve l'hôpital français, ou du moins ce qui a la prétention d'être un hôpital.

Je vais le visiter. C'est une ancienne chapelle en bois, dans laquelle il pleut. Là, se trouve côte à côte, un certain nombre de lits bien propres et bien tenus, mais serrés les uns contre les autres ; il faut, en effet, tâcher de recevoir tous les français et même les étrangers, anglais et danois, qui y viennent demander aide et secours. Cette année, il n'y a eu en même temps que 14 malades mais il y a des années où le nombre des malades s'est élevé jusqu'à trente en même temps. Je me demande où les sœurs ont bien pu loger tous ces malades. Naturellement, aucune salle d'isolement, ni d'opération. Quand on

doit opérer un blessé, on met un rideau autour du lit pour dérober aux autres malades, le spectacle fort peu récréatif d'une opération sanglante.

On pourrait mettre dans cet hôpital, 7 à 8 malades, et l'on se demande comment, lorsque par hasard on se trouve en présence d'une maladie contagieuse les autres malades ne l'attrapent pas. En ce moment, il n'y a à l'hôpital qu'un malheureux marin de Granville qui, en voulant aller laver son linge dans les sources d'eau chaude de Laugarnes, a glissé et est tombé les 2 jambes dans l'eau bouillante. Il est en voie de guérison et va se rembarquer à bord de La Manche, qui le ramènera à son bateau, dans le Seydisfjord. L'année précédente, un autre malheureux marin français est tombé dans ces sources d'eau bouillante, jusqu'au cou, et il est mort de ses brûlures à l'hôpital, après une terrible agonie, dont tous les autres malades ont pu suivre les diverses phases.

En entrant dans l'hôpital, dont la porte basse ressemble à celle d'une étable je me heurte la tête contre la chambranle. Les sœurs qui desservent l'hôpital, appartiennent à une confrérie de Chambéry. Beaucoup d'Islandais viennent réclamer leurs soins et je vois une sœur qui est ainsi entrain de panser le panaris d'une islandaise.

L hôpital français est bien situé dans une position saine ; on y jouit d'un beau coup d'œil sur la baie de Reykjavik et la presqu'île de Seltjarnes, mais le bâtiment est misérable C'est honteux pour un pays comme la France, où l'on dépense tant d'argent pour des élections et autres farces de même nature, de ne pouvoir trouver quelques milliers de francs, pour permettre de donner des soins utiles aux pauvres diables qui vont risquer leurs vies dans les mers d'Islande Ce serait là, je crois, pour les fonds du pari mutuel, une belle occasion que de donner une somme pour construire un local hygiénique, un peu mieux installé qu'une étable ou qu'une ancienne chapelle. (1)

---

(1) Je viens d'apprendre que l'on construit un nouvel hôpital français à Reykjavik, tant mieux !

Je vais ensuite faire visite à mon savant collègue, le Dr Jonassen qui soigne les malades de l'hôpital français avec dévouement. Le Dr Jonassen qui parle bien le français. me laisse entrevoir en termes discrets la misère de l'hôpital français, et je vois bien qu'il serait très aise, que l'on améliorât un peu les bâtiments. Ne pourrait-on pas récompenser les soins qu'il donne à nos compatriotes par un bout de ruban ou par une distinction quelconque? Mais l'Islande est si loin !

En sortant de l'hôpital, je visite l'Eglise catholique qui est à côté, et où je ne trouve d'intéressant qu'un Chemin de la Croix en pyrogravure.

Je retourne ensuite à l'hôtel pour dîner, — poisson, beefteak aux oignons pomme de terre, bisquettes sèches et confitures de fraises — Pendant mon dîner, Jôn Stephenson, mon futur guide, vient me trouver pour me dire qu'il s'est procuré les poneys nécessaires pour notre excursion. Nous sortons ensemble pour aller acheter divers objets dont nous avons besoin : 2 assiettes, cuillères et fourchettes, boîtes de conserves, sardines, 2 caisses de bisquettes, fromage couteaux pour ouvrir les boîtes de conserves. une bouteille de cornichons anglais (pickles) quelques boîtes de poires américaines conservées, en un mot, tout ce qui sera nécessaire pour notre nourriture, pendant 15 jours. Nous faisons ces divers achats chez M. Zoega Il y a beaucoup de personnes de ce nom à Reykjavick ; leurs ancêtres seraient originaires de Venise, d'où leur nom à consonnance méridionale.

De là nous nous transportons chez un sodlasmidur (seiller) pour acheter un fouet nécessaire à la conduite de notre convoi, puis je vais dans un autre magasin pour me procurer une paire de chaussures islandaises en peau de phoque. Car au moment de quitter le bateau « la Laura » je n'ai plus trouvé qu'une pantoufle et cette pantoufle unique devient insuffisante pour me permette de me reposer le soir. Les chaussures islandaises ressemblent beaucoup aux mocassins des peaux rouges, elles sont fort dures et je ne puis entrer dedans. Pour se servir de ces chaussures il faut les tremper un certain temps dans l'eau chaude, puis les mettre toutes mouillées, elles

se moulent alors en séchant sur vos pieds et elles ne vous blessent plus.

En rentrant de mon voyage dans l'intérieur, j'ai retrouvé à l'hôtel Tempérance mon autre pantoufle. M. Ziemsen, consul de France, avait eu l'obligeance de me la faire parvenir à l'hôtel avec sa carte. Je ne l'avais pas trouvée en partant car le steward avait laissé tomber quelque chose dessus et il avait du la laver, ce dont il avait oublié de me prévenir. Ce petit fait donne une idée de l'obligeance et de l'honnêteté des gens en Islande. Il est peu probable qu'un consul à Boulogne se donnerait la peine de rechercher l'hôtel d'un voyageur pour lui faire parvenir une pantoufle oubliée à bord d'un paquebot.

J'achète encore quelques cartes postales illustrées faites en Allemagne et où se trouvent figurées les principales curiosités de l'Islande ; je vais les mettre dans une briffakassi (boite aux lettres). Ces divers achats me prennent toute l'après-midi et à 7 heures je retourne encore à l'hôtel faire mon troisième repas ; gigot salé et fumé et une sorte de gateau plat comme ceux que l'on trouve chez M. Caveng à la St Nicolas. Le diner est bon et je félicite Mme Zoega pour sa cuisine dont je vais bientôt regretter l'absence. La nourriture étant un problème dans un pays où presque rien ne pousse et où le paysan n'a ni légumes ni cochon, je pense qu'il est intéressant d'énumérer tout ce que l'on vous donne à manger. Je fais cuire mon jambon par Mme Zoega.

Pendant toute la journée une petite pluie fine et froide n'a cessé de tomber. Néanmoins après le souper, comme il fait toujours jour, je vais encore me promener. Je m'amuse à examiner dans le lointain les îles d'Engey et Videy, qui sont des Fuglasker, c'est à dire des rochers à eider. Puis je redescends vers le port. Je rencontre alors une bande de musiciens avec violons, trombones et pistons. En tête de la bande marche un paysan islandais portant un grand drapeau. Il a des yeux de fouine. Tous les musiciens, hommes et femmes, portent une casquette ou un chapeau grotesque avec une bande d'étoffe où est inscrit "salvumparesshin" (armée du salut).

Ils vont au bord de la mer où ils chantent des hymnes au milieu des matelots qui ont plutôt l'air de rire que de prier. Des fillettes se disputent pour tenir le drapeau pendant que le type aux yeux de fouine fait en cinq sec un petit sermon auquel naturellement je ne comprends pas un traitre mot et en avant la musique J'achète un petit livre d'hymnes en Islandais intitulé Hersongvar et un journal de l'armée du salut, l'Heropide. La première page représente une brebis défendant son agneau contre une armée de corbeaux

Ce journal est dirigé par H. Chr. Bojsen diottstjori yfirlidi a Islandi, sous la direction du général Booth Yfisherchi Lundunum.

Je retourne enfin à l'hôtel sans avoir été converti par l'armée du salut ; pourtant je n'entre pas dans une maison ou l'on doit boire du café car il y a une pancarte avec " Hier Fœst Kaffi" et je vais me coucher après m'être amusé un instant avec deux petits amours de chats ardoisés dits chats bleus, une spécialité de l'Islande.

Le lendemain matin, je paie à Mme Zoega sa note. Le 1er déjeuner (morgunverdi) et le 2e déjeuner (hadegis verdi) coûtent 1 couronne 50 aures (2 fr. 10) Le dîner du soir (middegisverdi) coute trois couronnes (4 fr. 20) La chambre coute par nuit une couronne (1 fr. 40) (eïna nott logi). Ce n'est pas cher et j'étais bien.

Je vais ensuite expédier encore quelques cartes postales illustrées, puis avec mon guide nous allons tous deux acheter des gourdes. J'en trouve deux une pour chacun de nous. Ce sont des bouteilles avec un petit verre qui sert de bouchon. Il nous faut aller ensuite à l'hôtel Island pour faire mettre du wisky dans nos gourdes mais comme on n'y vend le wisky qu'au petit verre ou au litre, je suis obligé d'en acheter un litre pour remplir nos deux gourdes. Le litre n'étant pas ainsi vidé je fais cadeau du reste à un des officiers de la Laura qui qui est entrain de se rafraîchir au café.

Mon guide fait ses adieux à sa sœur qui est professeur au lycée de jeunes filles et en route ; nous allons quitter Reykjavik pour pénétrer dans l'intérieur de l'Islande. « C'est là, a dit Gaimard, qu'il faut s'attendre à toute es-

pèce de privation et que l'on est exposé à rencontrer à chaque pas des obstacles qui naissent de la nature et du climat de cette île. »

J'ai fait le projet de visiter ce que Turnbull appelle les trois lions de l'Islande, c'est-à-dire les trois points les plus intéressants, Thingvellir les Geysers et l'Hekla ; en route nous verrons la Gullfoss (la chute d'or) et la chute de l'Oxara, puis nous reviendrons par les solfatares de Krisovik qui m'intéressent au point de vue géologique. Cette dernière partie de l'excursion n'a pas fait rire mon guide qui m'a prévenu que le chemin serait dur et les maisons « very rough » très primitives.

Près de l'hôtel, on nous amène deux jolis petits poneys, je grimpe sur le plus fort des deux, car je suis le plus lourd, et nous prenons la route de Thingvellir, l'une des deux routes de l'Islande. Ce chemin est le prolongement de la principale rue de Reykjavik. La route au début est bonne, de chaque côté l'on a construit un caniveau fait avec des blocs de lave doléritique. Nous passons au trot devant un certain nombre de maisons de plus en plus espacées les unes des autres. Nous arrivons ainsi à un carrefour d'où part un petit chemin conduisant à Laugarnes, aux sources chaudes où les habitants de Reykjavik vont laver leur linge et où le marin de l'hôpital s'est brûlé les jambes Je laisse également sur la gauche l'hôpital des lépreux. A ce moment, nous rejoignons le reste de notre convoi c'est-à-dire les 5 poneys dont un porte les deux caisses de provisions et dont les quatre autres, comme dans Malborough ne portent rien. Je donne un pourboire au paysan qui nous a amené les chevaux dans cet endroit et nous partons en faisant courir les poneys devant nous. Nous entrons maintenant dans le désert, le fell ou fjall des islandais, le field des norvégiens (fels en allemand signifie roche).

La route est assez belle mais il fait un vent très fort et très froid. Heureusement il nous souffle dans le dos. Je suis pour commencer assez mal à mon aise sur mon poney car depuis sept ans je ne suis pas monté sur un cheval depuis la promenade que j'ai faite à cheval avec Edouard Ledez, autour des vieux remparts de Constantinople.

J'ai trois poneys pour moi seul car il est encore tôt en saison et les poneys qui ont jeuné l'hiver n'ont pas encore grande force. Comme leurs frères les poneys norvégiens, les poneys islandais sont d'excellentes petites bêtes. Un voyageur a dit que le poney est à l'islandais ce que le chameau est à l'arabe et le renne au lapon. Sans lui, en effet, pas moyen de voyager dans ce pays accidenté sans routes et sans ponts sur les rivières.

Il est difficile d'exagérer les mérites de ces petites bêtes ; toutes ont des jambes excellentes, aucune n'est couronnée (no marked knee). On leur donne différents noms suivant leur vitesse. Ceux qui sont très rapides et qui marchent à l'amble rapide s'appellent thiedh ou skeid. Ceux qui trottent s'appellent hastur. Enfin les poneys que portent les fardeaux s'appellent des kla.

Les poneys islandais montrent une grande intelligence pour trouver leurs routes dans les marais. Quand on arrive dans un endroit suspect ils tatent le fond de l'eau avec leur pied et s'ils n'y rencontrent pas la résistance voulue ils refusent d'avancer et vont chercher ailleurs un endroit plus propice. En général quand le fond de l'eau n'est pas clair mais paraît boueux ils refusent de s'y engager. Les marais sont très nombreux en Islande, ils sont formés de terrains sans résistance sur lesquels se trouvent une grande quantité de mottes de terre gazonnés, grosses souvent comme une 1/2 barrique Le voyage à cheval la dessus consiste surtout en une série de sauts d'un monticule à un autre. Meignan a ainsi décrit ce mode de voyager : « Nos poneys sautent de l'une à l'autre et s'il leur arrive de poser le pied dans l'intervalle il n'est que trop fréquent de les sentir enfoncer jusqu'au poitrail, ils poussent alors un hennissement tout particulier et se dégagent brusquement par un mouvement énergique, au risque de vous faire perdre l'équilibre et de vous étaler gentiment dans ces petites mares croupissantes. »

Les poneys aiment à aller en compagnie et dès que l'un est écarté des autres, il est difficile de le retenir Cela m'arrivait assez souvent, soit lorsque je ne trottais ou ne galopais pas aussi vite que mon guide, excellent cavalier, soit lorsque je m'arrêtais pour ramasser des échantillons de

roches ou de plantes Tant que mon poney voyait ses camarades devant lui, même à une grande distance, il ne disait rien, mais dès que ceux-ci disparaissaient dans l'antre versant d'une vallée, alors il hennissait, dressait ses oreilles, se cabrait et partait au galop pour les rejoindre, malgré les difficultés du terrain hérissé de rochers. Il avait alors une bouche de fer « a mouth of iron » comme disent les anglais. Il fallait le laisser galoper et faire attention à ne pas me heurter les jambes contre des rochers, entre lesquels mon poney passait sans s'occuper de mes dites jambes.

« Les changements brusques d'allure tous les 15 ou 20 pas, dit encore Meignan, et les passages de rivières en des endroits que les islandais décorent avec prétention du nom de gué sont les deux grands inconvénients de cette pérégrination. Qu'on se figure des torrents et j'affirme que je n'exagère pas, larges de 2 à 300 mètres, aussi rapides que les torrents ee Suisse et possédant comme ceux-ci un lit de rochers de toute forme et de toutes les grandeurs, placés au hasard les uns au-dessus des autres et on se sera une juste idée des gués qu'il faut traverser deux ou trois fois par jour.

Ces petits poneys ont une forte crinière et un poil très long pendant l'hiver. En ce moment ils perdaient ce poil et j'avais l'avantage d'en être rempli. Pour les exciter à marcher et aussi pour se réchauffer sans doute les jambes, les islandais à cheval font continuellement aller leur jambe comme de petits pantins dont on tire la ficelle.

Nous arrivons bientôt, tantôt en trottant, tantôt en galopant, jusqu'à Ellidvaar où nous passons une petite rivière sur un pont de bois, le premier pont que je passe en Islande. Nous rencontrons là deux de mes compagnons de voyage qui sont venus en Islande pour pêcher le saumon dans cette rivière. Après quelques souhaits de part et d'autre, nous repartons.

La route monte et descend à travers un pays aride, dont l'aspect lugubre est encore augmenté par un ciel sombre et nuageux ; aucune végétation ; à droite et à gauche des blocs de lave. En face, on aperçoit le Skalafell, et à gauche, le sommet neigeux de l'Esjà ; au loin, à tra-

vers le Faxafjord, on aperçoit le Snœfellsjokul qui ressemble à une pyramide de glace sortant de la mer. Le vent souffle toujours fort, mais nous sommes bien emmitoufflés sur nos petits poneys. Pour ma part, j'ai une chemise de laine, un plastron de feutre (chest protector), un tricot de laine, un gilet breton, un veston chaud, une ceinture de laine, un caoutchouc et des guêtres de cuir. Malgré cela, je n'ai pas trop chaud.

Nous faisons une halte en haut d'une côte et nous laissons les poneys paître en liberté. Je me couche sur le sol mouillé et je profite de ce repos pour chercher des araignées ; je soulève de grosses pierres et sous elles, je réussis à capturer deux araignées ; une troisième s'échappe dans un petit trou, pendant que je ch rche un tube en verre pour la mettre dedans.(1) Je ramasse aussi une jolie petite fleur qui reassemble un peu à la violette et que j'ai trouvée déjà en Ecosse et dans le Tyrol. C'est la pinguicula vulgaris.

Le vent est fort ennuyeux, aussi ne tardons-nous pas à repartir au trot et au galop ; je préfère le galop, car l'un des poneys a le trot un peu dur et je ne suis pas encore habitué à « piler du poivre »

A 2 heures, nous faisons la première halte véritable pour manger, la grande halte. En sautant de cheval, je ne fais pas attention que le bout de mon pied est fortement pris dans l'étrier très étroit et je tombe sur mon.. dos. C'est ma première chute. Nous sommes là sur une colline, exposés au vent. Nous cherchons un petit creux et nous nous abritons du vent comme nous pouvons. Les poneys sont dételés et s'en vont au loin manger un peu d'herbe. Nous sortons les provisions et commençons la vie de nomade. Malheureusement, il pleut, et la terre est mouillée Cela ne nous empêche pas de nous coucher dessus pour manger du jambon avec des cornichons anglais et des bisquettes, puis du fromage... Mon guide ne trouve pas

---

(1) Les araignées que j'ai prises pendant mon voyage, étaient : pardosa palustris. L., pardosa pullata Clerk et oligolophus alpinus. Herbst, qui habitent aussi dans les régions froides des Alpes. M. Simon ayant bien voulu les déterminer.

le fromage à son goût, il est vrai que le morceau que j'ai acheté a l'aspect et le goût d'un vieux maroile. Mais le pire, c'est que nous n'avons rien à boire; nous n'avons ni eau, ni vin, ni bière, et il nous faut nous contenter d'un verre à liqueur de wisky. C'est maigre pour se désaltérer après avoir mangé du jambon.

Nous chargeons de poney et nous repartons sans avoir pu boire le hista skall (le coup de l'étrier). Nous passons près d'un petit lac le Hafravatn (le lac de la chèvre) et nous laissons sur notre droite l'ancienne route à travers la Feljadalr qui suivait le lit d'un petit torrent. La terre, provenant de la décomposition des roches volcaniques, est rougeatre, ferrugineuse. La route devient mauvaise. Elle est bordée de champs déserts comme le field de la norvège et a un peu l'aspect des causses du Tarn.

Nous arrivons au plateau de Mossfellsheidi (moss–mousse, fell-terrain rocailleux, sheidi terrain couvert de bruyères), à 1000 mètres d'altitude. C'est une série de petits monticules couverts de bruyères, et de lichens. Mon guide s'y enfonce à cheval et me rapporte bientôt du lichen d'Islande que l'on vend dans les pharmacies françaises. C'est le cetraria islandica. Il faut deux heures pour traverser ce plateau, grâce à la route construite en 1878.

Les oiseaux deviennent nombreux et dans le fossé qui borde la route, je remarque un joli petit oiseau ressemblant à un jeune perdreau qui nage à côté de nous sans s'envoler et qui plonge comme une poule d'eau. On voit des courlis, des pluviers et l'on peut, dit on, y rencontrer des grous Lagopus scoticus V. Les cris des oiseaux sont énervants car ils ne cessent un instant. La seule distraction que je rencontre en route c'est la vue de femmes en train d'extraire de la tourbe.

Je commence à être fatigué car je n'ai pas l'habitude de rester ainsi des heures à cheval et je commence aussi à m'ecorcher contre le rebord postérieur de ma selle. Je ne suis d'ailleurs pas très rassuré car je ne connais pas encore toute l'agilité des poneys islandais qui grimpent dans les rochers comme des chèvres et par moment il me faut descendre les talus très raides de la route pour pour-

suivre les autres poneys qui sortent du chemin pour chercher à brouter une herbe hypothétique.

Enfin, nous apercevons Thingvallavatn, le lac de Thingvalla, le roi des lacs de l'Islande, avec une superficie d'environ 40 milles carrés anglais.

Au milieu du lac l'on aperçoit deux petites îles que l'on affirme être d'anciens cratères. De l'endroit où nous sommes nous jouissons d'une belle vue sur tout le lac ; le guide m'offre de descendre jusqu'au bord du lac pour boire mais je n'en ai pas le courage, bien qu'ayant fort soif.

Nous tournons à gauche pour entrer dans l'Almannagjà (al-tous ; mann-hommes ; gjà-ravin) le ravin de tous les hommes. C'est là que lorsque l'Althing se réunissait à Thingvellir, les habitants se tenaient sur le sommet du mur oriental pour examiner leurs députés discutant les lois, ou se battant en duel sur l'îlot de Holm Gang. La descente dans Almanngja est raide, la route se trouve entre deux falaises noires formées de bancs horizontaux de laves et de basaltes sur une hauteur de plus de 30 mètres. A l'extrémité de ce ravin nous arrivons sur un petit pont en bois (le 2e) qui passe sur une cascade de 30 mètres de haut. Cette cascade est formée par la rivière l'Oxara, (rivière de la hache, dite ainsi parce qu'un héros du temps des Sagas. Kettelejorn y perdit sa hache) J'ouvre l'œil et j'ai un moment d'émotion mais mon poney passe sur le pont sans encombre et au loin j'aperçois la terre promise, l'hôtel de Thingvellir, le valholl, le paradis des scandinaves.

Cet hôtel porte en effet au-dessus de sa porte le nom de Valholl écrit en grosses lettres. M Thorgrimur Gudmundsen se trouve à la porte de l'hôtel et il m'aide à descendre de cheval. Je suis raide comme un piquet et je crois que, sans son aide, j'aurai eu de la peine à descendre.

A l'hôtel Valholl, je retrouve M. Fort et son compagnon de voyage, celui qui se trouvait à l'hôtel commercial à Leith lors de mon départ. En même temps qu'eux est arrivé à l'hôtel un docteur en chimie allemand qui a fait aussi le voyage à bord de la *Laura*. Je suis en pays de connaissance.

L'hôtel Valhöll n'a pas 500 portes comme son homonyme le paradis des Ases. Cet maison, tout en bois, bien construite se compose d'un long bâtiment ayant au milieu une grande chambre carrée, c'est la salle à manger et en même temps le dortoir commun lorsqu'il y a beaucoup de voyageurs. Tout autour de la chambre il y a une large banquette sur laquelle se trouvent de petits matelats. Des deux côtés opposés de cette chambre part un petit corridor sur lequel s'ouvrent de chaque côté quatre chambre.

Dans chaque chambre, qui ressemblent à des cabines de bateau comme dimensions, il y a deux lits superposés toujours comme à bord des bateaux. Leur vue réveille mes souvenirs de mal de mer.

Je demande un lit mais on ne veut me donner qu'un lit dans la cabine du compagnon de M Fort car la règle de la maison est de n'ouvrir une chambre que lorsque tous les lits des autres chambres sont occupés. Le monsieur anglais et moi nous protestons, lui en anglais, moi en français, les guides s'en mêlent et traduisent nos protestations en islandais. Enfin, je gagne mon procès et l'on nettoie une des petites chambres à mon intention.

J'aurai donc un lit et une chambre à moi, il est vrai que ce sera la dernière fois. Autrefois on mangeait au presbytère et on couchait dans la kirkia (l'église) c'est ce que les anglais traduisaient en disant: sup in a pew and sleep in a church. A Reykjavik, on allait même diner à l'hôpital. Mais maintenant on évite de faire coucher les étrangers dans les églises et les habitants n'y viennent plus y faire sécher leur linge.

Une fois installé dans ma chambre, je retourne dans la salle à manger après m'être dépouillé de mon caoutchouc et de mes guêtres. Je meurs de soif ; depuis Reykjavik j'ai bien mangé quelque chose mais je n'ai rien bu.

La chambre du milieu, la salle à manger est un vrai fouillis, car les propriétaires de l'hôtel n'y sont revenus habiter que depuis deux jours et ils n'ont pas eu le temps de mettre de l'ordre. Il y fait très froid. Il y a bien un poële mais il n'y a ni tuyau, ni combustible et il en était de même l'année dernière. Un des anglais me raconte

être venu dans cet hôtel l'année précédente en octobre lorsque la rivière etait gelée, il y avait déjà trouvé le poêle sans tuyau et n'avait pu se réchauffer.

M. Coles dit : « I Should have enjoyed, etc., « je me serais réjoui de prendre une bonne chaude devant un feu, mais un pareil luxe n'existe pas dans cette partie du monde. Si vous êtes mouillé et gelé, eh bien ! courrez jusqu'à ce que vous ayez chaud ». Victor Meignan ajoute de son côté : « Il ne faut pas se plaindre car les paysans islandais ne possèdant pas de quoi se chauffer, parce que la tourbe, le seul combustible de l'île est trop précieuse pour servir à un autre usage qu'à celui de la cuisine, sont obligés de se blottir dans leur obscur souterrain entre deux édredons et de rester là quasi immobiles s'ils ne veulent pas mourir de froid. »

Cela n'empêche pas que je suis « chilled and weary with wet », ce que les islandais appellent vasmodr et les français trempé comme une soupe et gelé. Aussi j'attends le dîner avec impatience. Enfin vers neuf heures du soir l'on nous apporte une soupe. C'est du bouillon au tapioca avec de la confiture de cerise et de la cannelle. Cette soupe danoise n'est pas mauvaise et elle est chaude ; puis vient une tranche de bœuf salé que l'on a fait bouillir, de la confiture et c'est tout. Le chimiste allemand m'offre un verre de bière car il a eu de la précaution d'emporter avec lui quelques bouteilles de bière danoise, je lui offre en échange un verre de chartreuse, puis je bois du lait et de l'eau avec du wisky.

Ma premièré promenade à cheval a duré environ dix heures, je suis tout courbaturé. Les allemands sont de même, mais les anglais arrivés la veille me disent être déjà mieux, après avoir été aussi très fatigués le jour de leur arrivée.

La nuit est mauvaise, le vent est très fort et il fait un courant d'air terrible dans ma cabine. Je couche avec toute ma garde-robe sur le dos et je mets même ma casquette en guise de bonnet de nuit bien qu'elle soit bigrement humide. Trois ou quatre fois la nuit je suis réveillé par de fortes averses de pluie, qui produisent un grand bruit sur la toiture en zinc de l'hôtel. A 4 h. 1|2 du

matin les allemands se lèvent pour retourner à Reykjavik, ils font un tel vacarme que tout le monde est réveillé. Moi, je reste dans mon lit jusqu'à huit heures car j'ai encore les jambes et les reins tout meurtris.

Thingvalla. — Quand je me lève il fait une tempête effroyable, la pluie tombe par raffales et le vent souffle très fort. Les anglais, Thorgrimur et moi nous sommes bloqués dans l'hôtel qui décidément n'a de paradis que le nom. C'est une vraie «refreshment Room» comme disent les anglais, une vraie salle à se rafraîchir. Nous déjeûnons pour passer le temps avec des œufs aux jambons, du pain noir, du fromage comme le gammel Ost des norvégiens, de la confiture d'oranges et de groseilles. Comme boisson nous n'avons que de l'eau et du café noir.

Avec cela il fait froid et nous sommes obligés de battre la semelle car il n'y a pas de feu dans l'hôtel, crainte d'incendie sans doute. En Islande il y a ni bois, ni charbon, le feu est un grand luxe Pour me consoler je photographie le poêle sans tuyau, bien que cela ne me réchauffe guère Je pense aussi,autre consolation,que nous n'aurons pas de mistur (nuage de poussières) quand nous partirons.

A deux heures nous faisons notre deuxième déjeûner. Nous n'avons pu le faire plus tôt car une autre heure aurait dérangé notre hôtelier. L'on nous sert donc de la soupe aux rognons et une viande conservée rotie. Je ne sais de quel animal elle provient, c'est peut-être du singe mariné, comme dit M. Ternisien. Avec cela des haricots verts et des Pannekuka (des crêpes) — boissons : pour varier eau et café noir. C'est un festin que je trouve médiocre mais qui pourtant était auprès des futurs dîners, un festin de sardine à poil (sardanapale) comme disait un vieux marin boulonnais.

Comme je m'ennuie dans l'unique chambre de l'hôtel où j'ai pu admirer déjà vingt fois quelques photographies de sites islandais par M. Eymundsen, je me décide malgré la pluie et le mauvais temps à faire une sortie avec ma boîte à botanique. Je m'envais donc grimper sur la petite falaise qui forme l'une des rives de la rivière l'oxara, et je passe mon temps à ramasser quelques



plantes alpestres et quelques échantillons de laves. A mon retour un des anglais me donne un petit morceau de malachite qu'il a trouvé dans un ravin près de l'hôtel.

Puis je rentre et je vais cette fois avec mon guide visiter Thingvellir, la Chambre des députés islandais. La Chambre des députés est une façon de parler car il n'y a là aucune construction ; l'Althing consiste en une sorte d'îlot entouré de toute part par un précipice au fond duquel coule une petite rivière. « C'est dans le fond d'une coulée de lave, entre les masses gigantesques de rochers que se tenaient les séances de l'Althing, a dit un voyageur. A voir ce vallon étroit, isolé au milieu des montagnes, resserré par ces lourdes murailles de pierre, on dirait que la nature avait disposé ce lieu exprès pour les orageuses assemblées d'un peuple de pirates, et de guerriers. Lorsqu'on arrive à Thingvalla par la route de L'axelv on descend dans ce vallon comme dans un abîme par une pente tortueuse, par un sentier escarpé qui ressemble au lit d'un torrent. C'est là que pendant 1.000 ans les 144 députés islandais se sont réunis pour discuter les lois de l'Islande. Sur cet îlot se trouve un petit monticule, le Lögberg (montagne de la loi) au sommet duquel le président de cette chambre en plein air se levait pour promulguer les lois. »

Le Lögberg est séparé du reste de la plaine de l'Althing par 2 petites crevasses. Celle de l'est est le Hrossagja, celle de l'ouest le Nikolasagja C'est le Hrossagja, large d'environ 6 mètres que Floki le « bruleur de Njal (Saga de Njal le brulé) sauta pour échapper à l'arrêt de mort que l'Althing venait de prononcer contre lui. Sur la crevasse de droite est le roc de sang où l'on brisait les bras et les jambes de certains condamnés.

Toute cette région a dû être le théâtre d'effroyables phénomènes volcaniques, de « tremendous chasm » disent les anglais. Elle est formée par une immense coulée de lave qui en refroidissant s'est crevassée Cette coulée est sortie de la montagne de Hrafnabjörg. (Montagne des corbeaux) d'après Gaimart ou de Skjaldbreid (le large bouclier) d'après le Dr Labonne. Une partie de ce champ de lave s'est affaissé ou enfoncé vers le lac de Thingvellir

puis deux énormes fentes parallèles entre elles se sont formées. L'une est l'Almannagja, dans laquelle passe la route par laquelle nous sommes descendus à l'hôtel Valholl. Cette crevasse a 2 ou 3 lieues du nord au sud. Elle est constituée d'un côté par une immense muraille de 30 mètres de haut, composée d'après Gaimard de plusieurs couches parallèle de basanite, de l'autre côté la muraille n'a qu'une dizaine de mètres de haut et descend en pente douce vers le lac.

Entre ces 2 murailles, coule l'Oxara, comme nous l'avons vu. Cette rivière tombe de trente métres de haut dans un bassin profond dans lequel on précipitait du haut des rochers, les femmes adultères. C'est aussi du haut des rochers que l'on jettait à Constantine les femmes adultères, dans le Rummel. Parfois, on précipitait aussi dans la cascade de l'Oxara,les sorciers,si on ne les brûlait pas sur un tumulus voisin. Au milieu de la rivière, il y a un petit îlot sablonneux ; c'est l'Holmgang, où avait lieu le duel, aboli vers l'an 1006 par le christianisme.

L'autre grande crevasse est le Hrafnagjá (crevasse des corbeaux). Entre ces deux crevasses, à environ 5 ou 600 mètres de l'Almannagjá, et à 1500 mètres du lac, une fissure du champ de lave plus étroite, s'est divisée en 2 bras qui, après s'être écartés, se sont réunis à 100 mètres plus bas. Ainsi s'est formé l'Althing, qui n'est qu'un rocher complètement isolé, entouré, qu'il est de tout côté par un précipice.

Autrefois on ne pouvait arriver à cet îlot que par un pont naturel formé par un rocher éboulé dans la crevasse Un tremblement de terre ayant déterminé un second éboulement on peut y pénétrer maintenant par deux endroits différents.

Je pars donc avec mon guide visiter l'Althing et le Lögberg. Je passe avec peine le ravin qui sépare l'Althing de la plaine où, d'après les Sagas, bien des combats sanglants ont eu lieu, entre autre le combat entre les assassins de Njal et ses vengeurs. La pluie a rendu les pierres glissantes, il me faut me laisser glisser sur ce rocher qui, en s'arc-boutant entre les deux parois de la crevasse, a formé un pont naturel, puis me hisser sur le

bord opposé. Au fond de cette crevasse on voit une petite rivière dont l'eau est d'un beau bleu. C'est là qu'on vient chercher l'eau pour l'hôtel. Pour arriver au Lögberg, mon guide prend son élan et saute par dessus la crevasse, mais moi j'ai encore les jambes raides de la promenade à cheval de la veille et d'ailleurs la perspective d'une chûte de 20 mètres peut-être, si je manque mon coup, me coupe les jambes. Je me vois donc obligé d'aller plus loin chercher un rocher éboulé dans la crevasse pour passer. Je me promène sur le Lögberg où je trouve quelques plantes intéressantes. Dans les crevasses je ramasse aussi plusieurs fougères.

Je retourne à l'hôtel en me livrant à la même gymnastique. Je suis sûr que si en France la Chambre des Députés était d'un pareil accès, il y aurait moins de candidats à la députation, car la perspective de se casser les reins ou de se noyer pour avoir le plaisir de siéger, enlèverait beaucoup de charmes à la députation. De plus les séances en plein air avec la température actuelle et sans buvette, aurait vite fait des vacances dans les rangs parlementaires.

Je prends le livre de Turnball en main pour examiner le paysage. Tout autour de Thingvellir, l'horizon est borné par des montagnes. Au nord-ouest le Sulur, le Gagnheidi et l'Ármansfell qui doit son nom au géant islandais Orman qui y dort son dernier sommeil. Au-dessous de ces montagnes la petite chaîne de collines de Jornkliff.

Au nord-ouest le Skajldbreid (le large bouclier), son sommet neigeux ressemblant à un bouclier blanc ; les pics de Tindaskagi et le grand Hrafnabjörg et enfin au-dessus d'eux et au loin la masse imposante du Langjökull.

Au sud-ouest, les montagnes d'Hengill. A 1,000 pieds environ de hauteur on voit sur leur versant un nuage de vapeurs provenant de sources ferrugineuses, carbonatées, sulfureuses et siliceuses où le docteur Hjaltalin de Reykjavik avait proposé d'élever un établissement thermal.

Lord Dufferin a dit de cet endroit : j'ai rarement trouvé une scène plus ravissante. Au premier plan un immense amas de rochers et de lave jetés de côté et d'autre comme les ruines d'un monde. Ces laves nettoyées par la pluie

sont brillantes et vertes comme de la malachite polie. Plus loin une bande de montagnes éloignées, qui révétues par la transparence de l'atmosphère de teintes inconnues en Europe, se reflètent l'une derrière l'autre dans le miroir d'argent de l'eau pure du lac, tandis que de côté et d'autre s'élèvent des colonnes de vapeurs blanches comme la fumée d'un autel à travers le ciel tranquille » (Turnbull).

Cela est très poétique, mais quel fichu temps ! Une fois rentré à l'hôtel j'arrange les plantes que j'ai recueillies et j'écris des lettres. Sur une des tables de l'hôtel se trouvent deux magnifiques oiseaux en peau pour être vendus, l'un est le Colymbus glacialis mais je ne connais pas le second.

La tempête dure toujours, les deux anglais impatientés se décident à partir quand même, après avoir passé en revue tous leurs instruments de pêche. Ils s'habillent comme nos marins avec des blouses et des pantalons en ciré jaune et précédés par le grand Thorgrimar Gudmundsen, je les vois s'éloigner et disparaître dans les tourbillons de pluie.

Je suis seul maintenant et je n'ai pas le plaisir de parler le français avec Gudmundsen, ce guide se trouvant avec 2 ou 3 islandais, les seuls qui parlent bien notre langue.

J attends le souper, enfin vers 9 heures 1/2, on m'apporte deux œufs à la coque et un morceau de poisson de mer plat, probablement du flétan. S'il a fait le même voyage à cheval que moi, ce poisson-là a dû avoir de la misère avant de venir échouer à Thingvalla.

Je me couche tout habillé et j'ai soin de mettre l'une par dessus l'autre mes deux chemises et de m'enrouler dans mon plaid. malgré cela je ne puis dormir par suite du froid. Il pleut toute la nuit. Le commencement du voyage est amusant.

Je me lève à sept heures et je prépare tout mon attirail pour partir. Je ne puis en effet indéfiniment moisir à l'hotel Valholl en attendant le beau temps. On me sert pour mon déjeuner une bouillie d'avoine, le porridge des écossais, avec du lait puis une soutasse contenant quelque chose qu'à la couleur je crois être du miel mais ce n'est

que de la mélasse, comme si je n'y étais pas assez dans la mélasse avec ce temps là. Ce déjeuner un peu frugal fait, je demande la note et je constate ce que les anglais m'ont dit hier en partant, c'est-à-dire que, si l'hotelier ne sait pas faire la cuisine, comme consolation il sait au moins faire la note, j'en ai pour 24 couronnes 30 aures. Les anglais à eux deux en avaient eu pour 42 couronnes.

Maintenant c'est fini, il n'y a plus d'hotel, il faudra loger chez le paysan qui, lui au moins est modéré dans ses prix et ne sait pas « make hay when the sun shine», comme disent les anglais (faire son foin quand le soleil brille) c'est-à-dire exploiter la situation.

Au moment de partir vers 8 heures, le temps semble s'améliorer un peu. La pluie cesse. Peut-être le soleil va-t-il se montrer : je n'en connais pas encore la couleur. Nous montons sur nos poneys que le guide est allé de bonne heure chercher dans les paturages En même temps qu'il n'y a plus d'hôtel pour loger, il n'y a plus de route pour voyager, nous allons nous engager dans le désert et suivre les sentiers de poneys. Ce qu'Oswald appelle «a mere product of the hoofs of a hundred generations of ponies » le simple produit des sabots d'une centaine de générations de poneys.

Les poneys passent en effet toujours au même endroit. Là où il y a des coulées de lave, on voit un petit sentier creusé dans cette lave par le passage de milliers de poneys. Là au contraire où il y a de l'humus ce sentier devient une sorte de petit fossé large de 25 à 30 centimètres et profond parfois de plus de 50 centimètres. Lorsque les poneys suivent ces sentiers la profondeur de ces petits fossés et leur peu de largeur font que le cavalier, surtout quand il a de grandes jambes comme votre serviteur, est obligé constamment de relever ses pieds, malgré cela, souvent l'on se heurte les pieds et l'on perd ses étriers.

Lorsque le chemin est devenu trop profond ou trop boueux, les poneys en font un autre à côté et presque toujours il y a plusieurs de ces sentiers les uns à côté des autres. Il est alors facile de reconnaître sa route. Mais lorsque l'on arrive à un marais, et l'on trouve des ma-

rais dans toutes les dépressions de terrain, dans toutes les vallées, alors il n'y a plus de chemin et c'est au poney à savoir où passer. Rarement il lui arrive de s'enfoncer dans la vase. Trois ou quatre fois pendant tout mon voyage cet accident s'est présenté. Enfoncé dans la vase jusqu'au poitrail, le poney fit des bonds avec une violence telle qu'il réussit à se tirer seul hors de ce mauvais pas.

En sortant de Thingvellir, nous suivons d'abord des sentiers de poneys, puis toujours à cheval nous grimpons sur des coulées de lave. Les poneys non chargés passent d'abord, suivis par le poney qui porte nos deux caisses à provisions. Souvent mon guide est obligé de galoper au milieu des rochers pour faire rejoindre un ou deux poneys qui s'écartent de la route pour aller paturer.

Nous grimpons donc et redescendons ensuite pour recommencer après. Petit à petit je m'habitue à ce genre d'exercice et au bout d'une heure ou deux, je suis étonné de me voir descendre à cheval des côtes raides, au milieu de rochers éboulés. Décidément ces petits poneys sont épatants. Ils sont agiles comme des chèvres et sautent d'une roche à une autre sans jamais hésiter ni glisser et pourtant le chemin que nous suivons est à peu près aussi facile que la traversée du banc de rochers qui va de la falaise au fort de la créche. Je commence à m'y faire et surtout j'ai confiance dans leur adresse et agilité. Quel temps, pourtant ! Il ne cesse de pleuvoir et de faire du vent. Le sentier parfois est un vrai cloaque de boue farcie de cailloux. Il est rare que les poneys butent.

Le paysage serait sans doute très beau, mais je ne vois que le pied des montagnes, le sommet disparaît dans le brouillard, et la pluie tombe enlevant tout charme au voyage. La végétation est maigre. On ne voit que quelques saules nains à ras de terre, quelques plantes (Equisetum palustre, ranunculus repens, vaccinium myrtillus (la myrtille) et dryas octopetala).

Une plante se rencontre cependant en abondance, formant de petites mottes de gazon couvertes de fleurs rouges, et quelquefois blanches (albinisme). Je demande au guide son nom islandais. C'est le lambàblom (lamba-mouton,

blom-fleurs) appelé aussi lambagras (gazon de monton). C'est le Silene acaulis.

Nous arrivons bientôt à une vraie falaise, il nous faut descendre de cheval et grimper comme nous le pouvons, nos chevaux en font autant. Arrivés au sommet on remonte aussitôt à cheval.

Par endroits, on traverse des pâturages sillonés de sentiers de poneys et alors en avant le galop. L'on galope tant que l'on peut, mais les ornières dans lesquelles on passe sont si profondes que mes pieds frottent souvent sur le sol et sont arrachés des étriers. En d'autres lieux la pluie des jours derniers a rempli de boue ces sentiers. Les poneys s'élancent la dedans au galop et enfoncent jusqu'aux genoux, ils sont obligés alors d'aller doucement mais aussitôt sortis de ces mauvais pas, ils repartent et grimpent par bonds des côtes raides comme le haut du sentier d'Odre à Boulogne.

Souvent nous rencontrons des moutons à l'état presque sauvage, ils s'enfuient à notre approche accompagnés d'agneaux blancs ou noirs. Nous faisons enfin une première halte. Je suis couvert de boue jusqu'à la ceinture et mouillé comme un revenant, disent les anglais (wet like ont cast spirits), en islandais efter-gangur. Aussi, n'ai-je aucune crainte à m'asseoir sur l'herbe mouillée. Il y a là beaucoup d'oiseaux, leurs cris aigus sont même ennuyeux. Quelques-uns peu sauvages, des courlis, restent à quelques mètres de nous. Deux fois pourtant j'entends un chant qui me rappelle celui de l'alouette.

Nous repartons et coupons quelques ondulations de terrain perpendiculaires à la direction de notre route, d'où des montées et des descentes continuelles dans des petits ravins au fond desquels nous barbotons conscencieusement dans l'eau et la boue. Il a tellement plu que je crains que les marais, qui jusqu'à présent n'ont absorbé que de la pluie, ne nous engloutissent, histoire de prendre quelque chose de solide.

Nous arrivons ainsi à une montagne qui paraît assez haute. C'est le Kalfstindar (le pic du veau) je n'en puis, cependant voir le sommet (1540 pieds) couvert de brouillard. Nous longeons ensuite le pied de cette montagne

en descendant le long d'un talus formé par des pierres éboulées. La descente est « steep » raide dit le livre de Turnbull. Mais au milieu de toutes ces pierres éboulées les poneys ne bronchent pas et nous arrivons enfin au pied du Reydarbarmr dans nn amphithéâtre immense couvert du gazon. Nous quittons cette région, qui paraît avoir été le théâtre de phénomènes volcaniques considérables.

Nous faisons dans cette plaine un bon temps de galop et arrivés au milieu de cet amphithéâtre entouré de collines, nous descendons de cheval pour laisser paître nos poneys. Nous allons alors à pied visiter une grotte creusée dans une roche noire qui ressemble a du charbon écrasé. A l'entrée de la grotte je ramasse de jolies fougères ; dans l'intérieur j'aperçois alors des yeux verts brillants. J'allume une allumette bougie et je vois que ces yeux sont ceux d'une dizaine de chèvres qui se sont réfugiées dans cet endroit pour s'abriter de la pluie. Au-dessus de la grotte il y a de minces couches d'argiles puis d'autres couches volcaniques horizontales En prenant des échantillons de ces roches je me blesse légèrement au doigt.

En route de nouveau. On grimpe, descend, regrimpe, redescend pendant des heures, puis on commence à traverser de petits torrents. Les premiers n'ont presque pas de profondeur mais l'on arrive ensuite à de plus importants grossis par les pluies. A l'entrée d'un de ces petits ruisseaux, mon cheval s'enfonce jusqu'au ventre dans de la boue noire. Je prends un bain de boue car je suis obligé de le talonner pour l'exciter à faire un effort vigoureux pour sortir de cette boue molle. Cinq minutes plus tard nous sommes en présence d'un petit torrent très rapide. Les poneys hésitent, ils se réunissent et traversent tous ensemble mais la violence du courant les fait dévier de la ligne droite et le mien perd pied une seconde, j'en profite encore pour prendre un bain de jambe qui me nettoie de ma boue. Mais l'eau est bigrement froide. Plus de vingt fois nous traversons des cours d'eau minuscules, car entre chaque ondulation de terrain il y a un ruisseau. Le joli sentier (fair path) de Turnbull est par suite de la pluie continuelle, un vrai ruisseau rempli de boue et de cailloux.

Nous passons au coin du Laugarvatn (lac des sources chaudes). Près des bords de ce lac d'eau froide, il y a des sources d'eau chaude qui sortent du fond du lac, et de l'autre côté du lac, on aperçoit des colonnes de fumée, indiquant qu'il existe là encore, d'autres sources d'eau chaude.

Nous nous arrêtons dans un bœr (ferme) pour faire notre déjeuner bien que le sentier pour y parvenir soit devenu lui aussi, par la pluie, un endroit où l'on barbotte richement. L'on nous sert dans ce bœr du beurre et du café au lait, mais nous trouvons là surtout un abri, car il ne cesse de pleuvoir. Nous mangeons de notre jambon, du fromage et nous ouvrons une boîte de conserves de poires ; je paie au tenancier de la ferme, 2 couronnes (2 fr. 80) plus 50 aures pour le garçon qui nous aide à arranger nos poneys. Chez ce paysan, dans la salle où nous mangeons, il y a un grand tableau généalogique encadré sur lequel se trouve la liste des ancêtres, avec la date de leur naissance, de leur mariage et de leur mort.

En sortant, nous traversons une étendue de saules et de bouleaux misérables et nous arrivons au fameux pont de la Bruara qui fut, dit-on, longtemps, le seul pont de l'Islande.

Gaimard, dans son ouvrage sur l Islande, dit qu'il existe sur la Bruara « un petit pont unique sans doute en son genre, situé au milieu des eaux ou emporté par eux et qui sert à franchir un gouffre où la rivière se précipite avec force ».

De son côté le Dr Labonne dit : « Échappée du sein des Skridjöklar (glaciers mouvants) la Bruara, rivière du pont, (Bruar-pont ; a-rivière), s'élance fière et impétueuse dans la plaine lorsque soudain une immense fissure volcanique lui barre la route. Elle s'y précipite en cascade écumante et proteste par d'incroyables mugissements contre ce guet-apens qu'elle ne peut éviter. Les eaux disloquées, mises en lambeaux, ne forment plus qu'une masse boursouflée qui bondit de gouffre en gouffre et qu'étranglent les sinistres parois d'une lave noirâtre. C'est sur cette crevasse que se trouve le fameux pont, les chevaux sont donc obligés de parcourir les 2/3 environ

de la largeur de la rivière jusqu'à ce que l'on soit parvenu là où elle s'engloutit. Sans cette douzaine de planches retenues à leur extrémité par des blocs de lave, ils disparaîtraient entraînés par les tourbillons qui préludent à la chûte finale. »

La Bruara dans laquelle les islandais noyèrent jadis leur évêque Jon Gerikson va se jeter dans la Hvita, près de Mossfell où se trouve le tombeau du poète anglais Digwall, mort de faim durant un voyage qu'il fit dans ces charmantes contrées.

Ces diverses lectures m'avaient d'avance donné une certaine émotion quand nous arrivâmes vers 5 heures du soir à la Bruara. Dans quel état allait se trouver cette rivière? Pourrions-nous la franchir? La rivière est grossie et un peu d'eau passe par-dessus le pont que nous ne distinguons pas très bien de la rive, car les balustrades ont été arrachées par la violence du courant. Une dizaine de paysans sont campés devant le gué avec un certain nombre de chevaux. Ils semblent attendre notre passage. Mon guide entre le premier dans la rivière, son poney marche à petits pas ; deux fois mon cheval enfonce dans l'eau jusqu'au poitrail, mais on ne va que pas à pas. J'arrive jusqu'au pont précédé par le guide qui s'arrête à chaque pas de son cheval et regarde à travers le courant s'il n'y a pas de trou. Le pont n'a plus de garde-fou, il a environ un mètre cinquante de large et à sa droite l'eau qui passe par dessus lui avec violence s'engouffre dans une crevasse ; plus bas la rivière qui a en cet endroit environ 150 pieds descend comme un rapide canadien.

Enfin je passe sur ce pont que Coles appelle «very rickety bridge (pont vraiment rachitique) et sous lequel l'eau se précipite avec une force terrifiante (dashes with tremendous force) dans une crevasse dont on ne peut apprécier la profondeur car elle est pleine d'écume et de vapeur d'eau (full of foaming water). Je ne suis pas fâché d'être de l'autre côté de la rivière, bien qu'abruti par la pluie et le vent, je n'ai guère eu le loisir de réfléchir aux dangers de la situation.

Aussitôt que nous eûmes traversé, tous les paysans et leurs chevaux effectuent à leur tour le passage du pont en

marchant à la file indienne. Quelques centaines de mètres plus bas nous apercevons des ouvriers occupés aux premiers travaux d'un pont par dessus la Bruara, d'un véritable pont qui enlèvera aux futurs voyageurs les émotions du passage de cette rivière.

Une fois le pont passé, nous galopons tant que nous pouvons et nous traversons encore quelques ruisseaux pour n'en pas perdre la bonne habitude. Dans l'un d'eux nos chevaux ont de l'eau jusqu'aux épaules, le guide doit donc chercher un autre endroit guéable et plus bas nous traversons dans un gué moins profond.

Tout ceci nous donne une idée du charme du voyage en Islande quand il fait mauvais temps; je m'y attendais car j'avais lu « Pauvre Islande de V. Meignan et voici comment il décrit la manière de voyager en Islande.

« Dans les terrains marécageux, si les chevaux suivent un sentier quelque peu creusé qu'il soit par le passage précédent de caravanes, le cavalier se heurte souvent les pieds aux deux talus de cette petite ornière et assez violemment pour se donner des foulures ; car c'est justement dans ces terrains peu propres à l'équitation qu'il avance aux allures rapides. C'est là l'une des fatigues spéciales aux voyages d'Islande. Comme on a toujours dans une étape une assez forte distance à parcourir pour se rendre d'un bœr à un autre et comme on est à chaque instant obligé de se mettre au pas pour traverser des parties dangereuses, il est nécessaire de prendre le trot ou le galop chaque fois que le terrain le permet.

« Ces changements subits d'allures, tous les quinze ou vingt pas, et le passage des rivières à des endroits que les Islandais décorent avec prétention de gué, sont les 2 grands inconvénients de cette pérégrination. Qu'on se figure des torrents et j'affirme que je n'exagère pas, larges de 2 à 300 mètres, aussi rapides que les torrents de la Suisse, et possédant comme ceux-ci, un lit de rochers de toutes les formes et de toutes les grandeurs, placés au hasard, les uns au-dessus des autres et l'on se fera une juste idée des gués qu'il faut traverser deux ou trois fois par jour.

« Et cependant, il faut arriver, car ne pas arriver,

c'est s'exposer aux intempéries d'une atmosphère toujours brumeuse et souvent pluvieuse, c'est ne se réserver qu'un lit de laves ou de roches et c'est obliger les malheureux petits chevaux l'unique espoir de salut à se priver de nourriture Et cependant, quand on sait quel confortable vous est réservé à l'extrémité de l'étape, on serait parfois tenté de rester en route. »

Cette citation fait comprendre les difficultés d'un voyage en Islande, quand il fait mauvais temps pendant plusieurs jours. Je sais bien que le seul moment favorable pour faire ce voyage est en juillet et août, mais en ce moment, on risque de trouver à l'étape, déjà 2 ou 3 touristes arrivés avant vous et par suite, la place étant prise dans la chambre des hôtes, la « Gesta Skali » d'être obligé de coucher à l'hotel de la belle étoile ou à l'auberge des quatre vents. Au mois de juin, si j'avais du mauvais temps, au moins j'avais l'avantage d'être seul partout.

Après avoir galopé encore un instant nous grimpons sur une colline au sommet de laquelle se trouve un bœr nommé Austurlid. Mon guide connaît la maîtresse de la maison et l'on nous reçoit pour passer la nuit.

Nous retirons nos caoutchoucs et nos guêtres, mais je n'ai ni caleçon, ni pantalon de rechange et pourtant je suis trempé comme si je sortais d'un bain pris tout habillé. Je me contente de mettre mes pantoufles islandaises que le guide vient de faire macérer dans de l'eau chaude pour qu'elles puissent se mouler sur la forme de mon pied.

Comme il n'y a pas de feu, je fais de l'exercice pour ne pas attraper froid. Dans la cuisine, la Eld Hus (Eld-feu. Hus-chambre) il n'y a qu'un méchant feu de tourbe auprès duquel on ne peut se chauffer.

Pour dîner on nous sert de la soupe et une sorte de navarin aux pommes de terre et enfin des Pönnukaka (des crêpes). Comme boisson du café noir, de la crême et de l'eau.

Dans la Gesta Skali il y a un portrait de Robert Burns, le poète écossais et une vue d'Edimbourg. J'y remarque aussi la gravure commémorative du millenaire de l'Islande 874-1874 avec ces vers que le Dr Labonne a rapportés également :

Sœcula dena vides patiens invictaque Thulé
Sœcula mille Deus det mater alma tibi.
Post tua fata, précor, te libertate coronat
Eripiatque malis Jupiter omnipotens.

Islande patiente et invincible tu vois dix siècles. Que Dieu en mère bienveillante, te donne mille siècles encore que Jupiter tout puissant, je l'en supplie, après ton destin te couronne de liberté et t'enlève à tes maux.

Il pleut toujours, et je plains les poneys qui vont passer la nuit dehors par ce temps épouvantable, pour chercher une maigre nourriture. Pour ma part, comme je suis mouillé et que j'ai froid, je vais me coucher dans un lit d'édredon, presque tout habillé. Il est vrai que je me console en pensant que par ce mauvais temps, le lit ne sera pas « peopled by small pests » (peuplé de petites pestes.) Car Leclerc a dit : il ne faut pas regarder de prés les draps de lit islandais, qui ignorent le blanchissage, il faut se résoudre aussi à se laisser sucer le sang par mille insectes, qui ont autant d'affection pour l'étranger que l'étranger a d'aversion pour eux.

Toute la nuit, il fait un vent terrible ; la porte de la chambre ne peut se fermer, d'où un fichu courant d'air. Je suis obligé de m'envelopper la tête dans mon plaid et de dormir entre les deux édredons. Mais, comme je suis lourd, j'écrase facilement l'édredon qui me sert de matelas et je sens fortement les planches transversales du lit sur lesquelles repose l'édredon. En entrant dans la chambre à coucher que l'on me destinait, la vue du lit m'avait fait faire la grimace. C'était, en effet, une boîte carrée et j'avais encore la souvenance des petits lits du Telemarken, en Norvège, où il faut dormir en chien de fusil. Heureusement, à Austurlid, les parois du lit sont à coulisses ; on peut allonger ou raccourcir le lit à volonté. Quand on ne s'en sert pas, il tient aussi moins de place dans la petite chambre.

L'on nous sert pour déjeuner, deux œufs verts, tachés de noir ; ce sont des œufs de spoï (courlis), ils sont à peu près frais Je les aurais bien emportés avec moi, pour ma collection d'histoire naturelle, mais ce sont des objets fragiles et d'ailleurs j'ai faim. L'on nous apporte ensuite

le restant du navarin aux pommes et l'on me demande une consultation pour un enfant athrepsique. La note s'élève à 6 couronnes 1/2 (9 fr. 10) pour nous deux et pour les chevaux. Ce n'est pas cher, car nous avons été bien.

Nous partons assez tard, nous n'avons qu'une petite étape à fournir pour arriver au Grand Geysir. Malheureusement la pluie de ces jours-ci a mis le terrain dans un bel état. Nous nous embourbons à la sortie de la ferme dans un terrain détrempé. Nous recommençons bientôt à éprouver les mêmes agréments dans un de ces marais formés de petits monticules. Cela ne nous empêche pas cependant d'arriver près d'une ferme. Avant d'y pénétrer il y a une petite rivière à traverser. Les poneys entrent hardiment dans l'eau, mais cette eau est trop profonde et nous sommes obligés de descendre un peu plus bas pour trouver un gué.

La rivière traversée, nous rencontrons deux touristes et leur guide qui arrivent des Geysirs. Ce sont les seuls touristes que j'ai rencontrés dans tout mon voyage. La ferme où nous entrons s'appelle Laug. Mais nous n'y restons pas. Nous allons avec le bondi jusqu'à une petite maison en construction située à 100 mètres du Geysir et nous y déposons tout notre saint-frusquin. Nous prenons ainsi possession d'une petite chambre de deux mètres carrés, à peu près terminée et dans laquelle se trouvent deux couchettes. Ces couchettes sont à côté l'une de l'autre mais ne sont pas superposées comme à l'hôtel Valholl. Cette prise de possession terminée, nous visitons les Geysirs

Au pied de la montagne de Laugafjall, dans la vallée de Haukadalr, s'étend une plaine assez vaste où l'on distingue une bande de terrain siliceux ayant environ 2 kilomètres de large sur 8 de long. Là, dans une étendue d'environ un 1|2 hectare de terrain se trouve une quarantaine de sources d'eau chaude (Hver og laugar ; Hver-chaudière), dont la plus célèbre est le grand Geysir.

Le grand Geyser ou plutôt Geysir (prononçez Gaysir) car telle est son orthographe en islandais, est dite l'une des sept merveilles du monde. Geysir en islandais signifie fureur, du verbe geysa s'élancer avec violence, (L'islan-

dais Geysi Kaldur se traduit en écossais par Geycauld). Le grand Geysir est formé d'un monticule conique de 80 mètres environ de circonférence et d'environ 3 à 4 m. de hauteur et non de 30 mètres de hauteur comme je l'ai vu dernièrement dans un journal scientifique où se trouvait une description des Geysirs par quelqu'un qui ne les avaient certainement jamais vus. Ce cône est formé de dépôts siliceux, la silice tenu en dissolution dans l'eau bouillante du geysir se précipite lorsque l'eau se refroidit au contact de l'air extérieur, d'où une augmentation très minime mais continuelle du cône. Des pierres détachées sont au bout d'un certain temps soudées au sol par un dépôt de tuf siliceux. On pourrait y faire comme à la fontaine de St-Allyre près Clermont-Ferrand des objets moulés en silice ; à Laugarnes près Reykavik la silice au contraire reste à l'état gélatineux.

Au sommet de ce cône il y a un bassin circulaire d'environ 6 mètres de diamètre, rempli d'eau bouillante à 100°. Après une éruption ce bassin est vide. Il a alors la forme d'un entonnoir et au milieu on voit un puits ou tube rond d'environ 3 mètres de diametre et de 27 à 28 mètres de profondeur.

Lord Dufferin (Guide Turnbull) a ainsi décrit l'éruption du grand Geyser : « L'éruption commence par un bruit habituel qui ressemble à un grondement souterrain, au bruit du tonnerre. Une violente agitation trouble le centre de la mare d'eau. Soudain une colonne d'eau en forme de dôme s'élève de 8 à 10 pieds de hauteur, immédiatement après une immense colonne d'eau jaillit en l'air en resplendissant, au milieu de nuages de vapeur. C'est une série de jets successifs tous plus hauts les uns que les autres, ils forment dans le ciel comme une crête d'argent. Pendant quelques minutes la colonne d'eau se maintient en l'air, puis elle paraît perdre de sa force d'ascension, les eaux hésitent, chancellent, retombent sur elles-mêmes comme un objet brisé et sont immédiatement aspirées dans les profondeurs du tuyau central ».

Les éruptions du Grand Geysir se font à des dates irrégulières. En 1772, Van Troill qui les a observées dit qu'elles ont lieu plusieurs fois par jour. En 1835, Eugène

Robert les signale comme n'ayant plus lieu qu'une fois par 24 heures. Vers 1885, le Dr Labonne dit qu'elles ne se font même plus toutes les semaines. En 1886, elles se produisaient de trois jours en trois jours. Actuellement, elles ont lieu environ toutes les vingt-quatre heures. de préférence vers 4 ou 5 heures du matin (1). Le vent du Nord, me dit-on, retarde les éruptions. Or, justement ce vent était très fort quand nous sommes arrivés dans la Laugadalr, la vallée des sources chaudes.

A côté de Geysir, à 50 pas environ, se trouve Blezi (le ney de cheval). Blezi est à ras du sol, c'est une source d'eau bouillante, mais qui ne fait pas d'éruption. L'eau y est d'un bleu de cobalt très joli et quand on regarde dans la source on voit que son intérieur est divisé en 2 chambres par une cloison transversale d'où son nom de nez de cheval. Cette cloison ne forme qu'une sorte d'arche et le coup d'œil est très pittoresque. Il semble que l'on regarde dans la crevasse d'un glacier avec sa couleur bleue.

Plus loin se trouve le 2e Geysir comme importance c'est Strokkr dont le nom signifie baratte. Ce geysir n'a pas de cone. Son diamètre est d'environ 2 mètres et 1/2 et sa profondeur 12 mètres. Il était fort connu car jadis on pouvait à volonté provoquer son éruption ; il suffisait pour cela de jeter dedans un bloc de gazon ou de pierre, un quart d'heure ou vingt minutes après Strokkr vomissait ce qu'on lui avait fait ingurgiter de force. Il lançait une colonne d'eau à vingt mètres de hauteur avec des grondements assourdissants. La terre tremblait tout autour. L'on payait 2 couronnes au bondi pour avoir le droit de provoquer les vomissements de Strokkr. Maintenant Strokkr comme le grand Geysir montre une indifférence complète. On ne peut plus provoquer à volonté ses éruptions, il engloutit tout ce qu'on jette dans son ouverture, sans se donner la peine de rien rejeter.

---

(1) Il paraît que depuis plusieurs mois il n'y a plus eu d'éruption du Grand Geysir (1902).

L'éruption du grand geysir faisait baisser le niveau d'eau de Strokkr, mais l'inverse ne se faisait pas sentir, l'éruption de Strokkr était sans influence sur le niveau d'eau du grand Geysir.

A 100 mètres de Strokkr se trouve le geysir appelé mud spring par les anglais, (source boueuse). Mon guide l'appelle lui les «eaux sales» car l'eau y est en effet boueuse. A coté de lui se trouve le petit Geysir qui est toujours très actif; tous les vingt minutes environ il fait éruption et lance des colonnes d'eau à 2 ou 3 mètres de hauteur. Continuellement on entend les bouillonnements de ces sources qui ressemblent un peu au galop d'un cheval. Outre ces sources principales, il existe un grand nombre d'autres sources, quelques-unes sont réduites à leur plus simple expression. Dans une touffe de gazon on voit de petites colonnes de vapeur sourdre à intervalles rhythmés, plus loin de petites sources n'ont que quelques ceutimètres et bouillonnent sans cesse.

Burton qui a étudié les geysirs s'est amusé à comparer ces divers états aux differentes périodes de la vie humaine. Les vapeurs qui s'échappent en petite quantité de l'argile chaude, représentent le baby geisir dormant encore dans le sein de sa mère. L'enfant qui respire plus fort et qui de temps en temps vomit sur le sein de sa nourrice, puis l'enfant et l'adolescent dont les bouillonnements de plus en plus fort se manifestent au dehors, ce sont les diverses sources plus ou moins agitées. L'adulte, c est le grand geysir avec toute sa force d'expansion. Le vieillard c'est la source d'eau chaude tranquille et la mort est représentée par les petites cavités vides et rouges disséminées dans la plaine.

Toutes ces sources chaudes n'ont pas la même couleur. L'eau d'une source est bleue verdâtre, celle à côté est grise ou rouge, l'une est d'une grande pureté, l'autre au contraire est boueuse. L'eau provenant de toutes ces geysirs s'écoule vers le bas de la plaine en formant de petits ruisseaux dans lesquels il faut éviter de marcher car leur eau est encore bouillante. En même temps, il se dégage de partout des vapeurs que le vent dissipe par moments, d'où le nom bien mérité de vallée fumante. De

temps en temps des « eaux sales » s'échappe un jet d'eau saccadé à 2 ou 3 mètres de hauteur avec des nuages considérables de vapeurs blanches.

Je commence donc par visiter les divers geysirs et par prendre des échantillons des plaques silicatées avec empreintes végétales. Les bords des petits geysirs sont couverts d'une sorte de collerette en silicate très gracieuse dont je prends aussi des échantillons, en ayant soin de ne pas trop m'échauder les doigts. Au dessus du grand geysir, sur le bas de la montagne, des amas de roches silicatées blanches ou rougeatres sans végétation indiquent qu'il y a eu à cet endroit des geysirs aujourd'hui taris. Cela me rappelle un peu les cônes d'éruption près des sources d'eau chaude d'Hamman Meskoutine (Algérie).

Je passe mon temps aussi à recueillir les plantes qui poussent en cet endroit, car l'on a prétendu que la flore était différente par suite de la différence de température due au voisinage des sources chaudes. Coles y a signalé l'absence d'Eriophorum angustifolium, cette petite plante à touffe cotonneuse J'y ramasse donc : Silene acaulis Pinguicula vulgaris Potentella anserina, Dryas octopetala et une belle Viola tricolor.

Je recherche encore des araignées mais je n'en trouve qu'une espèce qui se promène tout sur le bord des sources chaudes. Comme elle est difficile à attraper j'ai l'idée de la jeter dans l'eau bouillante de la source. L'araignée ne bouge plus, je la crois morte et je laisse le petit courant la porter sur le bord de la source où je m'apprête à la mettre dans mon tube, mais aussitôt qu'elle touche la terre, l'araignée remue et se sauve dans une anfractuosité à mon nez et à ma barbe.

Après avoir terminé toutes ces petites recherches, je m'apprête à photographier le petit Geysir qui fait éruption deux fois en une heure, il lance alors, par saccades, une masse de vapeurs blanches et une colonne d'eau bouillante de 2 à 3 mètres de hauteur. Cela dure une minute et il ne reste qu'un nuage de vapeur que le vent emporte au loin dans la plaine. Je m'installe donc à bonne distance pour faire un instantané, mais tout à coup

il arrive un orage de grêle et je n'ai que le temps de filer avec mon Kodak en toute hâte vers la maisonnette. Cette habitation n'a guère encore que le toit de terminé. On n'a pas encore cloué toutes les planches qui doivent former les murs, aussi y fait-il un courant d'air terrible et un froid glacial bien que l'on soit au mois de juin mais au moins le toit nous protège de la grêle.

Pour passer le temps nous préparons notre déjeûner, l'eau est bouillante dans la marmite, c'est-à-dire dans les geysirs. Nous attachons donc avec une ficelle une boîte de soupe de queue de bœuf (ox tail soup) et nous la plongeons dans le grand Geysir. Au bout de quelques minutes nous retirons la boîte et nous l'ouvrons, la soupe est chaude. Nous mangeons du jambon, du fromage et des biscuits puis le guide s'en va à la ferme voisine pour demander qu'on veuille bien nous apporter du café chaud.

Ayant lu dans des ouvrages que le grand Geysir rejette tout ce que l'on a jeté dans son bassin, je lance dedans quelques sous danois et français, espérant qu'il me rendra ma monnaie après l'avoir bien nettoyée.

Les orages se succèdent et dans notre hôtel des quatre vents, il y a de fameux courants d'air. Je profite d'une éclaircie pour faire quelques photographies. A 8 heures du soir le grand Geysir n'a pas encore donné signe de vie. Le bassin est rempli, mais aucun bruit prémonitoire ne fait prévoir une éruption. Les étrangers que nous avons rencontrés en arrivant à Laug n'ont pu assister à une éruption, elle s'est faite pendant leur absence. Pour savoir si le Geysir a jailli pendant notre dîner, nous mettons des morceaux de bois dans le bassin du Geysir et je prie un petit gamin de se tenir en vue du Geysir pour nous prévenir à la moindre alerte et comme mon guide m'assure qu'il n'y aura pas d'éruption de sitôt, nous allons dîner à la ferme voisine.

L'on nous sert du mouton fumé et salé, des truites et des pommes de terre, des crêpes roulées et du café à la crème. Le pain est du flad brod comme le pain plat des norwégiens. Un festin de Lucullus. Le dîner fini, le bondi apporte 2 ou trois cigares. J'en prends un et je retourne aussitôt en observation.

Il n'y a pas eu d'erruption pendant notre absence, le petit paysan nous l'assure et dans ma satisfaction je lui donne une couronne pour sa peine, il me donne une poignée de main comme en Norvège. Il n'a jamais eu autant d'argent et s'en va en courant montrer la pièce d'argent à tout le monde. Pendant notre diner, l'eau du bassin est restée au même niveau qu'au moment de notre départ. Par instant les vapeurs blanches qui s'en dégagent sont plus abondantes, mais elles diminuent ensuite. Le vent tombe un peu et change de direction, puis la grèle survient à plusieurs reprises Je monte la garde sur le côté de la maisonnette qui possède un mur afin de m'abriter de la grêle. E fin il neige, les collines et montagnes voisines sont toutes blanches en quelques minutes. Je vais et viens attendant le bon plaisir de Mr Geysir. A 10 heures du soir j'entends comme le bruit sourd du canon. C'est M G ysir qui rote ; l'eau du bassin fait deux ou trois gros bouillons. J'accours près du cône, l'eau descend en abondance le long du monticule, mais il n'y a pas d'éruption véritable.

Comme pour que l'éruption se produise il faut, parait-il, que le bassin soit comble et comme il existe deux ou trois endroits par où l'eau s'écoule du bassin, nous nous amusons à boucher ces trous avec des mottes de g zon et de terre. Le bassin s'emplit peu à peu mais toujours pas d'éruption. Ne sachant que faire je me livre à une incongruité à son égard, regrettant de ne pouvoir faire comme Gargantua qui en « compissant assez aigrement pouvait noyer deux cent soixante mille quatre cent d x-huit parisiens. sans les femmes et les petits enfants.

Le temps passe ainsi d'une façon assez monotone. Heureusement il n'y a pas de nuit, il fait tout le temps jour. Cette clarté est précieuse car en allant et venant il ne faudrait pas tomber dans un geysir. Cet accident est paraît-il arrivé à un ivrogne et à une vache, tous deux ont été rejetés complètement bouillis.

A minuit toujours pas d'éruption ; je trouve l'attente trop longue de pas mal de centimètres. Nous sommes gelés, nous retournons donc dans notre petite chambre et je m'allonge tout habillé sur ma couchette, mais je ne

ferme pas les yeux, car j'ai peur de m'endormir et je ne voudrais pas faire un pareil voyage sans assister à l'éruption du grand Geysir. Mon guide dort du sommeil du juste. Plusieurs fois je vais au cône du grand Geysir voir s'il n'y a rien de nouveau.

Enfin à 5 h. 1/4 du matin j'entends de sourdes détonations, je réveille le guide et nous sortons en courant C'est l'éruption. Elle n'est paraît-il pas très forte, elle dure de trois à quatre minutes. Il s'élève dans l'air un immense jet de vapeur blanche suivi de jets successifs d'eau bouillante à une hauteur peut être de 50 pieds. Souvent l'éruption est telle que la colonne d'eau s'élève à 100 pieds et plus, cette colonne ayant un diamètre de plusieurs mètres, cela fait une jolie masse d'eau bouillante. Cette eau retombe avec fracas sur les bords du cône, puis dégringole en cascade le long du même cône pour former un petit ruisseau qui va se jeter dans la rivière. Je fais un certain nombre d'instantanés mais je suis contrarié pour cela par la neige qui tombe en ce moment.

Après plusieurs jets saccadés l'eau cesse de s'élancer et la vapeur se dissipe. Aussitôt le guide grimpe au sommet du cône du grand Geysir. Le bassin a la forme d'un entonnoir, il est complètement vide d'eau. Au milieu il semble que l'on regarde d'en haut dans l'intérieur d'une grande cheminée d'usine, cette cheminée à environ 30 m. de profondeur sur peut être plus d'un mètre de largeur c'est par là que l'eau arrive Le guide descend dans l'entonnoir qui est déjà complètement sec par suite de la chaleur du sol. Il descend jusqu'à l'orifice de la cheminée, pour ma part ma hardiesse ne va pas aussi loin et je me contente de jetter un coup d'œil dans ce profond canal cylindrique sans m'en approcher à plus d'un mètre j'ai peur qu'une lamelle de la roche silicatée ne venant à se détacher je n'aille tomber dans la marmite où je serai bouilli avec armes et bagage.

Je cherche alors après mon argent, mais Monsieur Geysir m'a posé un lapin, il a gardé toute ma galette et j'ai beau explorer toutes les anfractuosités du cône, je ne retrouve pas le moindre sou. Je suis refait. Je retourne alors me coucher car je n'ai pu encore fermer l'œil. Jusqu'à

8 heures 1/2, heure où je me lève, je dors mal, j'entends le vent, j'entends la grêle qui tombe sur le toit de zinc, et pour comble de bonheur j'entends toujours les sourds gargouillements du petit Geysir qui bouillonne sans cesse à gros bouillons.

Aussitôt levé je prends une cuvette métallique qui se trouve dans la petite maisonnette et avec une serviette et un morceau de savon je m'en vais faire ma toilette auprès de Blezi. Il me fournit l'eau chaude à discrétion et même à indiscrétion. Malheureusement elle est trop chaude et je suis obligé d'attendre un moment pour me debarbouiller. Je me mets nu jusqu'à la ceinture pour me faire un bon savonnage à l'eau chaude, mais à ce moment la neige tombe à gros flocons et je trouve que ma position manque de confortable.

A 10 heures, nous déjeunons, mon guide est allé prendre deux excellentes truites que nous mangeons, je suis très heureux de cette prise car les œufs que l'on nous sert sont couvés ou pourris et je manque d'entraînement pour avaler les petits canards qu'ils contiennent. Nous vidons l'une des trois demies-bouteilles de Moet que j'ai emportées de Boulogne. Nous la vidons en l'honneur de l'éruption du grand Geysir.

Après déjeuner je mets mes échantillons de silicates en ordre et je place mes plantes de façon à les sécher, puis je vais laver mon linge sale dans un des petits geysirs, j'attache tout ce linge avec une ficelle et je le laisse bien tremper dans l'eau bouillante, puis je le savonne et le mets à sécher sous le toit de la maisonnette, j'aurai ainsi quelques mouchoirs et deux chemises de plus à me mettre sur le dos.

Comme nous devons revenir coucher ici, je vais encore jetter de l'argent dans le geysir, mais cette fois pour être sur de retrouver cet argent je le mets dans un sac de toile blanche rempli de pierres. J'ai pris comme pierres des fragments de roches silicatées du bord du cone. Je jette le tout dans le geysir mais mon sac où il y a un peu d'air flotte à la surface de l'eau au lieu de s'y enfoncer. Je suis obligé de le rattraper et d'y adjoindre avec une ficelle un gros morceau de pierre. Le sac descend alors dans l'in-

térieur du geysir. Je dois avouer que je ne l'ai plus jamais revu et que je n'en ai pas trouvé trace après l'autre éruption. Je pense donc que le Geysir rend tout excepté la monnaie comme certaines gens.

La Gullfoss. — Nous ne partons pour la Gullfoss qu'à 1 h. 1/2, car les Islandais ne sont pas plus pressés que les norwégiens, leurs ancêtres, qui rient quand on leur dit "Strax" (vite) Nous ne prenons que deux chevaux, les meilleurs, et les provisions nécessaires pour déjeuner. J'emporte aussi ma deuxième demie bouteille de champagne que je compte vider lorsque j'aurai la Gullfoss devant moi.

Pour ne pas faire la route aller et retour par le même chemin nous prenons pour aller une route que mon guide s'est fait expliquer par le bondi. Nous passons d'abord les trois bras de la rivière le Tungufljót (la rivière de la langue), un affluent de la Hvita. Le Dr Labonne dit dans son livre : « A t-on eu pour campagne de route cette affreuse ennemie la pluie, on trouvera les trois bras du Tungufljot considérablement grossis et presque dangereux à franchir En effet, le premier bras est assez profond, le deuxième se passe facilement, mais le troisième est très dur à traverser. Le courant est violent et les chevaux pour ne pas être entrainés sont obligés de marcher latéralement comme des crabes ; on traverse du reste la rivière très obliquement. Le courant n'en fait pas moins rejaillir l'eau contre le corps de mon cheval et j'ai beau relever les pieds en arrière tant que je peux, je prends un bain de jambes fort froid. Je comprends en ce moment l'utilité des grandes bottes de caoutchouc que les anglais pêcheurs à la truite appellent des stoking-fishing.

A peine sortis du Tungufljot, nous entrons dans de vrais marais (myri en islandais) dans lesquels nous barbottons autant que nous pouvons. « Qu'on se figure, dit Meignan, une série de mottes de terre recouvertes de gazon mais séparées par autant de ruisseaux au lit vaseux, incapables de supporter le poids d'un cheval ni même d'un homme. Ces marais sont, en effet, comme toujours criblés d'un tàs de monticules sur lesquels les chevaux

prennent un point d'appui. Quand on sort d'un de ces marécages et que le terrain devient plus solide on se lance au galop. »

Par suite des pluies incessantes des jours derniers, le chemin que nous suivons est épouvantable, il nous faut voyager dans l'eau et la boue. Il faut à un moment sauter par dessus deux petits fossés pleins d'eau. Mon cheval s'y refuse et s'arrête au bord. Après bien des tours et des détours je finis par le faire sauter, grâce au guide qui vient à la rescousse et ne ménage pas les coups de fouet. Le poney se cabre alors et fait quelques sauts de carpe qui ne me procurent aucune satisfaction car je crains qu'il ne parvienne ainsi à me « débarquer » en plein milieu du ruisseau. Nous traversons une série de petites collines et de marais. A tout instant il nous faut traverser des petits cours d'eau insignifiants dont les berges sont raides à monter et à descendre. Mon cheval les grimpe d'un ou plusieurs bonds, je suis parfois obligé de prendre un point d'appui à la selle pour ne pas « dégringoler » en arrière. Turnbull a bien raison de dire qu'il n'y a pas de route régulière.

Je comprends maintenant pourquoi Oswald dit que peu de personnes traverseront ce désert marécageux pour visiter ces belles cataractes. (Few will cross the marshy desert to visit these grand falls.) Nous arrivons enfin a un petit bœr, le guide y demande des renseignements, puis s'en va au loin pour examiner la contree et découvrir le chemin.

Le temps passe et je crois que nous sommes un tantinet perdus. Pour comble de bonheur la neige fait son apparition. Mes pieds et jambes mouillés se refroidissent, je ne sens plus mes pieds et j'ai de la peine à conserver mes étriers. Nous finissons tout de même par arriver à un plateau aride avec des tas de pierres roulées comme une moraine de glaciers. Sur notre gauche nous voyons une série de montagnes élevées au sommet couvert de neige, ce sont le Blafell, le Jarlhettur et le Kerlingafjoll. En arrière de ces monts s'élève le splendide glacier du Langjokull, dont l'immensité me rappelle la Folgefond en Norvège.

Dans le lointain nous apercevons un varda, cairn fait

avec un tas de blocs de lave. Nous piquons droit dessus à travers des marais remplis d'eau. L'on barbotte, l'on barbotte toujours. Plus haut nous arrivons à un sol argileux dans lequel par moment nos chevaux enfoncent jusqu'au poitrail. Je suis obligé de sauter de cheval mais dans ce mouvement le haut de ma guêtre s'accroche à la selle et j'en profite pour tomber une deuxième fois sur mon... dos. Mais le sol est si doux qu'il me semble que je tombe sur un matelas, par exemple je suis propre.

Nous sommes obligés bientôt de prendre les chevaux par la bride et de marcher ainsi à pied. Nous traversons alors un petit cours d'eau. Je passe en sautant de pierre en pierre et en tenant toujours mon cheval par le bout de la bride. Mais mon cheval en sautant à son tour me donne une secousse au moment où je suis en équilibre instable sur une grosse pierre. Du coup, je manque de prendre un bain complet et j'en suis quitte grâce à Dieu pour un bain de pied. Ce n'est malheureusement, ni le premier, ni le dernier. Dans le lointain nous aperçevons alors une fumée blanche comme celle des Geysirs. Nous nous dirigeons sur elle aussi droit que possible et après encore pas mal de difficultés dues aux irrégularités du terrain, nous finissons par y arriver. C'est la Gullfoss, la Goldfoss des anglais, la chute d'or, le Niagara de l'Islande.

Le spectacle est grandiose. Oswald a bien raison de dire qu'il a été charmé (delighted) par la grandeur de la scène. La Hvita, la pivière blanche, se précipite avec violence et fait trois chutes successives. Comme toutes les chutes islandaises, la Gullfoss est en V c'est à dire que les eaux de la rivière tombent de deux côtés opposés dans une crevasse, dans un gja ou ravin de lave de quarante mètres de profondeur. La Gullfoss peut être comparée avec avantage aux plus belles cascades de la Norvège, telles que la Voringfoss, la Rjukanfoss et la Skjœggedalsfoss.

Comme en ce moment il ne pleut et ne neige plus, je me dépêche de faire avec mon Kodak quelques instantanés de la chute d'or. Mais pour avoir une bonne vue d'ensemble de la grande chute, je suis obligé d'arriver avec mon appareil jusqu'au bord du ravin au fond duquel

la rivière s'engouffre avec fracas. La hauteur de cette sorte de falaise à pic me donne le vertige et je me couche à plat ventre pour faire cette photographie. Quand je pense que de là haut on jetait jadis dans ces tourbillons certains criminels, cela me donne un petit frisson dans le dos.

Je commence à avoir faim et il doit être l'heure de dîner car comme dit Rabelais « il n'est orologe plus juste que le ventre ». Je m'éloigne donc de cet 'horrificque" spectacle et nous nous allongeons tous deux par terre pour déjeuner. La neige recommence, mais cela ne nous empêche pas de manger une langue de mouton avec nos sempiternelles bisquettes et de boire notre demie bouteille de champagne à la santé de la Gullfoss. La bouteille vidée je mets ma carte dedans, je la rebouche et la place bien en évidence.

Le guide Jon Stephenson me propose de descendre la falaise pour aller jusqu'au bord du torrent. Je commence par refuser carrément, ne voulant pas risquer de me casser les reins. Puis ayant vu un petit sentier qui descend le long des éboulis, j'accepte et nous descendons tout doucement. Le sentier en effet est étroit et glissant et avec mon caoutchouc, mes guêtres, ma boîte à botanique, mon Kodak, mon manteau, etc., je n'ai guère les mouvements libres. En bas, le coup d'œil est très beau, la vapeur d'eau qui s'élève de la chute produit un arc en ciel très joli. Je comprends le poète Hallgrimsson qui a dit :

Thotti pér ekki Island thà
Yfírbragdsmikid til ad sja ?

Est-ce que l'Islande ne te semble pas
Grande dans ses traits, belle à voir ?

Je fais quelques nouvelles photographies, puis je prends un échantillon de laves basaltiques. Ces laves pentagonales et verticales comme de vastes tuyaux d'orgue reposent sur un poudingue formé de roches volcaniques et même d'obsidienne Ce sont là des preuves de terribles éruptions dans des temps préhistorique. Apres sa chute, la Hvita qui, d'en haut, semble passer sous terre, roule au milieu d'un chaos de rochers. Le guide me dit qu'un islandais a

parié de faire la traversée de la Hvita en cet endroit et qu'il a gagné son pari.

Nous regrimpons sur la falaise et après avoir rattrapé les chevaux qui se sont éloignés pour chercher un peu de gazon, nous retournons par la route que le guide a déja parcourue ; le retour se passe mieux que l'aller, le chemin bien que marécageux, est meilleur et la neige a cessé. Nous longeons d'abord la rivière puis nous la quittons et nous arrivons bientôt à un endroit d'où j'aperçois les vapeurs des Geysirs. A cette vue, je me crois arrivé et je pense que notre excursion va se terminer vite mais la limpidité de l'air en Islande rapproche les distances et les détours du chemin sont nombreux. Nous retraversons une foule de petits ruisseaux et même de petits torrents.

Thar sem um grœnar Grundirlida
Skinandi ar ad œgi blam

ou a travers les vertes prairies coulent
les torrents brillants vers les flots de l'Océan

Mais au moins le sol est moins marécageux, il est parfois assez dur pour nous permettre de galoper dans les sillons faits par les poneys. Puis nous retraversons les trois bras de la Tungufljot ; le premier bras est franchi en remontant cette fois le courant avec beaucoup de peine. Nous marchons ensuite à travers un marais ou je recueille en abondance Eryophorum Scheuzeri et nous tombons ainsi sur un charmant petit oiseau dont le nid doit être près de notre chemin, car usant d'un stratagème habituel aux oiseaux, il a l'air de ne pouvoir fuir, nous cherchons à l'attraper et le poursuivons un instant puis tout-à-coup il s'envole au loin lorsqu'il nous a attiré à une petite distance. Jon Stephenson revient sur ses pas et cherche après son nid mais il ne peut le découvrir ; le stratagème a réussi.

Vers 7 h 1|2 du soir nous sommes de retour, nous soupons avec 4 truites que le guide a prises le matin au filet, avec une ratatouille de pommes de terre et des crêpes roulées.

Je retourne ensuite au Geysir. Son bassin est plein comme la veille, l'eau s'échappe par les fentes et descend

avec bruit vers le petit ruisseau. Je mets dans le bassin des planchettes de bois que j'ai trouvées près du cône et je vais me coucher car la nuit passée a été absolument blanche.

Le 11 juin aussitôt réveillé je vais vers le grand Geysir l'éruption vient de se produire, le bassin est presque vide il a rejetté les planchettes, les cailloux et toutes les saletés qu'on a jettées dedans mais je ne trouve pas mon sac avec les pièces de monnaies. Il a tout rejetté sauf la bonne galette française et danoise. C'est un deuxième lapin qu'il m'a posé.

Je paie 2 couronnes 80 pour les poneys (droit de pâturage) et 22 couronnes 50 pour moi et le guide. Le bondi nous donne du wisky pour remplir nos gourdes, mais il ne veut pas le faire payer car il n'a pas le droit de le vendre, il ne peut que nous le donner, il est vrai que cela coûte généralement plus cher. Il m'offre aussi de me vendre une paire de gants de sa fabrication tout en laine de moutons islandais. Je suis très content de son offre car, sous l'influence de l'humidité, l'intérieur de mes gants en cuir est déja tont déchiré. Je lui achète aussi des cuillères en corne ; sur quelques unes est même sculpté le nom de Geysir. C'est un souvenir.

L'Hekla. — Cela fait, en route pour l'Hekla. Nous retraversons pour la troisième fois les trois bras du Tungufljot. Je commence à les connaître. Mais le dernier bras est encore une fois plus dur à franchir que les autres, inutile de dire que je prends encore un bon bain, cela devient fastidieux par sa répétition. Malheureusement, l'eau n'est pas chaude, pas plus d'ailleurs que la température.

Nous suivons ensuite, j'allais dire une route quand c'est une absence de route qu'il faudrait dire, à travers des contrées impossibles. Nous finissons par nous perdre dans un marais où se trouvent de grandes mares d'eau. Nous sommes obligés de nous arrêter. Heureusement, nous avons la chance d'apercevoir un paysan qui vient à notre secours en sautant de monticule en monticule et qui nous montre la manière de sortir de cette impasse,

en suivant le bord d'une pièce d'eau. Je lui donne une couronne pour sa peine et nous allons déjeuner à un petit bœr nommé Drumbolfsstadir. Notre déjeuner consiste en notre éternel jambon. J'avais demandé à mon guide s'il n'y avait pas du skyr, le mets pour ainsi dire national de l'Islande, je désirais en goûter. Sur la demande de mon guide la femme nous apporte du skyr qui n'est autre que notre fromage blanc, seulement ce skyr date de l'année précédente et il est dur à avaler pour un gosier français car il est bigrement sur.

La femme qui est veuve est seule en ce moment à la maison avec un petit garçon, les autres habitants males de la ferme sont partis travailler au loin. Nous emmenons ce jeune homme pour qu'il nous montre le chemin de la Hvita et l'endroit ou nous pourrons passer à gué cette rivière dont nous avons déjà vu la chute, la Gullfoss.

Le jeune homme presque un enfant saute sur un poney sans selle et part en avant. Nous passons sur un plateau assez accidenté puis nous descendons par une sorte de petit col rempli de pierres éboulées. Par moment mon cheval glisse avec une masse de pierres, mais il ne tombe pas. A deux ou trois pas de moi je vois une perdrix grise qui nous regarde sans s'effrayer, elle ne s'envole pas à notre passage.

Arrivés sur le bord de cette fameuse rivière qui me parait joliment large, le jeune homme que nous avons pris avec nous donne à mon guide toutes les indications possibles sur le gué, sur l'endroit d'ou nous devons partir et sur celui où nous devons atterrir.

Tous les chevaux sont attachés la tête à la queue de celui qui le précède afin de présenter plus de résistance au courant et pour ne pas être entraînés dans le cas ou l'un d'eux perdrait pied. Tous ces préparatifs sont faits avec soin. L'on voit aux précautions que l'on prend qu'il s'agit d'un passage sérieux Mon guide vérifie tout avec lenteur, moi je reste à cheval à contempler ces préparatifs et la violence du courant, j'ai la colique et voudrais bien avoir déjà fait la traversée.

La Hvita, la rivière blanche, a reçu son nom de Hallagrim et de ses compagnons qui, les premiers, habitèrent

cette région en 878. Comme toutes les rivières du sud, elle est courte, large et furieuse (short, broad and furious). En quelques kilomètres de parcours, elle descend de 1000 pieds de haut De plus, il faut craindre, parait-il, des jokull laup (saut de glaciers) ou crues soudaines dues à l'arrivée subite des eaux provenant de la fonte des glaciers, par suite de la rupture d'un barrage naturel qui les retenaient Dans ce cas, la rivière devient (ufaer) impassable. La Hvita, a dit Oswald, est si rapide qu'il est nécessaire de regarder ses rives ou les chevaux marchant en avant pour éviter le vertige (the Hvita is so rapid thal it is needfull to look at the bank or leading horses to avoid giddiness.

Toutes ces précautions une fois prises, le guide entre le premier dans la rivière, en tenant par la bride le cheval qui porte nos provisions, tous les autres suivent à la queue leuleu. Moi je ferme la marche. Le courant est très violent. j'ai beau retirer mes pieds en arriére le plus que je peux et me cramponner à la selle, je suis secoué violemment, à chaque effort que fait le cheval pour avancer Quel malheur que l'on ne puisse me photographier en cette occurence. Je suis sûr d'avoir l'air d'un de ces pauvres singes que l'on habille en jockey dans les cirques et que l'on plante sur le dos d'un chien où il se cramponne désespérément pendant que le chien fait la haute école.

Nous traversons pas à pas, presque centimètres par centimètres ; nous ne pouvons couper le courant perpendiculairement à sa direction, il nous faut le descendre en même temps que le traverser. Nous arrivons ainsi à un îlot situé à 80 ou 100 mètres de l'endroit où nous sommes entrés dans l'eau Nous marchons d'une lenteur extrême surtout étant donné la violence du courant qui nous entraîne. Cette fois, je ne fais plus attention à mes pieds et à mes jambes et je prends bravement mon bain habituel car j'ai peur d'être désarçonné. Arrivés au niveau de l'îlot sur lequel je pensais que nous allions attérir, nous faisons volte-face et nous rentrons dans la rivière cette fois en remontant le courant au lieu de le descendre. Nous faisons ainsi un V dont la pointe serait à cet ilôt. Mon cheval qui n'est pas attaché aux

autres, s'écarte de la caravane malgré tous mes efforts. Il est à une dizaine de mètres au-dessous des autres et moi qui ne connait pas le gué j'ai peur qu'il ne tombe dans un trou ou dans un tourbillon, ce qui me forcerait à me mettre à la nage tout habillé, avec caoutchouc, appareil photographique et boite à botanique.

L'eau d'ailleurs, doit être très froide car j'ai les pieds glacés. Je donnerais bien vingt sous pour être de l'autre côté. Cette traversée me semble durer un siècle. L'eau coule si vite qu'il me semble que nous restons immobiles. Enfin, nous approchons tout de même d'un deuxième îlot sur lequel nous parvenons à monter ; nous le traversons et nous nous remettons à l'eau de l'autre côté, mais ce petit bras de la rivière n'a qu'une vingtaine de mètres de large et nous le franchissons facilement.

Je regarde alors en face de moi. Où diable allons-nous grimper ? Les bords de la rivière sont presque à pic, mais je vois bientôt mon guide qui grimpe suivi de toute la smalah un petit sentier large de 20 centimètres environ. Enfin le vin est tiré il faut le boire. Je suis le mouvement avec une sensation désagréable car une glissade ou un faux mouvement du cheval et je fais un plongeon numéro un dans la limonade. Enfin, nous arrivons au sommet. Je respire mais quel bain de jambe, je ne sens plus mes pieds.

Le Dr Labonne qui a fait ce même passage dit dans son livre : « A genoux sur la selle, les mains crispées dans la crinière, le regard fixé sur la rive pour éviter le vertige, je laisse aller. »

Coles dans son ouvrage sur l'Islande fait les mêmes observations sur le passage à gué de la Hvita : « La Hvita, dit-il, est une des rivières de l'Islande qui offre le plus de difficulté à passer à gué (to ford). Il est vrai qu'excepté dans les saisons sèches elle ne peut être passé à gué (unfordable). A l'endroit où on la traverse ainsi, la distance d'une rive à l'autre est d'environ 700 mètres, mais il est vrai qu'à cet endroit elle est divisée en trois branches par des îlots de sable. C'est une rivière glaciale, son eau qui a une apparence laiteuse est d'un froid de glace.

« Le courant est rapide et l'eau est assez profonde pour atteindre nos selles en certains endroits du gué. Dans le lit de la rivière il y a une masse de ces sables mouvants qui rendent les rivières de l'Islande si dangereuses.

« Si quelqu'un a le malheur de passer à cheval sur un banc de sable mouvant dans une rivière comme la Hvita il court un très grand danger de perdre la vie. La seule chance de salut est de se cramponner à son cheval car la basse température de l'eau aurait vite paralysé les efforts du meilleur nageur. En même temps la rapidité du courant l'empêcherait très probablement de reprendre pied. Pour augmenter encore les difficultés de ce passage à gué il faut ajouter que le gué change continuellement de sorte qu'il n'y a que les guides locaux qui peuvent avoir une connaissance réelle de la rivière et pourtant ceux qui habitent dans le voisinage sont parfois noyés, victimes des changements brusques qui se font dans la rivière. »

Enfin je suis heureux d'être de l'autre côté de la rivière, car notre saison avait été jusqu'à présent loin d'être sèche. Le passage à gué ne m'a couté qu'un bain de pied, mais un fameux.

Entre la Hvita et la Thyorsa s'étend une plaine de sable ponceux avec des dunes où l'on peut trouver le Salix arctica, le saule des régions arctiques. On pourrait à cette plaine appliquer les vers de Marmier :

Un long plateau désert que des montagnes sombres
Bordent de tous côtés avec de grandes ombres,
Là le lac soulevé par le vent orageux,
Ici les pics de neige ou le marais fangeux
Partout l'aridité, le sommeil, le silence.
Nul rameau vert au loin dans l'air ne se balance,
Nul nenuphar léger ne flotte au bord de l'eau,
Hors la mousse de renne et le chétif bouleau.

Nous recommençons notre ballade amusante, l'on monte et l'on descend de petites collines fort escarpées par des sentiers très peu praticables. Le cheval s'arrête parfois quand la descente lui parait trop raide. Il cherche alors à descendre en zigzaguant, Au pied de ces collines se trouve généralement un marais dans lequel nous pataugeons. Le poney n'aime pas à sentir un sol mou sous

ses pieds ; quand l'eau est trouble, ferrugineuse, il hésite à la traverser. Il tate avec un pied et si le fond lui parait manquer de consistance, il refuse de passer. Quand l'eau, au contraire, est claire, il met bravement la patte dedans, quitte à s'enfoncer parfois jusqu'au poitrail. En passant sur un petit pont fait avec des mottes de terre, les pieds de derrière de mon cheval passent au travers de la terre, car je pèse un certain poids. Le poney fait aussitût un bond désespéré et se tire de cette position désagréable Mais, surpris par la brusquerie du mouvement, je faillis passer par-dessus le poney.

Dans un autre endroit fort raide, le poney pose avec précaution un pied, puis l'autre Il faut voir avec quel soin il cherche la meilleure place pour passer. Rien ne peut alors les empêcher d'agir à leur guise ; à un endroit où la vase était abondante, je ne peux le faire passer. Aux coups de fouet, il répond par des ruades, mais les pieds de devant ne bougent pas. Je dus le laisser faire à sa volonté ce qui d'ailleurs est plus prudent. L'ennui, c'est que lorsque l'on trotte ou que l'on galope, le poney change souvent de direction et fait brusquement une sorte de bond de côté qui manque de vous désarçonner quand on a des distractions.

Après le passage de la Hvita les sentes de poneys sont si profondes que j'ai beau relever mes pieds le plus possible, ils sont souvent rabottés par le sommet du bord de la sente et la secousse est telle parfois que j'en perds les étriers.

Nous passons au milieu de blocs de laves qui forment des rochers comme au fort de la Crêche, le poney passe dessus sans jamais glisser. De temps en temps je ressens seulement une forte secousse quand un des pieds du cheval enfonce tout d'un coup dans la vase. A la longue toutes ces secousses deviennent fatiguantes.

Dans ces marais où l'on pourrait recueillir de la tourbe domine surtout l'Eriophorum Schenchzeri, l'Equisetum palustre et des pousses de saules en fleur déjà.

Nous traversons le tun d'un petit bœr et de là nous apercevons l'église en bois de Hruni. Je crois qu'il n'y a qu'à traverser le marais pour y arriver mais pas du tout

le chemin est impraticable et il nous faut par un sentier de chèvre grimper sur une colline et redescendre de l'autre côté. Enfin nous arrivons à une petite amorce de route au bout de laquelle se trouve l'église et le parsonnage (presbytère) où nous allons coucher. Arrivé au but je descends péniblement de cheval car j'ai les jambes raides, je suis à cheval depuis neuf heures du matin.

Le presbytère de Hruni n'est pas d'un abord gai. A côté de lui se trouve une petite église tout en bois et le cimetière. Chaque tombe est formée par une motte de gazon. Tous ces monticules sont bien alignés et à égale distance les uns des autres. Aucune inscription, aucune croix, ni aucun nom ; rien qui puisse rappeler le souvenir de celui qui dort là son sommeil éternel. Le presbytère est une maison en bois qui diffère un peu des fermes ordinaires de l'Islande.

Les fermes islandaises sont formées d'une série de petites maisonnettes accolées les unes aux autres et toutes sur la même ligne. Ces maisonnettes ont un mur en pierre et un mur extérieur en gazon ayant au moins un mètre d'épaisseur. Au-dessus se trouve un toit en bois, en tole et parfois en blocs de gazon. De loin cette construction ressemble plutôt à un bastion qu'à une ferme. Tout cela est fait pour résister au froid et peut-être aussi aux tremblements de terre.

L'on pénètre dans ces chambres par un long couloir obscur, le boyardyr. A l'entrée du couloir se trouve la chambre des hôtes, la gesta skali. De cette façon les étrangers n'ont pas à pénétrer dans l'intérieur du ménage. J'ai été plusieurs fois appelé à entrer dans la chambre des habitants de la ferme, dans la badstofa, pour examiner des malades. La badstofa est une petite chambre éclairée à peine par une lucarne comme une meurtrière de casemate. Autour de la chambre se trouvent des lits. En face de la badstofa se trouve la cuisine ou eld-hus (la maison de feu) Entre trois ou quatre grosses pierres se trouve un feu de tourbe ou de fiente de vaches séchée et sur ces pierres est posé un grand chaudron. Je ne suis allé dans le eld-hus qu'une fois et j'ai vu un garçonnet qui, la tête penchée au-dessus d'une grande mar-

mite où cuisait notre fricot, regardait le dit fricot tout en se grattant la tête avec frénésie et conviction, cela devait sans doute engraisser notre dîner.

A côté de la maison où l'on habite se trouvent accolées comme je l'ai dit, d'autres petites maisonnettes C'est là que l'on renferme tous les objets nécessaires à l'exploitation de la ferme. C'est le magasin général. Plus loin, les autres petites maisons servent d'écurie ou d'étables pour les bestiaux. A l'entrée du petit chemin empierré passant devant toutes les portes de ces maisonnettes se trouve généralement le fumier.

A Laug en passant sur les pierres qui constituaient le chemin au milieu du fumier, je glissais grâce à mes souliers humides et je faillis plonger dans un purin sérieux, aussi chaque fois que je repassais dans cet endroit je marchais avec autant de lenteur dans les mouvements et autant de circonspection que si j'étais entré dans les lieux saints.

Dans chaque ferme il y a des chiens et dss chats. Les chiens (Hundur) sont généralement des sortes de loulous au poil épais et laineux. Ils ressemblent souvent comme couleur aux chiens de Constantinople. Ils aboient beaucoup à votre arrivée mais ne sont pas méchants. A Drumbolfsstadir le chien vint même nous trouver et mangea les couennes de jambon, les croutes de fromage, les bisquettes et le sucre, tout ce qu'on voulut bien lui donner. Il prenait ce qu'on lui offrait avec lenteur et du bout des dents, il ne se jettait pas dessus et pourtant il était maigre, suivant l'expression de Rabelais, « comme un diable soret » et l'on voyait bien qu'on ne le nourrissait pas avec des saucisses. Il suffit de dire aux chiens « dehors » en islandais pour qu'aussitôt ils quittent la chambre. Les chats qu'on appelle : Kise (male) ou Kisa (femelle), sont très caressants, ils sont de petite race et viennent quand on les appelle se faire caresser et pousser des ronrons de contentement.

Arrivé au presbytère de Hruni, je commence par me nettoyer. Je suis dégoutant, la boue et la pluie me donnent plutôt l'aspect d'un chemineau que d'un touriste La toilette faite, je descends pour manger, car le presbytère

possède un étage et c'est au premier qu'est notre chambre. Pour arriver à la salle à manger, je traverse une bibliothèque assez bien garnie de livres de piété et de Sagas islandaises. «Joyeux et fructueux livres de pantagruélisme» écrits en français auraient mieux fait mon affaire. Le pasteur s'excuse de n'avoir rien à nous donner à manger et il nous fournit seulement d'excellent thé. Nous dinons donc avec nos provisions ; soupe à la queue de bœuf, jambon et une poire conservée.

Avant de me coucher, je me promène un peu autour de l'église, il y a là une bande d'hirondelles de mer, de kria en islandais (sterna artica) dont les cris font un bruit assourdissant. Quand je vais me coucher, je trouve encore une fois le lit trop court. Quand on a fait 10 ou 12 heures de cheval, c'est un supplice chinois que de ne pouvoir allonger ses jambes. A 3 heures du matin, je ne puis plus dormir, d'autant plus que dans ce pays, il n'y a pour ainsi dire pas de nuit.

Je ne descends qu'à 7 heures du matin après m'être tourné et retourné sur mon lit comme St-Laurent sur son gril. Pour changer nous déjeunons avec du jambon et du dain plat (flat b·od) Je ne puis manger nos sardines car elles doivent être protestantes, n'étant pas catholiques. Elles sont, en effet, couvertes de moisissures blanches, ce qui n'empêche pas mon guide de les trouver à son goût. Le pasteur nous apporte du fromage de Hollande et je passe mon temps à fumer des cigarettes et à faire des instantanés qui du reste furent ratés, le ciel étant trop sombre.

Nous partons maintenant pour traverser la Thyorsa, la rivière de Thor, le fils d'Odin, dieu des Scandinaves. Au départ, nous commettons une erreur dans la direction et nous sommes obligés de revenir sur nos pas. Toujours des marais dans lesquels nous pataugeons comme les jours précédents. A un endroit cependant on est en train de faire un bout de route avec des blocs de gazon pour pouvoir traverser directement un marais sans être obligé d'en faire le tour. Nous arrivons à un champ de mousse épaisse, nous nous y arrêtons et je profite de cette halte pour me coucher dans cette mousse toute

mouillée, histoire de pouvoir allonger mes jambes.

Nous avons ensuite une rivière à «forder» (passer à gué) je n'y prends qu'un modeste bain de pied pour ne pas en perdre l'habitude. Une deuxième rivière moins profonde est traversée facilement. La route devient moins mauvaise, il y a moins de marais et nous pouvons trotter et galoper. Nous apercevons au loin quelques petites fermes et nous nous arrêtons enfin à Thjorsarholt pour y déjeûner avec nos propres provisions, jambon, bisquettes et fromage. Nous prenons un verre de chartreuse car je commence à souffrir de l'estomac avec ce régime alimentaire. Dans ce bœr je remarque un enfant qui a des joues roses, ce que l'on ne rencontre pas tous les jours. Je fais encore quelques photographies.

Nous demandons un guide pour nous aider à passer la Thyorsa. Ce guide nous montre le chemin du fyrdur (passage) et nous descendons sur la rive au milieu d'un tas de cailloux. Mon cheval reste en arrière des autres, il a l'air de n'avoir pas d'enthousiasme pour traverser la rivière qui d'après Coles est large de plus de 500 mètres (543 yards). Notre nouveau guide a un petit bateau comme une coquille de noix et qui naturellement fait de l'eau dans les grands prix Le guide déclare qu'il sera obligé de faire deux voyages, car son bateau ne peut contenir deux personnes et les caisses de provision.

On décharge donc les poneys, on enlève les selles, puis on pousse les poneys vers la rivière en criant et en faisant claquer les fouets. Mais cette fois ils hésitent à se mettre à l'eau C'est que la Thyorsa est une rivière imposante dont l'eau descend majestueusement et rapidement. Enfin l'un des poneys harcelé se décide à entrer dans l'eau et tous les sept se mettent bientôt à nager. le courant est violent avec pas mal de remous, les poneys sont entraînés au loin. Ils nagent les uns à côté des autres et on voit leurs sept têtes qui forment un joli petit groupe Ils disparaissent assez rapidement entraînés au loin par le courant. Puis on aperçoit de nouveau leurs têtes qui se rapprochent de l'autre rive. Ils sont sortis du courant principal et quelques minutes après on les voient aborder, grimper sur la rive puis disparaître. J'aurais voulu pouvoir les

photographier mais il pleut sans cesse et ce matin il est encore tombé de la grêle.

Dans les Sagas « traverser à cheval la thyorsa » était un signe de courage, cette rivière en effet doit être fort dangereuse à passer à cheval.

A notre tour maintenant, nous embarquons le guide et moi dans le canot qui est plein d'eau, comme doit être tout canot islandais ou norwégien et je ne sais comment me tenir à l'arrière pour ne pas prendre de bain de pied. Nous remontons d'abord en marchant contre le courant, mais ce courant, malgré nos efforts, nous fait descendre au milieu des remous de la rivière. Nous sommes fortement secoués et nous embarquons de l'embrun comme en mer. Enfin tout en descendant, nous avons presque dépassé le milieu de la rivière, le courant devient moins violent et en ramant contre ce courant nous nous rapprochous petit à petit de la rive. J'étais en train de regarder deux oiseaux en tournant le dos à l'avant du bateau quand nous abordâmes violemment ; le choc fut si rude que sans le guide je tombais le dos dans le bateau, c'est à dire dans l'eau, où j'aurais cette fois pris une autre variété de bain.

Le passeur retourne ensuite chercher nos caisses à provision et nos selles ; puis le guide me laisse seul avec le bagage sur le bord de la rivière et s'en va courir après les poneys qui ont filé à l'anglaise. Longtemps après il ramène tous les fugitifs, mais dans quel état. Aussitôt arrivés à terre ils se sont empressés de se rouler sur le dos et, comme le sol est formé de cendres volcaniques noires, ils ressemblent à de petits ramoneurs et sont tous devenus presque noirs. Nous leur mettons tout de même les selles et les charges. Nous donnons une couronne au guide qui nous a fait passer et nous lui offrons tous deux un verre de Wisky car il est entré dans l'eau jusqu'au ventre pour mettre le bateau à l'eau et pour attérir, il ne doit pas avoir chaud. Il est vrai qu'il a tiré sa « ponta » petite bouteille de tabac à priser et qu'il s'est versé du tabac à priser dans les deux narines en introduisant successivement le goulot de cette bouteille dans chaque narine et en renversant la tête en arrière chaque fois.

Nous montons sur les poneys et au bout d'une minute nos jambes sont propres aussi.

Sur les bords de la Thyorsa le sol est formé de cendres volcaniques et de blocs de lave. Après avoir d'abord marché le long de la Thyorsa nous nous éloignons de ses rives et l'odyssée recommence. Nous montons et descendons des collines. Plusieurs fois le guide est obligé d'aller au galop demander des renseignements dans de petites fermes que nous apercevons au loin comme des bastions de forteresse. On lui indique ainsi le chemin. Nous rencontrons en route un parc à triage de moutons.

Les moutons islandais vivent en effet presque à l'état sauvage. De temps en temps les paysans se réunissent et organisent des battues. Tous les moutons sont ainsi ramassés dans une sorte de grande cour sur laquelle s'ouvrent les portes d'un certain nombre de petits enclos. Le triage se fait dans cette cour et chaque paysan enferme dans un enclos tous les moutons qui lui appartiennent. Les agneaux suivent leurs mères et reçoivent alors la marque du propriétaire puis ils sont rendus à la liberté.

Nous arrivons à une immense plaine après avoir traversé encore quelques petits ruisseaux et fait envoler de gros oiseaux, des grouses probablement. Nous faisons dans cette plaine un bon galop. Je suis maintenant meilleur cavalier et j'éprouve un certain plaisir à me lancer au galop, n'ayant plus comme le premier jour peur de me faire désarçonner.

Ridum ok ridum reykjum yfir sandum.

(Nous chevauchons et nous chevauchons à travers l'immensité des sables.)

Après cette plaine vient une autre plaine formée uniquement de cendres volcaniqus sans aucune végétation sauf sur de petits monticules qui ressemblent à nos dunes et sur lesquels croît une graminée, l'Elymus arenarius. Cette graminée comme les oyats dans nos dunes de sable arrête la marche des dunes volcaniques. La cendre qui forme cette plaine a une teinte violette ou noirâtre. Tout semble avoir été brûlé dans ce désert maudit, les pierres sont rouges comme si elles venaient de sortir du feu. De

distance en distance des amas de pierres indiquent le chemin à suivre. C'est ainsi que nous finissons par arriver à une rivière. Nous suivons ses rives pour savoir où est le gué et nous finissons par trouver un sentier de poney qui descend vers l'eau. Nous faisons avancer un des chevaux sans charge, il franchit la rivière en ayant de l'eau jusqu'au ventre. A mon tour j'essaie de passer, mais je ne sais pour quelle raison mon cheval se refuse à descendre dans la rivière, je le pousse à coups de fouet et à coups de talons mais il finit par se fâcher, par se cabrer et peu s'en faut que je n'aille forder (passer à gué) la rivière tout seul. Enfin, lorsque le guide est passé, mon cheval se décide à en faire autant. J'en suis quitte pour un bain de pied, mon poney ayant passé à un endroit un peu plus profond. E ai je eu en Islande des bains de pied, involontaires il est vrai !

Nous marchons dans la direction de l'Hekla qui est tout couvert de neige ; son sommet se perd dans des brouillards et nous ne pouvons distinguer les trois têtes qu'on lui a décrites. On ne dirait pas en voyant cette petite montagne toute couverte de neige que c'est elle qui a dévasté toute cette contrée et qui a vomi ces immenses amas de cendres dans lesquels nous pataugeons depuis des kilomètres. Déjà, en l'an 1343, le Raudukambar (la crête rouge) dans une éruption avait changé cette contrée jadis fertile en un désert de sable.

Nous passons près d'une petite église où, moyennant finance, nous obtenons deux verres de lait. Malgré le froid, le galop dans cette poussière volcanique nous a desséché la gorge.

Enfin nous apercevons une ferme qui a l'air « cossu », c'est Galtalækur, le but de notre journée. Nous piquons droit dessus et y arrivons au galop.

Galtalækur est une construction assez curieuse. Les murs très épais sont faits entièrement de blocs de lave vomis par l'Hekla et de blocs de gazon entremêlés. On dirait absolument une casemate recouverte par un léger toit en zinc. A l'intérieur on entre dans des couloirs sombres fortement construits, de façon à résister à un tremblement de terre. Comme les portes sont très basses

j'ai le déplaisir de m'y cogner plusieurs fois la tête.

La Gesta-Skali, la chambre des hôtes, est assez grande, je regarde de suite le lit, il n'est pas atrophié, si j'y couche je pourrais au moins m'y allonger.

Herra Jonson, le propriétaire de Galtalakur, a orné assez curieusement la porte d'entrée avec des tibias de moutons.

Pour dîner, on nous donne une "fristantouille" de pommes de terre et de viande hachée qui me paraît excellente après tout ce que j'ai eu à manger jusqu'ici. Nous finissons la moitié de notre jambon et l'on nous sert enfin du café sans chicorée.

Le soir, j'assiste vers 10 heures à un très beau coucher de soleil sur l'Hekla. Je comprends l'auteur qui, en parlant des teintes que l'on trouve dans les paysages islandais a dit « the glory of Iceland is its colouring ». La neige qui recouvre l'Hekla devient rose, rouge, violette, les montagnes qui sont situées à côté du volcan, prennent successivement les mêmes couleurs. On dirait d'immenses fontaines lumineuses ; les nuages deviennent d'un rouge de sang puis, petit à petit, tout disparait dans une teinte grise uniforme. Malgré l'heure avancée, je fais quelques instantanés.

Le froid se fait sentir de nouveau, je fume ma dernière cigarette, ma provision est épuisée. A partir de ce moment je n'aurai plus la consolation de fumer pour changer mes idées, quand je ne pourrais changer de linge après avoir été mouillé. A 11 h. je vais me coucher quoiqu'il fasse encore jour.

L'Hekla que nous devons visiter le lendemain à 5.108 pieds anglais de haut. On lui a attribué 17 éruptions, mais quelques unes se sont peut-être faites à quelque distance de lui, comme en 1878 où la lave sortit de terre à 6 kilomètres de l'Hekla. Sa dernière éruption date de 1845 et, la mère du fermier actuel se la rappelle très bien. Il semble qu'il y ait entre l'Hekla et l'Askya un vaste canal souterrain.

Les plus fortes éruptions connues sont celles de 1294, dans laquelle il y eut de violents tremblements de terre. D'immenses abimes s'ouvrirent dans la terre, l'eau des

puits et des fontaines pendant trois jours devint blanche comme du lait, la Vestri-Ranga changea son cours, des sources d'eau chaude apparurent, d'autres disparurent.

En 1400, 1436, 1510 et 1597, nouvelles éruptions terribles. D'énormes blocs de laves sont lancés au loin ; il y eut beaucoup de victimes.

La dernière épuption, celle de 1845, dura sept mois, les cendres furent lancées jusqu'aux iles Shetland, des colonnes de fumée s'élevèrent jusqu'à une hauteur de 14000 pieds danois, il y eut 14 400 millions de pieds cubes danois de laves. La montagne perdit 500 pieds de sa hauteur.

L'Hekla a plusieurs cratères, celui du nord est connu sous le nom de cratère rouge. De Galtalakur, qui est à une douzaine de kilomètres du pied de l'Hekla on voit, outre le volcan, la montagne de Burfell, le Tindfjelljökul et l'Eyafjallajökul.

Du sommet de l'Hekla on voit le Langjokull, la vallée de Hrafntinnu et les tristes régions qui s'étendent jusqu'au Sprengisandr, vaste étendue absolument aride, déserts affreux de cendres noires sans trace d'eau ni de végétation, au loin enfin on voit l'Hljóðufell, le Skjaldbreid, l'Esjia et les îles Westmann.

Réveillé de bonne heure nous faisons nos préparatifs pour faire l'ascension de l'Hekla. Nous déjeûnons avec de la ratatouille de pommes de terre à la cannelle. Le fermier de Galtalakur part avec nous, nous ne prenons que trois chevaux car au pied de l'Hekla nous serons obligés de les laisser et de continuer l'ascension à pied. Les chevaux pourront se reposer pendant ce temps. Nous galopons d'abord à travers de beaux paturages jusqu'à ce que nous arrivions à une rivière la Vestri Ranga (Ranga, Wrong en anglais, signifie mauvaise), qu'il faut traverser. Elle est assez profonde, mes deux guides se mouillent le bout des pieds, mais moi suivant ma louable habitude je prends un bain de jambes, car mon cheval veut absolument passer un peu plus bas que les deux autres, je le laisse faire pensant qu'il trouvera là un passage plus facile.

Enfin, il faut m'estimer heureux car Coles, l'auteur de "Summer travelling in Iceland", a piqué une tête entière dans la Vestri Ranga.

Nous faisons un temps d'arrêt dans un petit bois de saules. Nos chevaux disparaissent entièrement sous les branches d'arbres. Il y a des troncs gros comme mon avant bras. Je fais des photographies de ce bois. Nous montons ensuite à travers une vallée sauvage. Partout des blocs de lave ayant souvent une teinte rouge ferrugineuse. Ces blocs ressemblent à des morceaux de charbon à peine éteints. A côté de l'Hekla, se trouvent des montagnes de débris volcaniques vomis par lui.

Les deux guides galopent en avant et comme leurs chevaux sont plus rapides que le mien et comme, de plus, ils sont meilleurs cavaliers, ils disparaissent au loin me laissant seul me débrouiller. Mon cheval ne les voyant plus se met à hennir et prend le grand galop à travers les rochers. J'essaie de le retenir, mais n'ayant qu'un mors rudimentaire et pas d'éperons, je n'y puis réussir. Tout d'un coup, il bute sur un rocher, s'abat et se relève aussitôt. Le plus curieux de l'affaire, c'est que malgré la violence du choc, je suis resté très ferme sur ma selle, j'en suis épaté. Enfin, à un tournant de rochers j'aperçois les 2 guides allongés au soleil. Je descends de cheval et fais quelques instantanés. Pour la première fois il fait du soleil. Malheureusement, le vent est violent et soulève une poussière volcanique qui vole dans les yeux Nous dormons un instant par terre puis nous repartons.

Nous traversons un tas de coulées de laves qui affectent dés formes bizarres. Quelques blocs de laves déchiquetés ressemblent à des mannequins qui auraient été calcinés. Il semble que toute cette région a été brûlée. On est effrayé quand on voit l'immensité de ces coulées et la quantité de bombes, de pierres, de cendres qui ont été vomies par le volcan. Nous grimpons, grimpons toujours à cheval. Le guide de tête fait un tas de détours pour passer entre toutes ces aspérités de la lave. Aucune plante sauf quelques mouses ou lichens, aucun insecte ; on ne voit plus d'oiseaux. Il semble que la main de la mort s'est appesantie sur cette contrée. Quelle différence avec le Vésuve et l'Etna.

C'est de cette région que Marmier a dit : « C'est là qu'il faut venir chercher l'aspect de la ruine et de la dé-

solation. Partout, le sol est bouleversé, partout la terre est enfouie sous ce déluge de feu ; des blocs de lave comme des murailles, des montagnes de cendres engendrées par le cratère et vomissant à leur tour d'autres montagnes. Voilà ce que nous contemplions avec un sentiment d'effroi et de stupéfaction et tout était morne, silencieux comme le deuil, profond comme l'abîme, pas un être vivant, pas une plante ne se montrent à nos yeux. »

Nous arrivons enfin au niveau des neiges et un champ de neige nous barre la route. Nous descendons de cheval et nous attachons nos trois poneys la tête de l'un à la queue de l'autre, de manière à former un cercle, afin qu'ils ne soient pas tentés de nous brûler la politesse et de descendre de la montagne avant notre retour. Il n'y a là, ni un brin d'herbe à manger, ni une goutte d'eau à boire et il fait chaud maintenant.

Puis nous commençons tous trois à faire l'ascension d'un des sommets de l'Hekla. Nous passons d'abord sur une bande de terrain entre deux champs de neige, puis nous grimpons péniblement jusqu'au sommet Arrivés en haut nous voyons devant nous les autres sommets de l'Hekla couverts de neige. Comme sur ces sommets, il n'y a pas autre chose que de la neige, je me décide à ne pas aller plus loin car il nous serait désormais impossible de trouver des roches ou des plantes. Il fait en ce moment un vent terrible. Parvenu au sommet, je puis dire :

Thu stodst a tindi Heklu ham
Og hordir yfir laudid frida.

Tu te tiens sur le pic du sommet de l'Hekla
D'où l'on voit les terres si belles.

mais je n'ose me tenir debout ; je m'assieds donc par terre et mes deux guides se couchent à côté de moi. Je fais deux photographies du principal sommet, mais il me faut changer mes cartouches. Je retire le couvercle en bois de mon Kodak et je le pose comme un imbécile à côté de moi. A peine en ai-je retiré la main qu'il s'envole comme une feuille de papier par suite de la violence du vent. Me voilà propre ! un des guides s'en va à la recherche et au bout d'un moment il a la chance de le retrouver

près d'un bloc de lave et de me le rapporter intact, la petite fenêtre en verre rouge n'ayant pas été brisée.

Le vent est si fort et si froid que nous ne pouvons rester là plus longtemps. Le char de l'Etat aurait certainement de la peine à naviguer sur ce volcan. Le guide local chaussé de mocassins descend rapidement à travers les champs de neige mais moi, pour épargner un peu mes bottines déjà dans un piteux état avec tous mes bains de pieds, je choisis, quand je le puis, les terrains sans neige.

Arrivés à l'endroit où sont nos poneys, nous les détachons et nous procédons au repas que nous avons emporté de Galtalakur. Il se compose des éternels biscuits, d'une boîte de langue, et aussi du sempiternel fromage que j'ai acheté à Reykjavik. Nous n'avons comme liquide que la dernière demie Moët que j'ai apportée de Boulogne pour être bue au sommet de l'Hekla. Je la mets à glacer dans un tas de neige. On trouve le champagne très bon, il est vrai qu'on ne boit pas tous les jours du champagne sur un volcan, mais il a le goût de trop peu.

Le repas fini, je descends un bout de chemin seul pendant que les guides remettent dans le sac les ustensiles que nous avons apportés pour déjeuner, assiette, verre, etc. Je ramasse quelques échantillons de roches volcaniques, obsidienne smalloïde et luthoïde, scorie rouge brique, laves spongieuses ou compactes. Une coulée de lave noire qui s'étend devant moi sur une étendue de 16 kilomètres paraît-il, est devenue blanche par suite de la présence d'un lichen blanc, le Cetraria nivalis.

Puis je remonte à cheval, mon guide resté derrière moi frappe mon cheval d'un coup de fouet, nous partons au galop, mais à un endroit le cheval tourne brusquement pour suivre un autre sentier, ma selle mal attachée se détache, je cherche à me raccrocher à la crinière du cheval mais avec mes gants islandais je n'y réussis pas. En une seconde je fais le saut périlleux et tombe sur le dos au moment où j'essayais d'arrêter le cheval. Je me relève aussitôt ayant peur que mon appareil photographique n'ait été avarié car je l'avais sur le dos en même temps que ma boîte à botanique, mais cette dernière seule a souffert, elle est un peu aplatie. Quant à moi je

me suis fait aucun mal, quoique lancé au galop au moment de la chûte. Je suis tombé sur des cendres volcaniques et il m'aurait été difficile de choisir mieux l'endroit.

Je remets la selle en place, j'ai soin de bien boucler la sous-ventrière et nous repartons mais ce saut périlleux a refroidi mon ardeur à galoper. Nous sommes aveuglés par la poussière qui au loin obscurcit l'horizon, je passe mon temps à me frotter les yeux pour en faire sortir les échantillons microscopiques de roches volcaniques qui y pénètrent sans ma permission. Nous nous arrêtons au même endroit qu'en venant et là nous nous couchons tous trois par terre et dormons comme des bienheureux.

Nous repassons ensuite la Vestri Ranga où je prends encore un bain de pied, histoire de n'en pas perdre l'habitude, mais ce bain est moins sérieux que celui pris à l'aller. Nous avons beaucoup de peine à revenir par suite du vent qui nous souffle de la poussière dans les yeux. Nous rentrons enfin au bœr de Galtalakur au trot au lieu du galop du départ.

Nous faisons une bonne toilette, un débarbouillage général et passons au repas. L'on nous sert quatre œufs d'une fraîcheur douteuse, un rata de mouton avec des pommes de terre à la sauce blanche. Cela est assez bon mais je trouve encore deux longs cheveux de femme dans ma portion de rata.

Ce n'est pas la première fois que pareille mésaventure m'arrive en Islande et je me rappelle le gamin qui se grattait avec frénésie au dessus de mon fricot. Enfin il ne faut pas être trop difficile et il est probable que si l'on entrait à l'improviste dans une ferme française isolée et que l'on y demandait à manger, on y dinerait encore plus mal qu'en Islande et surtout on n'y serait pas servi avec la même affabilité avec ou sans cheveux.

Après le dîner nous partons de la Gesta Skali pour permettre à la Kona (dame) de faire le lit mais il fait si froid que nous ne pouvons rester longtemps dehors, le vent est toujours violent et mes culottes mouillées deviennent glacées au contact de mon épiderme. Je regarde traire les vaches, je m'amuse à photographier diverses scènes et je rentre pour écrire et me coucher. Je dors

mal car la violence du vent fait claquer la fenêtre toute la nuit. Je ne parviens pas à la fermer entièrement et ne puis guère dormir.

Le lendemain 13 juin nous partons de Galtalakur à 9 heures du matin après avoir donné une consultation pour une conjonctivite et avoir reçu les adieux de Hundur et de Kisa (le chien et la chatte) qui ont été très caressants. Le fermier nous a demandé 14 couronnes 80 aures dont 4 couronnes pour nous avoir conduits à l'Hekla. Il nous accompagne au moment du départ à travers de grands paturages, puis à travers des coulées de lave et un désert de cendres. Nous arrivons ainsi à la rivière la Vestri Ranga. dont le fermier nous montre le gué. La rivière est large et peu profonde et nous la traversons facilement. Le fermier de Galtalakur nous quitte après nous avoir indiqué notre route. Cette indication est forcément vague car nous voyageons à travers un désert aride, sans routes, sans arbres, sans maisons, sans aucun point de repère. Nous trottons et galopons jusqu'à 2 heures, à ce moment nous faisons halte et nous déjeûnons avec une boîte de langue, du fromage et une poire conservée.

L'Hekla est couverte de nuages, elle a son cloud cloak (son habit de nuages) comme disent les anglais, je dis « elle » Hekla etant féminin en islandais. Nous repartons bien vite car le guide de Turnbull nous prévient que la journée sera longue (longish days's journey) ; mais bientôt nous sommes perdus. Le guide cherche partout son chemin. Nous tombons dans un marécage où cesse toute piste de poney et en sortant de ce marais nous ne retrouvons plus de traces de passage de chevaux. Nous marchons donc à l'aventure jusqu'à ce que nous apercevions une ferme où nous allons demander du lait. L'on nous en sert deux pots qui disparaissent en un clin d'œil, en même temps, ce qui est plus important, on nous indique notre chemin. Arrives à un endroit moins humide nous descendons de cheval pour laisser nos poneys manger un peu d'herbe. Je me couche à moitié dans l'eau et malgré l'humidité je m'endors un moment.

Le guide me réveille, car comme le Juif errant il faut marcher. Nous repartons et bientot il nous faut de nou-

veau passer de petits cours d'eau et des marais ou mon cheval enfonce encore une fois jusqu'au poitrail. Aussitôt sorti du marais on trotte et on galope. Nous devons encore aller demander notre chemin à une ferme.

Dans le lointain j'aperçois toujours l'Hekla. La neige du sommet a fondu en un point et l'on voit y une tâche noire, il y a là probablement une source d'eau chaude. De l'autre côté, l'on aperçoit la mer et les îles Westmann, mais dans tout ce beau panorama, nous ne voyons pas toujours trace du pont qui doit nous permettre de franchir la Thjorsa, ce qui ferait bien mieux notre affaire Nous descendons avec peine une rampe raide. A un endroit, le poney s'arrête et se laisse tomber d'une petite hauteur les deux pieds de devant en même temps. Heureusement que j'ai vu le poney du guide faire la même manœuvre pour descendre une sorte de marche un peu élevée, je n'ai que le temps de me renverser jusqu'à toucher de mon dos la croupe du cheval pour ne pas passer par dessus. Nous traversons encore un petit cours d'eau. Y en a-t-il de ces cours d'eau ! Nous rencontrons en ce moment un gamin et deux femmes à cheval, le guide leur demande son chemin et sur leur réponse nous repartons. Nous remontons une côte et après un assez long parcours, nous avons le plaisir d'apercevoir le pont sur la Thjorsa.

La rivière en cet endroit est très rétrécie et son cours est impétueux. Les bords à pic sont formés de colonnes basaltiques, les voyageurs qui devaient passer jadis le gué à cet endroit devaient courir de grands risques et de fait s'y noyaient souvent. Je fais quelques photographies du pont suspendu qui est très beau et je descends le long de la paroi pour chercher des échantillons de basalte et pour essayer de capturer quelques araignées.

Nous passons le pont et aussitôt après nous nous arrêtons à une petite maison en bois, nommée Thjotandi, dont le propriétaire qui tient une petite boutique d'épicerie et qui, en même temps, est relieur, nous reçoit très bien. Nous avons pour notre dîner un tapioca au bouillon et aux raisins, des œufs de Spoï (courlis) d'une fraîcheur toujours peu douteuse, de la viande de mouton

boucanée, des pommes de terre, du mouton salé bouilli et du saucisson de... ? Pour terminer ce festin de Lucullus, le guide me prévient que le bondi a de la bière mais qu'il n'a pas le droit d'en vendre. Il peut seulement nous en donner, nous lui faisons en échange un petit cadeau et c'est ainsi que je puis m'offrir un verre d'excellente bière danoise. Cela me change du lait et du café bu en mangeant du jambon et des conserves.

Sur la route que nous venons de parcourir nous avons rencontré une foule d'oiseaux peu sauvages entre autres des perdrix qui nous laissent arriver à quelques mètres d'elles avant de s'envoler. Quel massacre un chasseur ferait dans ce pays Pendant que je suis sur le point de la Thjorsa deux énormes oiseaux passent au-dessus de nos têtes, le guide me dit que ce sont des Stream's ducks (des canards de torrent). Cette journée a été la première belle journée que nous ayons eue, aussi en ai-je profité largement pour attraper un coup de soleil sur le coté gauche de la figure.

A Thjotandi je passe une mauvaise nuit, le lit est trop court et le café que j'ai bu m'empêche de dormir. Aussi suis-je levé de bonne heure. On nous sert pour déjeuner de la farine d'avoine avec du raisin sec et du sucre à la cannelle qui me rappelle le porridge des Ecossais puis des œufs de spoï, de la viande fumée et boucanée, et du café. Le tout nous coûte 7 couronnes 80 aures.

Le déjeuner digéré, nous partons par une petite route qui nous permet de trotter et de galoper. Nous rencontrons plusieurs femmes à cheval et des convois de poneys chargés de têtes de morues séchées. Leur bât est formé de ce tissu inextricable que l'on trouve à la partie supérieure de la tourbe. Nous traversons encore quelques ruisseaux avant de nous arrêter dans une ferme pour dîner avec nos provisions. On nous fournit du café et des gâteaux secs et on nous demande une couronne pour le tout. Au café, le bondi nous prévient qu'il a de la bière. C'est trop tard et je le regrette.

Malheureusement depuis le départ le temps est redevenu gris et il pleut continuellement. Je m'enveloppe entièrement dans mon caoutchouc dont j'ai relevé le capu-

chon. En face d'Eyrarbakki nous passons la Hvita sur un pont à côté duquel existent de belles exploitations de tourbe. Dans cette tourbe se trouvent de gros morceaux de bois. J'y attrape encore une araignée. La route est toujours remplie de rochers. Elle ressemble au pied de la falaise entre Wimereux et la pointe aux oies. Quand la pluie cesse, il fait aussitôt un brouillard froid et humide. Aussi ne suis-je pas étonné quand j'ouvre ma boîte en fer blanc, de trouver tout son contenu couvert de moisissures, malgré ma fermeture en caoutchouc. En passant nous apercevons des vapeurs blanches qui indiquent qu'il existe encore des sources d'eau chaude dans le voisinage.

Nous marchons ainsi jusqu'à 4 heures 1/2 du soir, heure à laquelle nous nous arrêtons à Hjalli. Sur les murs en gazon du tun je trouve des Myosotis arvensis, Potentilla anserina et quelques autres plantes que je mets dans mon herbier. Sur le fumier se trouve un agaric que malheureusement je ne puis ni déterminer ni conserver.

Pour dîner on nous sert du Skyr (notre fromage blanc). C'est le met national islandais. Aussi les anglais appellent-ils parfois l'Islande "Land of Skyr" la terre du Skyr, puis des morceaux de mouton fumé et boucané et des crêpes. La nuit est bonne bien que le lit soit court. Je suis si enfoncé dans l'édredon que je suis obligé de retirer celui qui me recouvre. A 3 heures du matin, le jour me réveille.

Pour déjeuner, l'on nous sert des côtes de mouton salé et fumé. Toute cette viande a toujours l'aspect de pièces anatomiques, c'est à dire un aspect cirreux. En les voyant je ne puis m'empêcher de dire "tiens voilà le musée Orfila", puis l'on nous apporte des pommes de terre, des crêpes et du Skyr et l'on nous demande pour la nuit et les deux repas cinq couronnes (7 francs). Ce n'est pas cher.

A neuf heures du matin, nous partons de Hyalli et nous traversons des champs de sable noirâtre basanitique et de laves d'un bleu gris. Pendant plusieurs heures, on se croirait dans les garennes du boulonnais, n'était la teinte bleuâtre du sable et la quantité de pierres volcaniques.

Nous apercevons à notre gauche dans le lointain l'Olfussa. C'est une large rivière formée par la réunion de la Hvita et du Som, comme la Gironde formée par la Garonne et la Dordogne.

A 2 heures 1|2, nous arrivons à Vogsos, une ferme sur la baie de Hlidarvatn. Au moment où nous arrivons on vient de tuer dans la baie 7 otaries (Phoca vitulina), la mère et 6 jeunes, les jeunes ont encore du lait qui sort de leur museau. On est en train d'en enlever la peau et la graisse. Je remarque à côté des otaries plusieurs petits troncs d'arbre gros comme la cuisse qu'on a retirés de la tourbe.

On nous fait du café et on nous sert du poisson frais.... de plusieurs jours. Nous mangeons notre jambon et notre fromage puis nous repartons cette fois à travers la baie de Hlidarvatn. Au loin, je vois des vagues qui viennent déferler sur des rochers. Nous entrons dans l'eau et nous nous enfonçons dans le sable, ce qui ne me rassure pas car l'enlizement dans des sables mouvants ne m'inspire aucun enthousiasme. L'eau est peu profonde. Cependant il me semble que si la mer montait dans cette baie comme elle monte au mont St-Michel nous passerions un mauvais moment. Nous arrivons ensuite à une immense plage de sable sur laquelle comme coquillages je ne trouve que des modioles et des natica. C'est, parait-il, une des rares plages de sable de l Islande. Au loin nous apercevons les maisons d'Eyrarbakki (banc de sable) et une église, Strandarkirkja (église du sable).

Au sortir de cette plaine de sable, nous nous trouvons en présence d'une ancienne coulée de lave effrayante. Ce fleuve de lave est descendu du haut de la falaise qui se trouve à notre droite et s'est étendu vers la mer qu'il a refoulée. On dirait une immense rivière qui est gelée entièrement. Toute la plaine à perte de vue est recouverte par cette coulée de lave. A sa surface, on remarque partout des saillies bizarres, on dirait des squelettes debout recouverts de mousse et de lichen.

Un petit sentier a été creusé dans cette lave par le passage de milliers de poneys. Le chemin est par suite facile à suivre dans ce labyrinthe de roches éruptives. Il

faut monter, descendre, contourner les dômes de lâve, traverser des bas fonds, passer au-dessus de petites crevasses et cela pendant des heures. Le vent est toujours très fort et nous souffle dans la figure. j'ai les jambes tellement raidies par le froid et l'humidité que je suis obligé de descendre de cheval et de marcher un peu. Jusqu'à 8 heures du soir nous vagabondons ainsi. J'aperçois enfin des fumées blanches sur une montagne qui semble brûler au loin. Ce sont les Solfatares de Krisuvic.

Nous quittons le bord de la mer où les vagues continuent à déferler avec violence et nous arrivons à une ferme où l'on nous sert du lait dans un pot. Le guide va voir si l'on peut nous donner quelque chose à manger, mais il revient en me disant qu'il faut aller jusqu'à Krisuvic. Nous nous remettons en route, heureusement qu'il n'y a pas de nuit à craindre, car nous avons encore quelques passages difficiles dans des marais où cette fois le cheval du guide s'enfonce dans la vase. Si l'obscurité était venue nous aurions été obligés de camper dans ces marais pleins d'eau. Nous arrivons enfin à une ferme à Krisuvic. Le livre de Turnbull dit que « the accomodation is very rude. » Cependant on nous reçoit bien et en arrivant on nous donne du lait, nous sommes obligés de manger encore nos provisions, jambon, etc.

Le lendemain est un dimanche, je me lève à huit heures pour déjeuner. On me sert deux petits saumons qui paraissent sur la table et disparaissent dans notre estomac. Le plat suivant a moins de succès, ce sont des œufs d'oiseaux de mer, tous ceux que je casse sont couvés et contiennent de petits oiseaux de mer ayant déjà des plumes embryonnaires. Ma foi je ne suis pas encore habitué à cette nouvelle nourriture et ne puis me résoudre à croquer ces petits embryons, comme les Islandais Je mets deux de ces œufs de côté pour ma collection. Le guide me prévient que le bondi a encore beaucoup d'œufs d'oiseaux de mer de différentes espèces. Car la veille au soir il s'est fait descendre avec des cordes dans les falaises de Krisuvic et il a rapporté environ 250 œufs et 80 jeunes oiseaux de mer. Je vais voir le fermier il est occupé avec sa famille à emballer ces œufs dans des caisses avec du

foin pour les porter à Reykjavik. L'année précédente ils ont pris 3 500 œufs ou jeunes oiseaux. Je choisis dans le tas une vingtaine d'œufs d'aspects différents et je fais un trou aux deux extrémités pour les vider. Mais j'ai beaucoup de peine à y arriver car ils renferment presque tous des petits canards qu'il me faut retirer par fragment. Le guide m'aide, malgré cela j'ai à peine fini à 11 heures du matin cette besogne un peu répugnante. Parmi ces œufs il se trouve des œufs de Laugvia (œufs sans tâches sur la coquille) et des œufs de Stuttrefja (œufs avec des tâches).

Pendant ce temps on a entravé les deux pieds de devant de nos poneys pour les empêcher de s'en aller au loin chercher leur nourriture. On se sert pour cela d'une corde faite avec de la laine de mouton et de crin de cheval. Cette corde est terminée par un tibia de mouton.

Les œufs vidés et mis de côté nous partons pour voir les solfatares, il semble que cela soit tout près car on voit la fumée qui se dégage de plusieurs points de la montagne en face Le guide voudrait y aller à cheval, car en Islande on ne s'amuse guère à aller à pied. Mais moi je préfère cette dernière manière de voyager, comme plus commode pour ramasser des plantes et des échantillons de minéralogie.

Il nous faut passer quelques collines et traverser entre elles de petits marais, ce qui nous force à sauter d'un monticule à un autre. Nous arrivons enfin à une petite maisonnette en bois Cette maisonnette a été construite par une compagnie anglaise « The Icelandic Sulphur and Copper Company », sous la direction de M. Paterson, pour lui permettre d'exploiter les solfatares. Il paraît que cette Compagnie a fait de mauvaises affaires et les agents ont disparu en laissant la maisonnette et sans payer les ouvriers. Les islandais ont alors emporté les portes, les fenêtres et tout ce qu'ils ont pu.

Près de la maisonnette se trouvent de gros tas de soufre jaune en poudre, provenant de l'exploitation de la Compagnie. J'en prends quelques échantillons. Nous grimpons plus haut à un endroit où je trouve des fragments d'une roche blanche et rouge cristalline à base de sulfate

de chaux. Cette roche fait saillie dans la terre siliceuse jaunatre et pulvérulente. Elle y forme une sorte de banc stratifié Gamard a déjà signalé la présence de ce sulfate de chaux.

Nous arrivons enfin aux Solfatares qui se trouvent au pied d'une montagne phonolithique. A ce niveau, on enfonce dans une couche de terre blanchâtre, très friable et très chaude. Quand avec mon marteau j'enlève la croûte, je trouve au dessous du soufre presque pur cristallisé ; les échantillons sont très beaux

Sir G Mackenzie a dit de ces solfatares dans ses « Travels in Iceland. » Il est impossible de se faire une idee exacte de la surprise que produit cette scène terrifiante. La sensation qu'éprouverait une personne, même ayant des nerfs solides, en se tenant sur une croute terrestre qui la soutient avec peine, et sous laquelle le feu et le soufre sont en lutte perpétuelle, en ayant devant les yeux les preuves effrayantes de ce qui se passe au-dessous de ses pieds, en étant enveloppée de vapeurs épaisses, et en ayant les oreilles étourdies par un bruit de tonnerre, cette sensation, dis-je, peut difficilement s'exprimer par des mots ; elle ne peut être conçue que par ceux qui l'ont eprouvée. (Handbook of Iceland de Turnbull).

Il y a là un certain nombre de gouffres d'où s'exhalent des vapeurs de soufre. Leurs ouvertures sont situées au fond d'une sorte d'entonnoir d'où l'on entend des bouillonnements s'accompagnant chaque fois de jets de vapeur. Il y a, parait-il, une quarantaine de solfatares ainsi distribués le long d'une ligne, probablement d'une faille.

Je n'ai pu m'approcher à plus de 3 ou 4 mètres des orifices car le minéralogiste anglais, sir William Hooker, s'étant ainsi approché, la croute de soufre sur lequel il marchait s'éffondra et il ne dut son salut qu'à la présence d'esprit qu'il eut de se laisser tomber à la renverse bras et jambes écartés. Il resta ainsi au-dessus de l'ouverture du gouffre qui s'était ouvert sous ses pieds et l'on eut beaucoup de peine à le retirer de cette position dangereuse. Comme je suis lourd et que j'enfonce déjà de plusieurs centimètres à travers le soufre chaud, je m'ar-

rête, n'ayant aucune envie d'être « rousti » dans le soufre comme un vulgaire hérétique ou parpaillot.

De l'endroit ou je suis je vois très bien les bouillonnements qui se font dans le gouffre comme dans une immense chaudière en train de bouillir. J'examine successivement plusieurs de ces solfatares. Autour d'eux la terre est jaune-verdâtre, il n'y a aucune plante. Ces solfatares ne ressemblent pas à ceux que j'ai vus auprès du Vésuve. Le professeur Geikie estime qu'il y a là environ 250 000 tonnes de minerai qui pourraient donner près de 120,000 tonnes de soufre pur.

Nous retournons au bœr pour dejeûner. Je photographie le chien de la maison et un jeune mouton nouveau-né, histoire de passer le temps. La demoiselle de la maison s'habille en grande toilette islandaise avec la hufa et je fais aussi sa photographie Elle est mieux, d'ailleurs, que la plupart des islandaises que j'ai vues. Nous déjeûnons enfin avec de la morue d'une fraîcheur toujours malheureusement non douteuse et nous mangeons de notre jambon et une boîte de conserve d'ananas. Nos provisions tirent singulièrement vers leur fin, il est temps de rentrer à Reykjavik.

Après déjeûner je vais seul à la mer. Mais le rivage est beaucoup plus loin que je ne le pensais Il me faut traverser des marais, heureusement pas trop inondés et escalader des tas de cailloux. Sauter sans cesse d'un monticule sur un autre ou grimper sur des amas de cailloux, cela est fatiguant, quand cela dure pendant des kilomètres. J'arrive enfin sur une colline au sommet de laquelle il y a un signal pour les navigateurs, puis à la crête même de la falaise. Mais là impossible de descendre, la falaise a peut-être 100 mètres de haut et elle est absolument à pic. Dans l'intervalle des strates qui la composent de nombreux oiseaux de mer ont fait leur nid. L'existence de ces nids se reconnaît de loin à la présence du guano qui fait des taches blanches sur la falaise. Une foule d'oiseaux de mer volent au pied de la falaise. Je m'amuse à faire quelques photographies de cette falaise sauvage, puis je recommence mon pélérinage c'est-à-dire que je retourne au bœr de Krisuvik. Partout il y a des amas de petites fleurs rouges,

de Silene acaulis. J'y trouve aussi en quantité une variété de notre gazon d'Espagne, l'Armeria maritima.

En rentrant, nous nous mettons à table ; nous mangeons notre dernière boîte de sardine. Celle-ci a l'air à peu près mangeable, il n'y a pas de moisissures blanches aussi le guide ne la trouve-t-il pas à son goût, lui qui a mangé les autres. Cette fois je ne donne pas ma part aux chiens. Nous avons aussi la boîte de beurre que nous avons emportée, car à Krisuvik il n'y a pas de beurre. C'est du "choicest selected butter" autrement du beurre surfin très choisi, très pur, etc. Il est peut être très pur mais il est certainement très rance Enfin, il ne faut pas être trop difficile.

Le dîner fini, le guide s'en va babiller avec les femmes et me laisse seul. Pour comble de malheur je n'ai plus rien à fumer et j'attends une demie heure une tasse de lait que j'ai demandée.

A quelques mètres de la maison, il y a une petite chapelle en bois. C'est l'église de Krisuvïk. Autour de cette chapelle, quelques monticules de terre indiquent la présence des sépultures des habitants du Krisuvik, les tombes ne sont pas à cinq mètres de notre chambre à coucher. Je fais une partie avec les deux chiens, dont l'un est gamall, l'autre ungur me dit le fermier, c'est-à-dire, l'un vieux et l'autre jeune.

Je suis si fatigué de ma promenade jusqu'au bord de la mer, que je me couche à neuf heures, la jeune fille de la maison ne vient pas me retirer mes caleçons, comme cela se pratiquait en Islande à Fyrridögum, c'est-à-dire dans le bon vieux temps. Je n'ai vu nulle part cette coutume se pratiquer pendant mon voyage. Les gens chez qui je logeais ne se sont pas non plus tordu de rire quand je me lavais les dents avec une brosse, comme ils le faisaient il y a encore quelques années, d'après le docteur Labonne. La civilisation fait disparaître tous les usages bizarres.

Pour souper le fermier n'ayant rien à nous donner, nous vivons sur nos provisions et je constate avec regret qu'il ne nous reste plus qu'un morceau de jambon, une seule boîte de conserves et des bisquettes. Au dîner nous

avons bu la dernière goutte de chartreuse. Décidément il est temps de retourner au magasin, c'est-à-dire à Reykjavik.

A 4 heures du matin je suis réveillé par un bruit infernal. Cela m'ennuie car je commençais seulement à attraper le sommeil. Le lit comme toujours est trop court et comme il occupe exactement la moitié de la chambre, je n'ai pas eu la ressource de mettre l'édredon par terre et de coucher hors du lit pour avoir la facilité d'allonger mes jambes. Ce bruit est occasionné par la demoiselle de la maison qui s'en va à Reykjavik. Elle entre même dans ma chambre pour prendre sa casquette de voyage et son voile blanc accroché au-dessus de mon lit.

A 6 heures du matin nous sommes levés nous aussi, nous avons tout préparé la veille et, après avoir pris le café, nous nous disposons à partir, mais au dernier moment on a perdu un des crochets qui servent à attacher les caisses. On le cherche pendant une demi-heure. Enfin on le retrouve par terre et nous pouvons nous mettre en route, le guide me prévient alors que le chemin va être très dur « very rough ». Merci !! qu'est-ce cela doit être ?

Nous prenons la direction des solfatares et nous grimpons une côte effroyable. A un endroit mon cheval épuisé hésite, je suis obligé de le talonner et de le fouetter de la main droite, tandis que de la gauche je me retiens au bord de la selle pour ne pas glisser dessus, tant la côte est raide. Le cheval grimpe souvent par bonds. Nous passons ainsi au dessus des solfatares par un chemin de mulet. Cette montée est plus raide que la falaise au-dessous du calvaire Nous arrivons plus tard sur un plateau désolé avec des rochers pittoresques, sans aucune végétation. L on voit encore partout la trace du feu ; on dirait un paysage lunaire vu avec un télescope. C'est là que l'on peut tirer parfois des rennes.

Avant d'arriver aux solfatares nous étions passés près d'un petit lac le Kleifavatn (lac du rocher escarpé) qui se trouve dans le cratère d'un ancien volcan, on n'en connait pas la profondeur et détail curieux l'eau y est glaciale bien que la terre près des solfatares soit brulante.

Au bout d'un certain temps voila la descente, je comprends maintenant pourquoi le guide me disait que la route serait rude. La descente est raide comme la montée. Elle se fait au moyen d'un petit sentier en zig zag couvert de pierres éboulées. J'aimerais mieux descendre ce sentier sur mon derrière, mais je ne sais comment descendre de cheval sur une cote aussi raide et dans un sentier aussi étroit taillé sur le flanc de la montagne. Il n'y a place que pour les quatre pieds du cheval, je laisse donc le cheval absolument libre en faisant attention à ce que ma jambe droite ne s'accroche pas contre le paroi du sentier.

Je suis fort heureux et fort aise d'arriver sain et sauf en bas de la descente. Nous traversons toujours des champs de lave (beds of lava tremendously rugged) des lits de lave effroyablement accidentés. Cette lave est par endroit absolument rouge comme si elle venait de sortir du four. Puis nous passons au pied d'une sorte de falaise formée par des coulées de lave. Il y a quatre heures que je ne suis descendu de cheval et je commence à ne plus sentir mes jambes. Je demande à mon guide s'il n'a pas bientôt l'intention de prendre un peu de « hvild, de rest » (repos) « hvildarstadur » à la rivière, me répond-il et en effet, une heure après nous arrivons à une rivière la Kallira ou Kalda (eau froide) qui après un parcours de trois kilomètres disparait dans une crevasse pour ne plus reparaître Il paraît que lorsque la mer est calme et que la marée est basse, l'on voit ses eaux rejaillir du sein de la mer à quelque distance de la cote.

Nous nous arrêtons sur le bord de cette petite rivière et nous y mangeons notre dernière boîte de conserve. Ce sont des « boneless pigfeet de Chicago » c'est-à-dire des pieds de cochons desossés. Cela ressemble à notre fromage de cochon. Je mange son contenu avec confiance mais je manque de me casser une dent sur un os. Il n'est donc pas si « boneless » (sans os) que cela. Je finis le fromage et je laisse la bouteille de chartreuse vide avec ma carte dedans. J'espère ne jamais la retrouver.

Nous repartons et bientôt j'aperçois une maison, une ferme, la route devient moins mauvaise, le sentier de

poneys moins encombré de cailloux. Nous pouvons trotter puis galoper, nous sortons du désert.

Nous arrivons après une descente au milieu de cailloux à un petite ville de 400 habitants. C'est Hafnarfjordr le port du fjord. On y voit des tas de morues qui sèchent à l'air libre et qui embaument l'atmosphère. Au sortir de la ville nous trouvons une route, oui une route véritable, authentique, qui va nous mener à Reykjavik. Les promenades à cheval dans les rochers, à travers les marais et les rivières sont terminées. Sur les bords de cette route nous voyons dos poteaux télégraphiques. C'est une nouveauté pour moi et cela me fait plaisir. Ce fil télégraphique qui a peut être douze kilomètres de long est le seul qui existe en Islande. Il va de Hafnarfjordr à Reykjavik. La route est assez bonne ; elle traverse une mer de lave. Les poneys sentent l'écurie ou du moins le paturage car sans rien dire, ni rien faire, nous filons au trot et au galop. Je ne sens plus ma fatigue. Nous allons rentrer un peu dans la vie civilisée.

Nous apercevons enfin le tour de l'observatoire de Reykjavik. Cet observatoire ayant été bâti sur de la lave doléritique qui renferme, outre le péridot, du fer titané n'a pu remplir son but, la présence du fer affolant l'aiguille de la boussole. Nous montons la côte jusqu'à cet observatoire puis nous redescendons dans Reykjavik.

A peu de distance de notre hôtel, nous laissons les chevaux dans une cour. J'entre dans cette cour pour ne pas montrer dans la rue la façon peu élégante dont je descends de cheval après une promenade à cheval de plus de dix heures. J'ai en effet les jambes raides et je marche un moment comme un ataxique. Nous conduisons le poney avec les caisses jusqu'à l'hôtel Tempérance où nous le dechargeons.

Après un nettoyage sérieux, je vais acheter des cartes postales illustrées, des timbres poste, des bijoux en filigrane d'argent, puis je retourne avec le guide à l'hôtel où l'on nous a préparé un bon dîner, bouillon aux cerises, un poisson excellent. une sorte de gelée avec des œufs, des radis, de la salade et un blanc manger à la crème. Je me suis offert une bouteille de Nuits que j'ai

dénichée dans un store. La salade est pour moi une nouveauté car pendant tout mon voyage je n'ai eu qu'une fois ou deux comme légume vert de l'oseille sauvage (probablement Rumex acetosella) Les islandais ignorent l'usage du pissenlit comme salade et pourtant cette plante est abondante dans les tuns. Enfin, il y a un certain charme à avoir ce que les anglais appellent « a real supper and a real bed», un souper et un lit réel.

Après avoir été faire visite à M. Ziemsen, je rentre à l'hôtel où je paie mon guide. Les chevaux avec la selle se paient en général 2 couronnes par jour (2 fr. 80) et le guide 6 couronnes. Au total je paie 400 francs pour les sept chevaux et le guide. Ceci terminé je vais me coucher, mais on ne me donne plus la même chambre. Il y a un autre voyageur à l'hôtel et dans ma nouvelle chambre le lit est trop court. Aussi ne pouvant allonger entièrement les jambes, je me tourne et retourne si bien qu'à un moment donné les planches sur lesquelles le matelas est posé se déclouent et tombent à terre. Cela me rappelle agréablement les farces du régiment. Je refais donc mon lit par terre et je réussis au moins cette fois à m'allonger entièrement. Je ne peux cependant dormir car il fait un vent terrible et il pleut à verse. Tout cela fait un bruit infernal sur ma fenêtre et n'est pas sans me donner des inquiétudes sur l'état de la mer.

A 6 heures du matin je me lève et je commence à empaqueter mes effets et les différents objets que j'ai rapportés de mon voyage. Je vais ensuite au bazar de Thorvaldsen, 5 et 6, Austur Strœti et chez Olafur Sveinsson. Là je trouve un grand choix d'objets de fabrication islandaise anciens et modernes (Gamlan og nyjan islenzkan heimilisidnad). J'achète des ponta (tabatières en forme de bouteilles), des cuillers en corne, des rumfjold (planches en bois sculpté pour garnir le lit), etc. L'on m'offre de vieux livres de psaumes imprimés jadis en Islande, mais ce n'est pas la bible rarissime qui fut imprimée à Holar en 1584, par l'évêque Gudbrand Thorlakson. Je suis obligé de me procurer deux vieilles boîtes en bois sculpté pour mettre dedans les objets que j'ai achetés.

Je vais ensuite ramasser des échantillons de la lave

doléritique, sur laquelle est bâti Reykjavik Cette roche formé de grains fins, compose presqu'entièrement la presqu'ile deSeltjarnarness. C'est une des roches éruptives, les plus anciennes de l'Islande.

Le temps continuant à être mauvais, je renonce à l'idée d'aller visiter les sources d'eau chaude de Laogarnes, et l'hôpital où l'on soigne la lèpre, la Spedalsked, cette fille ainée de la mort, comme dit l'Evangile. J'avais retenu deux poneys pour cette course, mais je suis obligé de donner contre ordre.

Je vais alors visiter le musée d'antiquités islandaises Il y a là beaucouq de vieilles choses curieuses, vieux bijoux en argent, armes anciennes, hallebardes, haches d'armes, épées et poignards, selles de femme, objets religieux, monnaies diverses, collection d'instruments en silex taillés et polis dont je ne puis savoir la provenance. Il existe là aussi, une collection intéressante de planches « gardelit » sculptées.

Je remarque également une vieille croix en bois, trouvée dans une grotte creusée dans la lave et que l'on croit être une relique des Culdée, (ordre religieux existant autrefois, en Ecosse et Islande), et l'autel provenant de la vieille cathédrale de Skalholt. A côté se trouvent des crucifix, émaillés et garnis de pierres précieuses du XIIIe siècle, des harnais de chevaux anciens, des étriers, de vieux costumes islandais et des coupes faites en diverses substances et même en ivoire de morse.

Après avoir passé un bon moment a examiner toutes ces curiosités, je me fais accompagner par mon guide chez M. Helgi Petrutson, un jeune savant qui étudie surtout la géologie de l'Islande et qui me conduit avec beaucoup d'obligeancevisiter lepetitmusée d'histoirenaturellede l'Islande. Je remarque dans ce musée quelques beaux oiseaux, entre autres des faucons et une petite collection des mollusques de l'Islande. Il y a là aussi des œufs d'oiseaux de mer analogues à ceux que je me suis procurés à Krisuvik.

Il pleut toujours et fait un temps affreux, c'est une vraie tempête. Je vais chez le consul, M. Ziemsen, lui demander si la *Laura*, le vapeur avec lequel je suis venu et avec lequel je dois partir, pourra quitter le port par cette tem-

pête. « Non cela est impossible si ce temps continue, me répond M. Ziemsen, car il faut embarquer 80 poneys et une centaine d'émigrants.» L'on me dit de revenir à trois heures. Tant que cette tempête durera, il faudra rester à terre car les canots ne peuvent nous conduire de la jetée embryonnaire au vapeur à l'abri dans la rade.

Nous retournons donc déjeuner à l'hôtel Tempérance avec un pâté de viande et une salade de saumon aux œufs durs. Je crois que si ce temps continue le saumon ne tardera pas à retourner dans son élément.

Au dîner nous nous trouvons en face d'un monsieur très correct. Mme Zœga me dit que c'est un baron allemand. Je cause un peu avec lui en allemand, langue qu'il parle parfaitement bien, mais au bout d'un moment le baron soi-disant allemand voyant que j'avais de la peine à trouver un mot allemand, me demande si je suis allemand. « — Non, je suis français. — Et moi aussi », me répondit-il en français. Aussitôt nous nous mettons à causer en français, ce qui m'est bien plus facile. Mon voisin de table s'appelle le baron Gauldrée Boileau et habite dans le centre de l'Islande, à Hvitavollum. Le plus curieux c'est qu'étant jeune il a été mis en pension à Boulogne chez miss Levin et il me demande des nouvelles de plusieurs boulonnais dont il se rappelle, entre autre de M Malo qui lui a donné des leçons de musique. La glace est rompue. Il va partir par le même bateau que moi pour aller à Londres faire des démarches auprès de l'ambassadeur du Danemark. J'ai appris quelque temps après mon retour à Boulogne qu'il s'était brûlé la cervelle à Londres.

Enfin, à 8 heures du soir, je vais sur le port. On embarque des poneys pour le vapeur *la Laura*. La mer est un peu moins houleuse et l'on partira ce soir malgré le mauvais temps. Cela me promet une nuit agréable pour commencer le retour. Quelques minutes après un canot consent à nous mener à bord Nous y arrivons avec peine et nous recevons par mal d'embrun avant de pourvoir atteindre l'escalier de *la Laura*. L'un des voyageurs, M. Clark, avec qui j'ai fait le voyage pour aller revient par le même bateau. Je retrouve avec plaisir le steward

et j'ai la chance également d'avoir encore la même chambre et d'y être seul encore une fois. Puisse cela durer pendant tout le voyage !

Je m'amuse à contempler l'embarquement des malheureux poneys. On leur met une large sous ventrière et on les enlève avec la grue comme de simples colis. Ils gigottent naturellement le plus qu'ils peuvent dès qu'ils se sentent enlever en l'air. Le bateau en prend une grande quantité, environ 80, puis il charge du foin pour leur nourriture. Chaque bateau en emporte en Angleterre autant qu'il peut en charger. Ce sont d'excellentes petites bêtes que l'on peut se procurer pour 100 couronnes (140 francs) mais dont le prix ne tardera pas à monter. Il n'y a pas longtemps encore on pouvait pour un baril de biscuits se procurer un de ces poneys.

Il arrive encore pas mal de voyageurs et toute la bande d'émigrants, il y a parmi eux de pauvres diables avec femmes et une masse d'enfants dont quelques-uns encore au sein. Ils s'en vont vers la nouvelle Ecosse où se trouve déjà une colonie islandaise. Malgré la rigueur du climat de l'Islande, ils quittent avec regret leur patrie. se souvenant peut être des vers de Thorarensen que Marmier a ainsi traduits :

Ma vieille et noble Islande, o ma douce patrie,
Reine des monts glacés, tes fils te chériront,
Tant que la mer ceindra la grève et la prairie,
Tant qu'au soleil de mai nos champs reverdiront.

. . . .
. . . . mieux vaut revoir encore
la contrée ou le vent est plus froid, mais plus pur,
les champs couverts de neige éclairés par l'aurore,
et les flots de cristal que le soleil colore
et les Jokul brillants avec leur ciel d'azur

Ma vieille et noble Islande, ô ma douce patrie,
que le ciel te protège et te garde la paix !
Pour toi chacun de nous s'émeut, espère et prie
puisse le sort sourire à ta rive chérie
puisse un bonheur constant t'animer à jamais.

Je ne trouve rien de triste comme ce départ d'émigrants que la misère et la faim obligent à aller sous des climats

lointains essayer d'élever leur famille. Toute cette population est descendue dans l'entrepont. Les émigrants sont là entassés pèle mêle avec leurs innombrables colis. Pour qu'ils n'étouffent pas pendant la traversée on établit une prise d'air avec un long et large tuyau en toile.

En route pour l'Ecosse

Je descends dans ma cabine et le calvaire commence aussitôt que nous sommes sortis de la rade de Reykjavik ; je ne détaillerai plus cette fois toutes les sensations que j'éprouve.

M. Clarke ramène avec lui un chat bleu. Si j'avais su que moyennant une faible somme le cuisinier se chargeait de la nourriture et des soins de ces animaux, j'aurais ramené aussi un jeune chien et un jeune chat bleu que l'on m'avait proposés, mais j'avais vu sur une pancarte que les chiens n'étaient pas admis dans les cabines « Hunde maa ikke medtages i kahyterne » et d'ailleurs comme j'avais la perspective d'être malade à peu près tout le temps je n'aimais pas à m'embarrasser d'animaux qui m'auraient demandé des soins. Je le regrette car j'ai conservé un bon souvenir des chiens islandais, de ceux qui ne sont pas flakka (vagabonds) ou burakki (qui vont mendiant de ferme en ferme) et dans ma jeunesse, j'en ai possédé longtemps un qui était fort intelligent.

Nous nous arrêtons un bon moment aux Westmannaja. Je regarde par le hublot et j'aperçois un ciel gris, une demie obscurité, des canots qui dansent sur la vague et des marins qui débarquent et embarquent des colis, tout en tenant leur canot accroché aux flancs du vapeur. Les jours et les nuits passent ensuite sans une minute de repos et de répit. M. Gauldrée Boileau et M. Clarke m'invitent à entrer dans le fumoir (roge salon) pour jouer au poker, mais je n'ai pas le courage de jouer et après les avoir regardés un instant, je redescends me coucher. J'ai le temps en passant d'apercevoir quelques émigrants qui viennent vider force cuvettes et vases de nuit par dessus le bord. Ils doivent être encore dans une situation moins enviable que la mienne.

Enfin, le samedi, nous apercevons les Fœrœer (Faar-mouton, œ-île). La plus septentrional des Fœroer est Mygling. C'est un rocher escarpé de 2500 pieds de haut sans aucune habitation. Les Fœrœer, au nombre de 26, peuvent être comparées à des montagnes en forme de pain de sucre qui sortent de la mer et dont les sommets disparaissent dans le brouillard. Ces falaises abruptes, témoins de continents disparus, surgissant perpendiculairement du sein de l'eau, ont un aspect lugubre. Aussi Ch. Edouard a-t-il : « Pour trouver un aspect riant aux Fœrœer il faudrait y être jeté par la tempête. » Il pleut toujours.

Nous faisons une première station dans le nord des Fœrœer à Klaksvig, petit hameau de 1000 habitants Comme le bateau reste une heure ou deux pour débarquer et embarquer des marchandises, nous hélons un canot et nous descendons à terre. Nous faisons une petite promenade autour du Fjord dans l'intérieur duquel notre bateau a pénétré. Cela me semble agréable de n'être plus sur un plancher mobile. Malheureusement il n'y a ni café, ni hôtel où je puisse me réconforter et manger même, comme les habitants, du mouton cru desséché à l'air libre. Les maisons ont un aspect misérable, aussi Coles dit-il qu'il suffit de les voir du large et qu'il est inutile de faire plus ample connaissance. Je m'amuse à ramasser quelques plantes: Pinguicula vulgaris, Archangelica, et une mauve. Je descends au bord de l'eau pour voir s'il n'y a pas de coquillages mais il n'y a que des rochers sur lesquels la mer déferle et où je ne trouve aucune trace de mollusques.

Au bout de quelques heures, après avoir navigué entre un certain nombre d'îles, nous arrivons à Thorshavn la capitale des Fœrcëer. Cette fois nous restons longtemps en rade et je profite de cette accalmie pour manger quelque chose à bord L'on me sert de la soupe aux petits pois, du poisson, des asperges conservées et une 1/2 bouteille de vin du Rhin. Il y a bientôt quatre jours que je n'ai rien absorbé.

Le repas terminé, j'appelle un petit bossu qui est près du bateau avec une barque. Nous sommes en effet loin de la

terre et près de nous se trouve une canonnière danoise. Nous descendons à quatre à terre, et nous abordons au fond de l'anse sur les bords de laquelle la ville est bâtie. Nous grimpons par des rues étroites et sales. M. Gauldrée-Boileau, affirme que l'on peut acheter des photographies des Fœrœer chez une institutrice qui s'occupe de photographie. Nous vagabondons à travers la ville. (1.200 habitants), et finissons par arriver à une école. Malgré l'heure indue, nous entrons dans les corridors, frappons aux portes, mais personne ne vient nous ouvrir. Nous demandons en vain à plusieurs habitants des renseignements; à la fin pourtant nous trouvons un petit magasin où je puis acheter quelques photographies. Tous les magasins que j'examine ne renferment que de la camelotte généralement allemande, pas moyen de trouver aucun produit de l'industrie spéciale aux Fœrœere. Cependant le petit bossu qui m'a amené à terre et a qui je demande s'il n'existe aucun produit particulier à Thorshavn, m'offre pour cinq kronor, (7 fr.) un couteau curieux à gaîne fait par lui même, dans le genre du Tolleknive norvégien, je l'achète, car c'est là seule curiosité que je puis me procurer dans la ville consacrée au Dieu Thor.

La végétation à Thorshavn, est plus belle qu'en Islande, j'y remarque des sureaux, des sorbiers des oiseleurs, des pensées, des eudiauthus, des eriophorum, de la rhubarbe, des pommes de terre. Je rencontre des vaches, qui sont d'une maigreur à rendre jalouses les 7 vaches maigres de l'ancien testament et des chiens hargneux, comme les Kelb arabes.

L'on sent généralement une odeur de poisson qui vous poursuit partout et l'on rencontre assez souvent des vertèbres d'épaulards (Delphinus globiceps). Le grindehval comme on l'appelle aux Fœrœer, vient souvent s'échouer par bande sur la rive et cette capture apporte beaucoup d'argent dans le pays.

Je suis arrêté par un écossais qui veut me convertir au luthérianisme et me donne deux bibles et des tracts, malgré mes protestations.

Nous sortons de la ville par un sentier rocailleux et nous arrivons bientôt hors de la ville sur une hauteur

d'où nous apercevons le petit fort bâti en face du port. Nous rentrons alors en ville par un chemin rempli de gros blocs de rochers. Les routes sont telles qu'il ne doit pas y avoir beaucoup de vélocipédistes à Thornhavn. Nous passons devant l'église mais il est trop tard pour la visiter.

Notre promenade nous mène ensuite devant une grande bicoque en bois ; c'est un hôtel contenant un voyageur. Ce voyageur, avec qui nous faisons vite connaissance, est un médecin anglais qui vient passer quelque temps à Thonrshavn pour se livrer aux plaisirs de la pêche La vie dans cet hôtel est primitive mais en même temps peu coûteuse.

En arrivant dans les rues de Thornshavn, j'ai fait quelques photographies, mais il n'y a dans ces rues que des canards qui semblent y régner en maîtres. Dans la petite anse qui sert de port, les canards de la ville s'amusent à nager. Comme les Fœrœar sont colonies danoises, je vais à la poste pour acheter des timbres-poste danois, mais l'employé qui a reçu quelques lettres pour le courrier devant partir par la Laura n'a pas le temps de me vendre des timbres-postes. Je ne puis me procurer que quelques cartes-postales. Il me demande de revenir le lendemain pour les timbres. Cela me rappelle le Portugal et ses « manâna » (demain).

Nous retournons enfin à bord de *la Laura* ou l'on embarque encore des poneys et un tas de colis Il y a de nouveaux arrivés à bord. Leur costume est assez original, ils portent la culotte courte à pont levis et le bonnet phrygien national ; plusieurs ont des sacs en peau de phoque assez curieux.

Tout d'un coup les canots qui se trouvent à l'escalier se rangent pour laisser le passage libre et une baleinière montée par une dizaine de marins de l'état danois amène à l'escalier un officier de la marine danoise. Il monte aussitôt à bord et on embarque une foule de colis qu'il a apportés avec lui. Diable ! pourvu qu'on ne le loge pas dans ma cabine. Il y a déjà deux nouveaux voyageurs en première classe, deux jeunes gens qui habitent les Fœrœar. Je ne sais où on les a fourrés, mais je reste toujours seul dans ma cabine.

Il fait froid et le baron Gauldrée Boileau me dit pour me consoler qu'en hiver chez lui il ne peut avec tous les feux de charbon possibles élever la température au-dessus de 0°. Aussi n'est-il pas étonnant que les Islandais n'ayant eux que des feux de tourbe ou de fiente de vache dessé-chée restent chez eux enfermés tous pêle-mêle dans de petites chambres dont on ne renouvele pas l'air. C'est ce que font les émigrants, presque tous restent à fond de câle et même dans les escales, il n'y en a que quelques uns qui remontent sur le pont et encore est-ce pour vider par des-sus le bord un tas de saletés et pour faire passer devant nos yeux une procession peu allèchante de vases de nuit. J'essaie de descendre pour jeter un coup d'œil sur leur campement mais l'odeur est telle que je remonte précipitamment pour ne pas avoir une deuxième édition du mal de mer, revue, corrigée et augmentée.

Le garde manger en plein air avec sa viande couleur «pièce anatomique» s'est enrichi d'un magnifique fletan, un Hellestynder (Hippoglossus vulgaris).

Nous repartons enfin pour Trangtivaag dans le sud des Fœrœr, notre dernière escale avant de faire route direc-tement pour l'Ecosse... Arrivés à Trangtivaag, nous des-cendons encore à terre et nous faisons le tour du petit fjord ou s'est arrêté notre vapeur. Il y a là des colonnes basaltiques, comme à la grotte de Fingal ; les maisons sont encore recouvertes en gazon, mais elles ne sont pas entourées de blocs de gazon comme en Islande. Je ramasse au bord de l'eau quelques corallines et bientôt nous repar-tons cette fois pour l'Ecosse.

Je remarque sur le pont, au moment du départ, deux figures qui m'ont l'air d'être françaises. Ce sont en effet deux marins français. L'un est de Granville et est atteint d'albuminurie, l'autre s'appelle Delhaye et retourne à Gravelines avec une jambe brisée. Il a été blessé dans le naufrage de son bateau, dans lequel naufrage un de ses compagnons a été tué et plusieurs autres noyés. On les rapatrie par la *Laura*. Je vais à eux et je leur cause. Le marin de Granville a été embarqué à Reykjavik, celui de Gravelines sortait de l'hôpital de Thornshavn où, dit-il, il avait été très bien soigné. Je leur sers d'interprête à

bord car personne n'y parle français et quand par hasard je monte un instant sur le pont pour m'asseoir sur le banc et respirer un peu, ils viennent tous deux aussitôt me tenir compagnie, ainsi qu'un capitaine de bateau norwégien, qui est dit-il déjà venu à Boulogne.

Je continue d'ailleurs à savourer tous les délices du mal de mer, sauf à un moment où la mer s'étant couverte de brouillard, le vapeur est obligé de marcher tout doucement en faisant aller les cloches. L'on ne voit rien devant soi jusqu'à ce qu'un coup de vent dissipe ces brouillards qui peuvent parfois durer plusieurs jours et ralentir la navigation d'autant.

Décidément pour aller visiter l'Islande il faut être bon marin et bon cavalier et je ne suis qu'un fort mauvais marin et un médiocre cavalier, faute d'habitude.

Enfin ! Enfin ! nous apercevons les côtes de l'Ecosse, nous passons au large d'Aberdeen et nous longeons la côte jusqu'à un phare que nous laissons à notre gauche, je dis avec bonheur comme le poëte latin "O rus quando te aspiciam". (O compagne, quand te verrai-je). Nous entrons dans la rade de Leith mais la marée est basse et il nous faut attendre plusieurs heures que la mer soit montée assez pour nous permettre d'entrer dans les bassins.

Enfin, je suis arrivé en Ecosse et cette fois je ne suis pas de l'avis d'Horace, je ne crois pas aux "Britannos hospitibus feros" (aux anglais féroces pour les étrangers). Depuis huit jours je n'ai rien mangé sauf le repas de Thornshavn que d'ailleurs je n'ai conservé "que l'espace d'un matin". J'ai bu peut être dans ces huit jours deux tasses de thé pour tout potage. Aussi ai-je des jambes de coton. Je prends donc au bateau une voiture pour aller porter mon bagage à l'hôtel commercial, puis je reviens avec la voiture chercher les deux marins français qui sont fort embarrassés. Je les conduis chez le consul qui me dit qu'il y a le lendemain un bateau pour Calais par lequel ils pourront partir. En attendant, ils peuvent aller au Home Sailor passer la nuit. Je les y conduis et les y laisse enchantés d'être mis sur le chemin de France.

En allant et venant je rencontre une longue théorie d'hommes, de femmes et d'enfants munis de colis. Ce

sont tous les émigrants de *la Laura* que l'on conduit à l'hôtel. Pour moi je vais enfin dormir dans un lit, un vrai lit, un lit immobile et faire un bon dîner. Malheureusement après cette diète de huit jours j'ai comme on dit vulgairement, les yeux plus grands que le ventre et en sortant de table je suis obligé d'aller de tea room en tea room prendre des tasses de thé pour faire digérer le dîner écossais que j'ai absorbé. Je vais dire adieu à M. Clarke et aux autres compagnons de voyage, l'officier danois et les jeunes Fœroiens si on peut se servir de cet adjectif. Ce dernier qui n'a que son uniforme a été habillé avec un macfarlane et une casquette afin de pouvoir descendre à terre. Nous faisons tous quatre une bonne promenade dans princess Street, la rue select d'Edimbourg.

D'Edimbourg, je pars le lendemain visiter l'exposition de Glasgow et me payer une descente en canadian «water fall». C'est un petit canot plat qui glisse le long d'un plan incliné très haut pour finalement arriver avec violence dans un cours d'eau Puis avant de partir pour Boulogne je me pèse. j'ai maigri de 28 livres en un mois.

Pour terminer nous voyons donc qu'il existe en Islande un certain nombre de volcans, dont le plus connu, mais non le plus important est l'Hekla. Loin de n'avoir qu'un seul arbre, l'islande possède plusieurs petits bois. Le fameux sorbier des oiseleurs d'Akureyri est cependant l'arbre le plus gros de l'Islande. Enfin le pont minuscule de la Bruara n'est pas le seul pont en Islande, il en existe d'autres même parfois très beaux sur le Skjálfandajljót, l'Ellidaár, l'Olfussa, la Thyorsa, la Hvita et la Blanda.

Et maintenant ayant déjà visité le nord de l'Europe, Laponie, Norvège, chûtes de Trolhœtan, je puis dire comme Marmier,

J'ai vu pendant ce temps d'étranges paysages.
Terre aride, rocs nus, sombres et froids rivages,
J'ai vu les flots brumeux des grandes mers du Nord
Les montagnes de Suède et celles de Norvège,
Les forêts de sapins sous leur manteau de neige
Les plaines sans verdure et les cotes sans port
J'ai vu la Laponie et ses tentes nomades,
Les fleuves de Finlande où grondent les cascades.
L'Islande et ses volcans, sa lave, son Geyser.

LIVRES SUR L'ISLANDE DONT JE ME SUIS SERVI

EN FRANÇAIS

— *Voyage en Islande fait par ordre de Sa Majesté Danoise*, traduit du danois par Gauthier de la Peyronie. — Paris 1802. 5 vol. et atlas.

— *Voyage en Islande*, par Arthur Young. — Paris, in-8o, 2 vol.

— *Choix de voyages dans les quatre parties du monde*, par J. Mac Carthy. — Islande, tome X. — Paris, imprimerie Bulet, 1823.

— *Voyage en Islande et au Groenland*, par M. Paul Gaimard, en 1835 et 1836. — Paris, librairie Arthur Bechaud. 1840, avec atlas.

— *Lettres sur l'Islande et Poésies*, par X. Marmier. — Paris, Delhaye, éditeur, 3e édition, 1844.

— *L'Islande et l'archipel des Fœroer*, par le Dr Henry Laborde. Paris, librairie Hachette, 1888.

— *Pauvre Islande*, par Victor Meignan. — Ernest Kolb, éditeur, Paris.

— *Liste des arachnides recueillies en 1892 par M. Gaston Brechel dans la presqu'île N.-O. de l'Islande*, par E. Simon. — Extrait Bulletin Société Enlomologique de France, année 1898, no 13.

— *Voyage en Islande*, par E.-J. Caudevelle. — Boulogne-sur-Mer, imprimerie Lajoie, 1901.

EN ANGLAIS

— *Summer Travelling in Iceland*, by John Coles. — London John Murray, Albemarle Street, 1882.

— *By Fell and Fjord*, by E. J. Oswald. — William Blackwood and Sons, Edinburgh and London 1882.

— *Sportsman's and Tourist's handbook to Iceland*, by Geo. F. Turnbull and Co Leith, 3e édition, 1901.

— *The glacial Palagonite formation of Iceland*, by Helgi Pjetursson.

— *Thorodasen, Exploration in Iceland during the years 1881-1898.* — Geographical journal. March and may 1899.

EN ALLEMAND

— *Geologischer Atlas von Island von*, W. Sartorius et Waltershausen. — Gottingen, 1853.

— *Kulhack. Beitrage zur Geologie d. Insel Island.* Zeitsch, d. deutsch. Geol. Ges. 1886, p. 384-5.

EN DANOIS

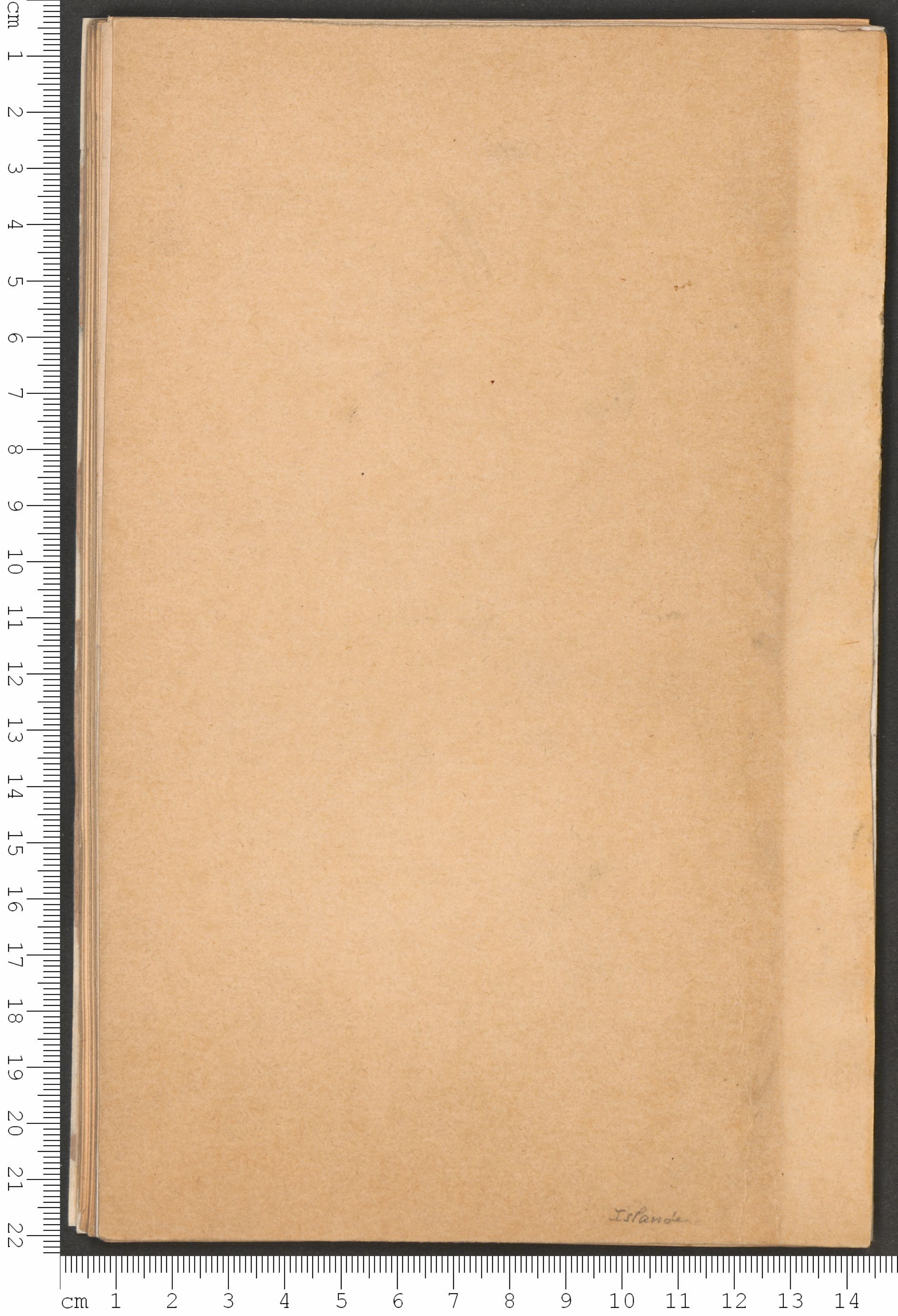
— *Islands Flora af Chr. Gronlund*, Kjobenhavn Jorgensen, 1881.

EN ISLANDAIS

— *Thœttir ur Islendingasogu althydubok*, efter Boge Th. Melsted 1900. — Kampmannahofn, Kostnadar Nadur eddur Bjornsson.

— *Lysing Island*, efter Thorrald Thoroddsen 1900.

— *Ensk-Islenzk Ordabok*, efter G. T Zoega. — Reykjavik Sigurdur Kristjanssen 1896.


Islande